This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

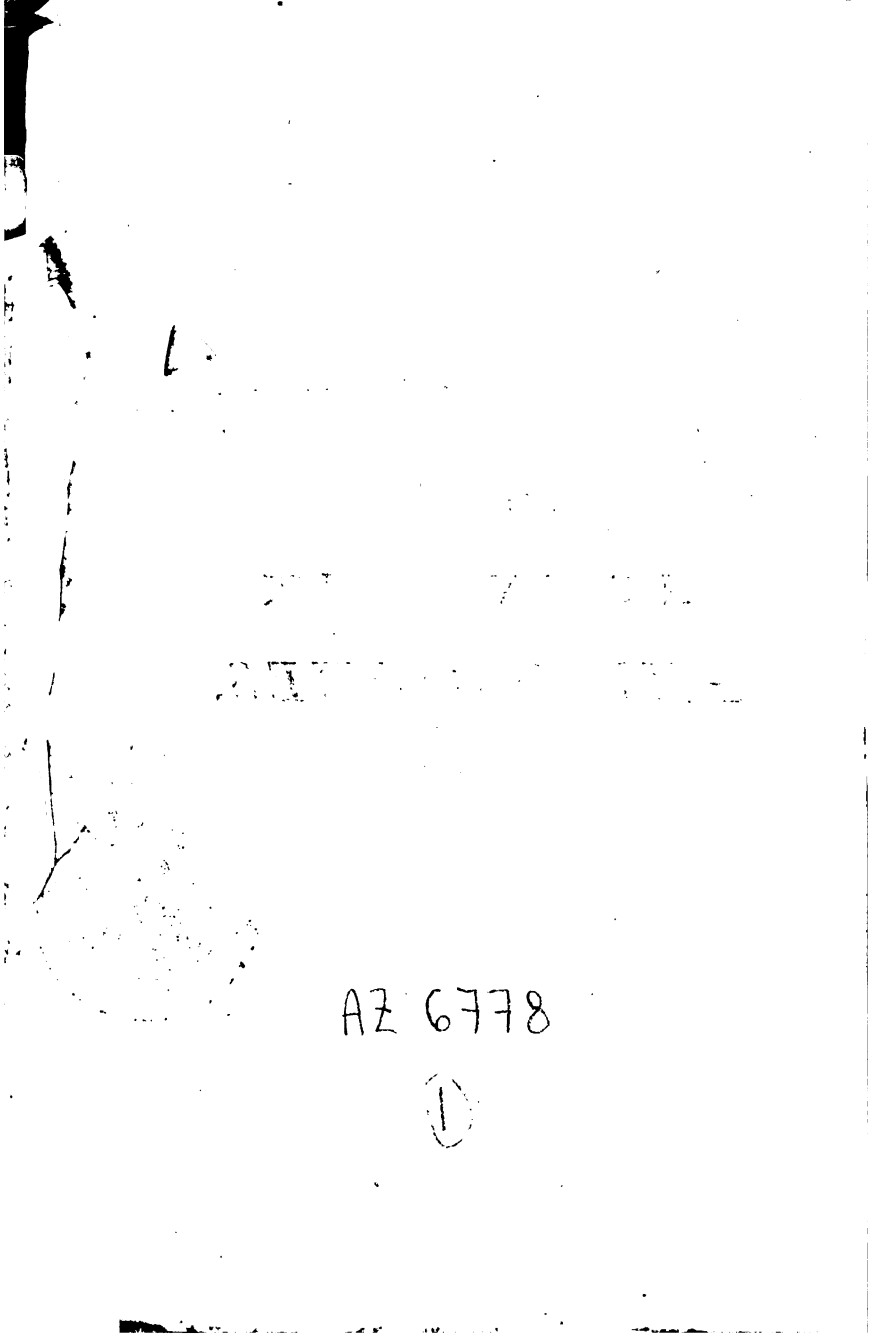
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

L'ORACLE

DES

NOUVEAUX

PHILOSOPHES.


AZ 6778
1

L'ORACLE

DES

NOUVEAUX

PHILOSOPHES.

POUR SERVIR DE SUITE

ET D'ÉCLAIRCISSEMENT

AUX ŒUVRES DE M. DE VOLTAIRE.

Inimici Domini, mox ut honorificati fuerint & exaltati, deficientes, quemadmodum fumus, deficient. Psal. XXXVI. 20.

A peine les Ennemis du Seigneur auront-ils été en honneur & exaltés parmi les hommes, qu'ils tomberont, & s'évanouiront comme la fumée.

A BERNE.

M. DCC. LIX.

R003105925
Dmn 51414

AVERTISSEMENT.

IL eſt un temps de ſe taire, il en eſt un de parler. Le premier n'eſt plus ; nous ſommes dans le ſecond, & il ne peut être marqué à des ſignes plus clairs, & à des devoirs plus preſſants.

La révélation & la divinité du Chriſtianiſme ont été mille fois démontrées depuis dix-ſept ſiécles qu'il regne ſur la terre. Nous ne pouvons plus révoquer en doute la néceſſité qu'il y a de s'y ſoumettre. Nous l'avons reçu comme un préſent du Ciel ; c'eſt le plus précieux de tous nos biens ; on veut nous le ravir & le faire diſparoître ; on l'attaque juſques dans ſes fondements ; on le traveſtit en culte illuſoire, inſenſé, ſuperſtitieux, contraire à Dieu & à la

Nature ; les progrès de la ſéduction s'étendent de jour en jour. Peut-on demeurer dans l'inaction ſi l'on eſt convaincu ?

Et comment ſe diſſimuler la guerre qu'on lui déclare, quand on voit les hoſtilités que ſes ennemis font éclater de toutes parts pour conſommer ſa ruine?

Ici on traite de fables les Livres ſacrés, où ſont dépoſés les titres de notre croyance & de notre eſpoir. Là, une voix impie, blaſphémant contre le Créateur, blâme hautement la ſageſſe avec laquelle il a créé l'Univers, & ſelon laquelle il en régle tous les événements.

Un déluge de nouveaux Celſes & de Juliens oſe conteſter à Jeſus-Chriſt la Divinité de ſa Perſonne ; les Oracles qui l'ont annoncé, la réalité de ſes Miracles, la ſainteté de ſa Doctrine & l'obligation de la reconnoître.

Ils vous ſoutiendront que Dieu n'a jamais parlé autrement qu'à la Raiſon

de chaque particulier ; qu'elle ſeule mérite d'être écoutée comme l'organe de la vérité pure ; que ſa lumiere eſt ſuffiſante, ſes inſpirations toujours légitimes, ſes déciſions infaillibles, & ſes droits ſans limites.

Vous en trouverez un grand nombre, qui, pour éteindre toute Religion, & ouvrir une libre carriere au débordement de tous les vices par la promeſſe de l'impunité, nient la ſpiritualité & l'immortalité de l'Ame. Elle n'eſt, ſelon eux, qu'une matiere organiſée, une faculté ſenſitive, égale dans l'homme & dans la bête ; qui perd ſes fonctions & ſon être dès que la machine humaine vient à ſe diſſoudre. Ecoutez-les, & ils vous diront que la Matiere eſt ſuſceptible de penſée ; que nos idées, nos jugements & notre mémoire ne ſont que ſes configurations & ſes agitations particulieres ; qu'il eſt cruel de combattre ce ſentiment par les armes de la Religion ; & que ce n'eſt ici qu'u-

ne queſtion purement philoſophique.
D'autres renverſent tous les principes de la Morale, le droit des gens, la ſûreté publique, la ſubordination légitime, tout l'ordre qui doit regner dans l'Univers, & qui en fait la paix & la beauté. Si on les en croit, les hommes ayant été des milliers d'années dans l'état des bêtes & des ſauvages, ſans aucun uſage des vêtements, de la parole & de la ſociété, imaginerent enfin des loix purement arbitraires & locales, qui n'obligent que ceux qui veulent bien s'y ſoumettre. La Loi naturelle n'eſt qu'une chimere; le vice & la vertu ne ſont que des préjugés inventés par la foibleſſe & par la ſuperſtition, & dont on nous a follement remplis dès l'enfance. L'homicide, l'injuſtice, la fraude, le vol, l'adultere n'ont rien de mauvais par eux-mêmes. L'humanité, la bonne foi, l'équité, la droiture, la tempérance, ne ſont que des vertus idéales & d'inſtitution humaine. La conſcience ne pref-

crit & ne défend rien. L'intérêt particulier, réel ou imaginaire, le plaiſir phyſique eſt la ſeule régle qui doive nous conduire & gouverner le monde moral. Les Souverains, de quelque maniere qu'ils penſent, ſont ſeuls arbitres du bien & du mal, du juſte & de l'injuſte.

Conſultez les Partiſans de la Religion naturelle, & ils vous répondront que l'homme ne doit à Dieu aucune ſorte d'hommages extérieurs, & qu'ils défient hardiment tous les Théologiens de prouver le contraire. Parmi tant de cultes divers qui lui ſont rendus volontairement à la Chine, dans l'Inde, à Conſtantinople, en Afrique, en Amérique, à Londres ou à Rome, tout eſt égal ; la différence ne conſiſte que dans nos préjugés. Nos parents ſe ſont payés & ſatisfaits dans la procréation ; les enfants ne leur doivent ni reſpect, ni ſoumiſſion, ni reconnoiſſance ; la nature les en affranchit

par l'exemple des bêtes, &c. &c.

Voilà quelques Articles du Symb
des nouveaux Philoſophes. De la
bune faſtueuſe où ils ſe ſont élevé
imagination, ils annoncent qu'eux ſ
ſont les dépoſitaires de la Raiſon
la Science & de la Vertu. De peur qu
ne l'ignore, tous leurs Ecrits ne re
rent que la vapeur de l'encens &
louanges dont ils s'honorent mutue
ment & par revanche. Afin qu'on
s'y trompe pas, ils ont grand
de ſe nommer. L'enſeignement n
partient plus à d'autres; & ils ſe
attribués le privilege excluſif de ſe c
tredire, de ſe combattre, & d'ex
vaguer. Tout mortel aſſez téméra
pour s'oppoſer à la publication de l
doctrine eſt un imbécile, un hom
ſans génie, ſans vertu, un crédu
un viſionnaire, un perſécuteur, un
natique.

Ne regardez pas ce Tableau com
l'imagination d'un Peintre ou d'un Po

qui travaille ſur ſes idées ; l'original eſt dans les livres de nos beaux eſprits. Les ſujets de notre douleur ne ſont que trop réels & trop publics. Nous en ſerions même effrayés, ſi l'hiſtoire de la Religion ne nous apprenoit que dans tous les âges elle eut des adverſaires à combattre. La multitude & les caracteres de ceux qui l'attaquent aujourd'hui retracent ſous mes yeux ce qu'elle eut à ſouffrir dans le Peuple Hébreu, ſeul adorateur du vrai Dieu, obligé de ſe défendre contre l'Egyptien, le Cananéen, l'Ethéen, le Phéréſéen, le Jébuſéen, l'Amorrhéen, le Gabaonite, l'Ammonite, le Madianite, le Philiſtin, l'Aſſyrien, le Babylonien & les Rois de Syrie, (Symboles de nos agreſſeurs) qui tous en vouloient à ſa Religion, renverſoient ſes Autels, les profanoient, s'efforçoient de le ſéduire, & de l'engager à abjurer le culte de ſes peres. Je repaſſe dans ma mémoire cette foule innombrable d'ennemis, dont l'Egliſe n'a ceſſé d'être aſſail-

lie par tout l'Univers dès les jours de ſa naiſſance ; & je les vois tous renverſés par celui qui habite dans les Cieux, & qui confond leurs efforts.

Tels que leurs prédéceſſeurs, ceux de notre Siécle ne doivent pas attendre un ſort différent. Leurs tentatives ſont les mêmes. Que dis-je ? Elles ſont infiniment plus grandes à tous égards. Jamais les Sectes anciennes n'embraſſerent chacune en particulier, ni toutes enſemble, tant d'objets que nos prétendus Philoſophes. Je leur prouverai, quand ils voudront, par une analyſe fidelle de leurs Ouvrages, qu'eux ſeuls les comprennent toutes ; & qu'ils ont par-deſſus elles le funeſte avantage d'avoir encore imaginé d'autres égarements, auxquels on n'avoit jamais penſé avant eux. Peuvent-ils ſe flatter que la nouveauté de leurs aſſauts anéantira enfin les promeſſes & l'effet du ſecours céleſte, dont la certitude eſt atteſtée par la continuité de ſes

Triomphes ? Plus les Armes ſur leſquelles ils comptent leur paroiſſent efficaces ; (paſſons-leur le brillant) plus elles ſont criminelles & dès-lors impuiſſantes ; parce qu'ils les lancent contre le Ciel, de qui ils les ont reçues pour défendre ſa cauſe & célebrer ſes louanges.

Décélons en particulier les Erreurs monſtrueuſes, établies dans le plus inſidieux & le plus répandu de tous les livres ; dans celui qui a donné le ton à une infinité d'autres venus à ſa ſuite ; où les pernicieuſes leçons du Maître ſont fréquemment répétees comme des Oracles, & comme les maximes fondamentales de la nouvelle Philoſophie. Éventons le poiſon ſubtil & mortel, renfermé preſque dans toutes les pages de cet ample Recueil. Montrons à la Jeuneſſe (& de cette eſpece il en eſt à tout âge) montrons l'écueil où les partiſans du bel eſprit & de la prétendue raiſon humaine courent faire naufrage. Mettons en garde

contre des attraits séducteurs ceu
ne voudroient pas être surpris.
vers eux principalement que mes
font tournées ; & ces vues, c'
la Religion que je les consacre.

SOMMAIRE DES MATIERES.

PREMIERE CONVERSATION. L'Oracle des Nouveaux Philoſophes (M. de Voltaire) établit ſon Syſtême ſur la Religion Naturelle, promet le ſalut aux Païens, aux Mahométans, aux ſectes les plus odieuſes. Il veut que les Princes permettent dans leurs Etats le libre exercice de toutes ſortes de cultes. Il ſe déchaîne contre la fermeté du Catholiciſme. page 5.

IIe. CONVERSATION. Des Principes de l'Oracle. On prouve l'exiſtence de la Loi Naturelle. On fait voir qu'elle ne peut pas former une Religion exacte. On détruit le ſyſtême des Nouveaux Philoſophes ſur la ſuffiſance de la Religion Naturelle. On démontre la néceſſité d'une Révélation. On expoſe les effets divins qu'elle a produits dans le monde. p. 23.

IIIe. CONVERSATION. Réfutation des raiſons que l'on voudroit faire valoir en faveur du Tolérantiſme. p. 83.

IVe. CONVERSATION. L'Oracle abjure tout ce qu'il avoit dit de conforme au Chriſtianiſme & à l'honneur du S. Siege. Il ſe déclare hautement contre l'un & l'autre. Il blaſphême contre Dieu & contre J. C. Il voudroit enlever à la Religion la preuve qu'elle puiſe de ſa Divinité dans les perſécutions & dans les Martyrs. Il nie tout. p. 121.

Ve. CONVERSATION. Sous prétexte de liberté de penſer, M. de Voltaire ſe contredit partout. Il ne veut plus reconnoître l'Immortalité de l'Ame,

Il nous égale aux Bêtes, ou même nous place au-deſſous d'elles. Il blaſphême contre le Créateur & contre ſes Ouvrages. Il voudroit détruire la liberté pour établir le Fataliſme. Tout ſon ſyſtême prouve qu'il eſt Manichéen. page 155.

VIe. CONVERSATION. Idée des Nouveaux Philoſophes ſur la Vertu. M. de Voltaire ne la voit que chez des Païens; & il n'en apperçoit aucun trait dans les Chrétiens. Selon lui elle compatit avec tous les vices. Satyres & maximes affreuſes contre les Rois. Il ſe déclare ennemi de tous les Tribunaux, de toutes les nations, de tous les états, & du genre humain. p. 183.

VIIe. CONVERSATION. Il déclare la Guerre à tous les Ecrivains Célebres. p. 214.

VIIIe. CONVERSATION. Examen de ſon *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale.* p. 237.

IXe. CONVERSATION. Examen de ſon *Siécle de Louis XIV.* p. 283.

L'ORACLE

L'ORACLE
DES
NOUVEAUX
PHILOSOPHES.

UNE AFFAIRE particuliere m'avoit conduit en Suiſſe; &, en paſſant par Lauſanne, je crus devoir rendre viſite à un Gentilhomme que j'avois beaucoup fréquenté à Paris. Il me reçut avec toutes les démonſtrations de joie poſſibles. Il envoya, ſans me le dire, chercher ma voiture & mon équipage, & me déclara obligeamment, qu'il n'y avoit point d'autre Auberge pour moi dans la Ville, que ſa maiſon. Je me défendis, je remerciai: enfin j'acceptai ſa politeſſe, ne comptant pas en faire un long uſage. Mais la ſuite en diſpoſa tout autrement que je ne m'y étois attendu.

En parlant des agrémens de la Ville & des environs, il ne manqua pas de nommer bientôt la belle Maiſon de campagne de M. DE VOLTAIRE, ſituée ſur le bord du Lac, non loin de Lauſanne, & il me demanda ſi j'en connoiſſois le Maître. Non, pour mon malheur, lui dis-je: comme cent mille autres, j'en ai toujours brûlé d'envie, & je n'ai jamais pu y parvenir. Je l'ai ſeulement entrevu une fois dans une maiſon où il ne fit que paroître; & lorſque je le vis ſortir un inſtant après, je penſai en mourir de douleur.

Oh! me dit le Gentilhomme, il eſt aiſé de vous ſatisfaire. Il a mille bontés pour moi; il tient un fort grand état; il fait les délices de ce canton; il eſt charmé qu'on aille le voir, & il reçoit ſon monde à merveille. Je vous y ménerai, & je lui ferai d'autant plus de plaiſir, qu'il aime toujours les gens de Paris, quelque ſujet de mécontentement que ce Pays-là lui rappelle. Le Gentilhomme comprit par ma réponſe la joie que je reſſentois déja; &, dès le lendemain, il s'empreſſa de la rendre complette.

En chemin, la converſation roula uniquement ſur le perſonnage célebre que nous allions voir. Il a fait ici, me dit le Gentilhomme, des Adorateurs ſans nom-

bre. Je ne ſais s'il eſt une maiſon dans la Ville, où ſes *Œuvres* ne ſoient pas. Nous les liſons avec avidité; nous les ſavons par cœur; nous les admirons; elles nous ont délivrés de beaucoup de préjugés; graces à elles, preſque tout le monde eſt ici PHILOSOPHE; & pour vous tout dire, l'Auteur eſt notre ORACLE.

Vous avez été auſſi vite que lui, répondis-je à mon Gentilhomme. M. de Voltaire a dans Paris des admirateurs de toutes les eſpéces; & j'oſe me mettre dans cette claſſe honorable. Mais il s'en faut bien qu'il y puiſſe compter autant de diſciples; &, en mon particulier, je vous avouerai franchement que je n'en groſſis pas la liſte. Pour moi, dit mon ami, je ſuis des uns & des autres; & je vous déclare qu'il a fait autant la conquête de mon eſprit & de mes ſentimens, que celle de mon cœur. Je rirois bien, s'il alloit vous convertir. Et moi, répondis-je, j'en ſerois bien étonné. S'il s'agiſſoit de joûter contre lui ſur une piéce de vers, ſur une lettre, ou une hiſtoire joliment écrite, je ne m'aviſerois pas d'entrer en lice. Mais quand il ſera queſtion de Doctrine & de Morale, j'eſpere de la bonté de ma cauſe, qu'elle me rendra plus fort que lui.

Nous arrivâmes au Château, où il y avoit grande compagnie; &, ſous les auſ-

pices de mon Introducteur, on ne peut rien ajouter aux politeſſes avec leſquelles je fus reçu.

Le diné ſe paſſa en aſſauts d'eſprits, de bons mots, de ſciences, de morceaux de poëſie, tirés des *Œuvres de M. de Voltaire.* Je fus ſurpris de voir ce peuple de *Nouveaux Philoſophes*, tenir un langage que je n'avois preſque jamais entendu; ſoutenir tous des opinions inouies & différentes; attaquer les notions les plus générales & les plus ſacrées; ſe contredire mutuellement, & ne ſe taire que quand l'*Oracle* ouvroit la bouche pour prononcer. Alors on auroit volontiers battu des mains, quelque ſinguliere que fût la déciſion. J'écoutai beaucoup, je parlai peu, & j'étois encore moins content. Je vis réellement parmi ces Meſſieurs, l'exécution de leur grand ſyſtême ſur la liberté de tout penſer & de tout dire.

Mon ſilence fit ſoupçonner aux uns, que je blâmois leurs diſcours, aux autres, que je n'étois pas au fait de leur Doctrine & de la nouvelle Philoſophie. Il paroît, me dit l'un d'eux, que notre converſation vous étonne, puiſque vous n'y prenez aucune part: j'en vois les raiſons, c'eſt que vous n'êtes pas inſtruit, & que les préjugés de l'éducation vulgaire

vous dominent encore. J'avoue ingénûment, répondis-je, que tout ce que j'ai entendu, m'a ſemblé un peu étrange. A ce mot, qui fut pris pour la confeſſion d'un homme ſimple, toute la compagnie ſe mit à rire. On dit que j'avois beſoin de quelques leçons; on pria M. de Voltaire de m'en donner; il s'y offrit par zéle & de bonne grace; il m'engagea à revenir le voir le lendemain matin, & je l'aſſurai que je n'y manquerois pas. La partie étant ainſi liée, ces Meſſieurs m'en féliciterent & me promirent que, ſous un ſi bon Maître, je ſerois dans peu auſſi grand Philoſophe qu'eux-mêmes.

On a donné à cet Ouvrages la forme de Converſations ou d'Entretiens, comme la plus agréable pour les Lecteurs, & la plus ſuſceptible d'éclairciſſemens.

PREMIERE CONVERSATION.

MON AMI voulut bien m'accompa- & m'introduire. Nous partimes de fort bonne heure, & nous trouvames l'*Oracle des Nouveaux Philoſophes*, qui nous attendoit. Je vous amene un Néophite, dit le Gentilhomme; il a l'ame droite, il ne demande qu'à connoître le vrai; &

je ſuis très-convaincu qu'avec le ſecours de vos enſeignemens, il ſera bientôt un zélé Diſciple. Voyons, reprit M. de Voltaire, par où voulez-vous que nous commencions ? Je voudrois, lui répondis-je, ſavoir en quoi conſiſte la Religion des *Nouveaux Philoſophes*, & quels ſont les principes que vous leur donnez ſur ce ſujet, duquel dépend tout le reſte de la Doctrine.

La queſtion eſt importante, me répondit l'Oracle ; mais elle ne peut embarraſſer que les ignorans & les eſprits foibles. Perſuadez-vous d'abord que tout eſt préjugé & ſuperſtition dans le monde ; je l'ai répété cent fois dans mes Écrits : ce ſont des abus qu'il faut détruire, pour ramener le genre humain à l'eſprit philoſophique, qui ſeul doit être notre régle. Quiconque y a réfléchi autant que moi, ne connoît qu'une Religion ; celle qui eſt naturellement gravée dans le cœur de tous les hommes. Elle ſe termine à l'obſervation d'un petit nombre de préceptes moraux, & à l'adoration d'un Être Suprême, quelque nom qu'on lui donne, & de quelque maniere qu'on s'y prenne. Les queſtions & les pratiques des Chrétiens ne ſont que des inventions purement humaines, des diſputes de Métaphyſique, propres à dégrader la Divinité, à troubler

les consciences, & à faire répandre le sang :

. . . . . .

Des Chrétiens divisés les infames querelles (*a*)
Ont, au nom du Seigneur, aporté plus de maux,
Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux
Que le prétexte vain d'une utile balance
Ne désola jamais l'Allemagne & la France.

Si les Chrétiens n'avoient rien ajouté à la Loi naturelle, jamais le monde n'auroit entendu parler de ces divisions connues sous le nom d'*Hérésies*. Or celles-ci, que renferment-elles autre chose (*b*) que des questions Métaphysiques, fondées sur la Philosophie de Platon au sujet de la Trinité, de son *Logos* ou Verbe, de l'Incarnation & de l'Eucharistie? Disputes chimériques où la raison ne comprend rien, où l'on parle de ce que l'on n'entend pas, qui n'existe que dans l'imagination, & qui sert de prétexte pour se damner mutuellement, sans excepter les plus grands modéles de la Vertu :

D'où vient que deux cens ans cette pieuse rage (*c*)
De nos Aïeux grossiers fut l'horrible partage ?

(*a*) Poëme sur la Religion Naturelle, *III. Part. tom. 6. pag.* 366. Édition de Paris 1757, dont je me servirai toujours.

(*b*) De la Religion & de la Superstition, *tom.* 12. *pag.* 4. & Sotises des deux Partis, *tom.* 7. *pag.* 169.

(*c*) Poëme cité ci-dessus.

C'eſt que de la Nature on étouffa la voix ;
C'eſt qu'à ſa Loi ſacrée on ajouta des Loix ;
C'eſt que l'Homme, amoureux de ſon ſot eſclavage,
Fit, dans ſes préjugés, Dieu même à ſon image.
Nous l'avons fait injuſte, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconſtant, barbare comme nous.
. . . . . Nous damnons à la fois
Le Peuple circoncis, vainqueur de tant de Rois,
Londres, Berlin, Stokolm & Genève & vous-même,
Vous êtes, ô grand Roi, (*d*) compris dans l'anathême.
. . . . . .
Penſes-tu que Socrate & le jeune Ariſtide,
Solon qui fut des Grecs & l'exemple & le guide,
Penſes-tu que Trajan, Marc-Aurele, Titus,
Noms chéris, noms ſacrés, que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des Démons ſont livrés en partage
Par le Dieu bienfaiſant, dont ils étoient l'image ?
Reſpecte ces Mortels ; pardonne à leur vertu ;
Ils ne t'ont point damné : pourquoi les damnes-tu ? (*e*)
. . . . . .
Je vois ſans m'allarmer l'Éternité paroître,
Et je ne puis penſer qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui ſur mes jours verſa tant de bienfaits,
Quand mes jours ſont éteints, me tourmente à jamais.

Voyez quel ſervice je rends déſormais

(*d*) Le Roi de Pruſſe, à qui ce Poëme *de la Religion naturelle* eſt dédié.

(*e*) Luther regarda Zuingle comme un impie, parce qu'il avoit mis dans le Ciel Théſée, Socrate, Ariſtide, &c. avec les Patriarches & les Saints ; tant cette Doctrine révolte les premieres idées d'une Religion ! Mais Luther s'aveuglant de plus en plus, tomba lui-même dans cette impiété.

à l'Univers, en rétabliſſant la ſuffiſance de la Religion naturelle. Elle ne demande, pour nous rendre participans des biens éternels, que l'adoration de Dieu & l'accompliſſement des loix de l'humanité : tous les ſentimens (*f*) y ſont arbitraires. Eſt-ce trop exiger ; ma morale eſt-elle trop ſévere ? Or ſouvenez-vous qu'au jugement des Païens mêmes, il n'y eut jamais d'homme qui ne connût un Dieu, & qui ne lui rendît quelques hommages, quoique les Nations idolâtres fuſſent dans l'erreur la plus abſurde ſur l'idée qu'elles s'en formoient, & ſur les ſacrifices impies qu'elles oſoient lui offrir. N'importe, elles croïoient l'adorer comme il faut, & c'eſt tout ce qu'il demandoit d'elles. Voilà ce qui m'a fait ſoutenir que Socrate, Ariſtide, Trajan, Marc-Aurele & Titus ſont ſauvés.

Je n'en excepte pas même Julien (*g*) l'*Apoſtat*, quoique toute l'Hiſtoire atteſte que perſonne ne porta jamais ſi loin la ſuperſtition & la barbarie dans ſes Théurgies magiques, où il égorgeoit les meres & leurs enfans, pour chercher l'avenir dans

(*f*) De la Religion naturelle, *tom.* 9. *ch.* 6.

(*g*) M. de Voltaire s'offenſe qu'on donne à ce Prince l'épithete d'*Apoſtat*, & il l'appelle *le ſecond des hommes*. Il ſemble donner le premier rang à Marc-Aurele.

leurs entrailles, l
nités infernales.
de le croire fauvé
turelle, & de le
un *modele* qu'ils dev

Julien s'égarant dans ſa
Infidéle à la foi, fidéle
SCANDALE DE L'ÉGLISE
DÉLE,
Ne s'écarta jamais de la

A l'éclat de ce f
comme l'ombre, tout
vos Écritures ſur l'horre
& l'éternité de l'Enfer. I
l'on nous en fait, ne ſo
vains fantômes qu'il eſt ri
hender. Il n'eſt plus queſti
appelle les *Loix divines*; on p
les tranſgreſſer & les mép
ment. Dieu ſeroit injuſte,
éternellement des foibleſſes
il reſſembleroit aux hommes
vengeance des inſultes qui lui
Parce qu'il eſt juſte, il ne pe
plus châtier les pécheurs que
monde, par quelques mortificat
leur envoie, comme le diſoit Juli
il ne doit avoir que des récompen
l'autre vie, & perſonne n'en ſer

(*h*) Poëme ſur la Religion naturelle, *II*

Ce ſont les inſtructions ſalutaires & conſolantes, que je mets dans la bouche de S. Louis, lorſque je le fais aparoître à Henri IV : (*i*)

Ne crois point, dit Louis, que ces triſtes victimes
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes,
Ni que ce juſte Dieu, Créateur des humains,
Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains.
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes:
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans;
Mais ici, c'eſt un Pere; il punit ſes enfans;
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe;
Il ne ſait point punir des momens de foibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Sentez-vous bien la force du coup que je porte ici à votre Religion, à la contrainte où vous mettent les Moraliſtes, & même aux Loix de l'État. Plus de tourmens éternels, ils ſont contraires à la Juſtice de Dieu qui ne peut punir les hommes, ſans ſe plaire à déchirer l'ouvrage de ſes mains. Je briſe le plus puiſſant de tous les freins que la Religion leur impoſe. Je diſſipe juſqu'à leurs ſcrupules, & je les aſſure de l'impunité. Je vous laiſſe réfléchir ſur un principe & ſur des conſéquences dont les Païens avoient déja peur. Pourvû qu'on n'attente pas au patrimoine & à la vie de ſon frere, on

(*i*) Henriade, *Chant.* 7.

ne doit pas plus s'embarraſſer d
rence des Religions, que de
des coutumes, des habits & d

Uſages, intérêts, culte, loix, tout di
Qu'on ſoit juſte, il ſuffit : le reſte eſt a
. . . . . .
L'Homme agit en machine ; & c'eſt par
Qu'il eſt Juif ou Païen, Fidéle ou Mu
Vêtu d'un juſte-au-corps, ou bien d'u

Ces variétés de culte & de
n'operent aucune différence au
Dieu. Un peu plus de charité
ſens nous porteroit à regarder
d'un œil plus favorable ; &,
nous rendrions juſtice à la puret
vûes & de leur conduite. »
» mal-entendu (*l*) ſur les R
» Chine eſt venu, de ce que n
» jugé de leurs uſages par le
» car nous portons au bout du
» préjugés & notre eſprit co
» Une génuflexion qui n'eſt
» qu'une révérence ordinaire
» paru un acte d'adoration : n
» pris une table pour un Au
» ainſi que nous jugeons de tou
» nous avons traité d'idolâtrie
» que les Chinois rendent à le

(*k*) Poëme ſur la Religion nature
(*l*) Eſſai ſur l'Hiſtoire générale, *t*
32. & *tom. 7. pag.* 440.

» *cius*.... Beaucoup de Lettrés y ſont » à la vérité tombés dans le Matérialiſme ; » mais leur morale n'en a point été alté- » rée. Ils penſent que la Vertu eſt ſi né- » ceſſaire aux hommes, & ſi aimable par » elle-même, qu'on n'a pas beſoin de la » connoiſſance d'un Dieu pour la ſuivre. » Ces erreurs de fait empêcheront-elles les Chinois d'être ſauvés ? Nullement : rien n'eſt plus inutile que nos Miſſionnaires, pour leur ouvrir les yeux.

Il en eſt de même des Indiens. Le culte ſuprême qu'ils rendent à leurs Dieux *Brama*, *Roudra* & *Viſchenou*, les Pagodes ſomptueuſes, bâties en leur honneur, leurs proſtrations devant ces Idoles effraïantes, l'encens qui leur eſt offert, leurs cérémonies, leurs invocations n'offenſent que nos préjugés. Ce ſont des manieres d'adorer l'Être Suprême, différentes des nôtres ; mais il ſeroit injuſte de les blâmer pour cela. Auſſi leur célebre Philoſophe *Pilpay* diſoit ſagement, il y a deux mille (*m*) trois cents années : » J'ai

(*m*) *Ibid. chap.* 11. *pag.* 39. L'Auteur nous donne dans ce chapitre pour des vérités, une multitude de paradoxes que le plus plus petit Ecolier en Hiſtoire n'avanceroit pas ; un Livre écrit en Indien il y a deux mille trois cents ans, & que l'on ſait lire ; Sezac qui va faire la conquête des côtes du Malabar ; Pythagore qui y va étudier la Philoſophie ; les échecs inventés dans ce Pays, avec le chiffre dont

» vu toutes les Sec
» quement d'impoſtu
» Magiſtrats diſputer
» mier principe & de
» les ai tous interrog
» dans tous ces Chefs
» opiniâtreté inflexible
» be pour tous les autre
» implacable. J'ai donc
» croire aucun ». Quoiqu
connoiſſent ni ce Philoſop
le livre d'où ce fait eſt tiré
qu'il porte ſur la différence
& le mépris qu'il en fait,
moins dignes de notre attenti
Si des Peuples, que le préju
regarde comme des Idolâtres
point exclus des bienfaits étern
Créateur, parce qu'ils l'hono
la coutume de leur Pays, comm
ſer cet eſpoir à ceux qui l'adoren
tement & ſans aucun nuage ?
affreuſe témérité y auroit-il en n
prononcer (n) un Arrêt de dam

nous nous ſervons ; les diviſions du Zodiaqu
y ſont connues de temps immémorial, &c.
ne ſont pas là des paradoxes fiefés & de la plus
te diſtinction, je ſoutiens qu'il n'en fut jamais
& je ſoumets ma déciſion à MM. de l'Acad
des Belles-Lettres.

(n) Les Proteſtans furent révoltés contre le
niſtre Jurieu qui, dans ſon *Syſtême ſur l'Egli*

contre les Mahométans, les Anti-Trinitaires, les Déiſtes, les Anabatiſtes & même les Quakers ? De quel droit ceux qui penſent différemment, prétendroient-ils gêner leurs conſciences, & leur déclarer la guerre ? En cent endroits de mes Écrits je m'éléve contre un zéle ſi contraire au droit des gens. C'eſt ce que j'appelle *ſuperſtition*, *barbarie*, *perſécution*, *fanatiſme*. Pour en donner plus d'horreur, je me ſers toujours d'expreſſions giganteſques, de ravages, de tombeaux creuſés par tout, de torrens & de mers de ſang, dont le fanatiſme a inondé la terre. On voit bien que le Chriſtianiſme, & principalement la Religion Catholique, eſt le monſtre à qui j'en veux, & à qui j'impute toutes ces violences.

Tantôt je l'ai dit avec force au Public (*o*) & à mes amis ; tantôt j'ai tourné la

---

regardoit comme un ſentiment *inhumain*, *cruel*, *barbare* & *de bourreau*, de ne pas croire que tous ceux qui reconnoiſſent Jeſus-Chriſt, peuvent être du nombre des élus, tels que les Ariens, les Eutychiens, les Wiclefiſtes, les Huſſites & autres. Que diront-ils, quand ils verront que l'on y joint ici les Idolâtres & les Mahométans ? » On n'a jamais » cru ni penſé, dit M. Boſſuet, qu'on pût ſauver » un Idolâtre ſous prétexte de ſa bonne foi. Une ſi » groſſiere erreur, une impiété ſi manifeſte, ne » compatit pas avec la bonne conſcience. » Voyez *Hiſt. des Variations*, *liv.* 15 *n.* 59.

(*o*) *Voyez* l'Ode ſur *le Fanatiſme* à Mad. du Ch. *t.* 6 *pag.* 89.

choſe en ridicule par un c
ſir, pour jetter adroiteme
d'un Tolérantiſme univer
dre mes Lecteurs indiffér
ſortes de Religions, & le
à-peu à l'eſprit philoſophiqu
de honté ceux qui voudroi
l'Évangile fût reçu unanim
ſa pureté. Je leur ai fait
Païens étoient mille fois
plus raiſonnables nous; pa
contraignoient perſonne da
mens. » Chez les Grecs &
» mains, ai-je dit, autant
» autant de manieres de penſ
» ſur l'ame, ſur le paſſé & l'
» cune de ces Sectes ne fut p
» Toutes ſe trompoient, &
» nous en ſommes bien fâc
» doutez pas de la ſincérité d
» ſement;) mais toutes étoien
» & c'eſt ce qui nous confon
» qui nous condamne; c'eſt
» fait voir que la plûpart des R
» d'aujourd'hui ſont des *Monſtr*
» ceux de l'Antiquité étoient de
» On chantoit publiquement ſu
» tre de Rome: *Poſt mortem*

(p) *Voiez* le Diſcours ſur *la Tolérance*, t

» *ipſaque mors nihil. Rien n'eſt après la* » *mort, & la mort n'eſt rien* ». Pourquoi ne ſeroit-il pas libre de le dire encore aujourd'hui.

J'appuye cet argument ſur l'autorité des vrais Philoſophes modernes, qui n'ont jamais été perſécuteurs en matiere de Religion, parce qu'ils s'en embarraſſoient auſſi peu que les Païens. En preuve, je cite *Pomponace*, *Montagne*, *le Vayer*, *Bayle*, *Spinoſa*, *Hobbes*, le Lord *Shafts-bury*, le Comte *de Boulainvilliers*, le Conſul *Maillet*, *Tollans*, *Collins*, *Flud*, *Volſton*, *Backer*, l'Auteur déguiſé ſous le nom de *Jacques Macé*, celui de l'*Eſpion Turc*, celui des *Lettres Perſannes*, des *Lettres Juives*, des *Penſées Philoſophiques*. Que répondre à l'autorité de ces hommes ſi reſpectables ?

Je ſentois néanmoins que ce n'étoit pas aſſez d'avoir inſpiré le Tolérantiſme univerſel au Public & aux particuliers. Mon devoir étoit d'engager les Souverains à l'établir & à le protéger dans leurs États. Ce fut auſſi la premiere leçon que je donnai à un grand Prince, qui m'honoroit, ſans m'avoir (*a*) jamais vu, de ſon amitié & de ſa confiance, & qui faiſoit autant

(*a*) *Voïez* la premiere lettre du Prince Royal de Pruſſe à M. de Voltaire, *tom. 6. pag. 175.*

de cas de mes conseils, que de mes maximes & de mes Ecrits. » Croïez, (*b*) lui » disois-je en 1736, qu'il n'y a eu de » véritablement bons Rois, que ceux qui » ont commencé comme vous, par instruire, par connoître les hommes, par » aimer la Vertu, par détester la persécution & la superstition. Il n'y a point » de Prince qui, en pensant ainsi, ne puisse ramener l'Age d'or dans ses États. .. » Les Philosophes dignes de ce nom se » rendront dans les vôtres..... Il est » bien triste pour l'Humanité, que ceux » qui se disent les Déclarateurs des Commandemens célestes, les Interprétes de » la Divinité, en un mot les Théologiens, soient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'aussi » dangereux pour la Société, qu'obscurs » dans leurs idées; & que leur ame soit » gonflée de fiel & d'orgueil, à proportion qu'elle est vuide de vérités. Ils » voudroient troubler la terre pour un » sophisme, & intéresser tous les Rois à » venger par le fer & par le feu, l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbara*. Tout Roi qui ne les favorise pas, » sera damné. Vous savez, Monseigneur, » que le mieux qu'on puisse faire, c'est

(*b*) Premiere Réponse de M. de Voltaire, *p.* 163.

» d'abandonner à eux-mêmes ces préten-
» dus précepteurs & ces ennemis réels
» du genre humain ».

Le succès répondit à mon zéle : je parvins à rendre ce Prince le SALOMON DU NORD, en l'engageant à permettre & à protéger dans ses États toutes les Religions ; & ce fut un des principaux chefs, (*c*) sur lequel je le félicitai à son avénement à la Couronne. Afin que toute la terre en fût informée, j'en fis cette plaisanterie à M. le Cardinal Quirini, en 1751. (*d*)

Quoi ! vous voulez donc que je chante
Ce Temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante ?
Je vous admire & je me tais.
Comment sur les bords de la Sprée,
Dans cette infidéle Contrée,
Où de Rome on brave les Loix,
Pourrois-je élever ma voix
A des Cardinaux consacrée ?
Éloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon Catholique.
Hélas ! mon Prince est Hérétique,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction
Que dans l'Infernale séquelle,
Il sera près de Ciceron
Et d'Aristide & de Platon,
Ou vis-à-vis de Marc-Aurele.

(*c*) *Voïez* l'Ode au Roi de Prusse, *t. 6. pag. 102.*
(*d*) Ode à M. le Cardinal Quirini, *t. 6. p. 258.*

On ſait que ces Eſprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde :
Il faut qu'il ſoit damné comme eux,
Puiſqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais ſurtout que je ſuis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme & cruel péché
Que l'on nomme *la Tolérance* !
Pour moi, je frémis quand j'y penſe,
Que le Muſulman, le Païen,
Le Quaker & le Luthérien,
L'Enfant de Genève & de Rome,
Chez lui tout eſt reçu ſi bien,
Pourvû que l'on ſoit honnête homme.
Pour comble de méchanceté,
Il a ſçu rendre ridicule
Cette ſainte inhumanité,
Cette haine dont, ſans ſcrupule,
S'arme le Dévot entêté,
Et dont ſe raille l'Incrédule.
Que ferai-je, grand Cardinal,
Moi, Chambellan très-inutile
D'un Prince endurci dans le mal,
Et proſcrit de l'Évangile ?

Les Eſprits foibles & ſuperſtitieux jugerent que j'avois choqué la bienſéance, en parlant ainſi à un Prélat de l'Égliſe Romaine, que je faiſois ſoupçonner de penſer un peu comme moi. Mais j'étois tellement flatté du ſuccès que mes ſermons avoient eu à la Cour de Pruſſe, que je ne pouvois m'en taire, au riſque de me brouiller avec le bon Cardinal.

Au reſte, les vûes de ma Miſſion s'étendoient plus loin que le Vulgaire ne ſe

l'imagine ; & on le comprendra facilement, si l'on posſede un peu l'eſprit & le ſyſtême philoſophique : j'allois à mon but par degrés. Il eut été téméraire de publier d'abord hautement qu'on pouvoit être Païen, Muſulman, Matérialiſte, Quaker, Wicleſiſte, Socinien, Déiſte, Anabatiſte (*e*) & même Athée. Les eſprits ſe ſeroient revoltés à ma propoſition : mais je prévoïois que, quand j'aurois déterminé le Prince à recevoir dans ſes États toutes ces eſpèces d'hommes, & à leur permettre le libre exercice de leurs Religions, inſenſiblement l'eſprit & les yeux s'y accoutumeroient & dépoſeroient les préjugés conçus contre ces Sectes. La vûe habituelle de l'objet le plus hideux en efface la laideur, & nous le rend familier. De-là il n'y avoit plus qu'un pas à faire, pour embraſſer celle de toutes les Religions qui plairoit davantage ; & ce pas ne trouvoit aucun obſtacle

(*e*) Quiconque eſt médiocrement inſtruit, connoît les abominations enſeignées dans ces Sectes monſtrueuſes ; je ne dis pas ſeulement pour la Religion ; mais j'ajoute pour la ſûreté des Princes, & la tranquillité de l'État. Sans faire le Prophète, on peut dire qu'il faut s'attendre à de terribles révolutions dans les Païs de Tolérantiſme. Le feu qui couve & qui trouve de l'aliment, éclate un peu plutôt ou un peu plus tard. *Omne Regnum in ſe diviſum, deſolabitur.*

du côté de la conſcience bien déſabuſée ; ni de la part du Prince. Graces aux vives & fréquentes exhortations que je lui ai faites, on eſt aujourd'hui tout ce que l'on veut dans ſes Etats ; & j'oſe me glorifier que c'eſt mon ouvrage.

Ma grande ſatisfaction eſt d'avoir mis les choſes à peu près dans le même état, où je les ai vûes en Angleterre. UN ANGLOIS (*f*), COMME UN HOMME LIBRE, VA AU CIEL PAR LE CHEMIN QU'IL LUI PLAIT : rien de ſi commode. Il ne s'embarraſſe pas de celui qui eſt tracé & preſcrit dans les livres des Chrétiens ; c'eſt un préjugé dont il a ſecoué le joug. » L'Anglois (*g*) qui a dit que le Chriſtianiſme » étoit né en Aſie, & qu'il avoit trouvé » ſon tombeau en Angleterre, a bien » rencontré ». Ceux qui ſont de bonne-foi, en conviennent franchement, & ils n'en paroiſſent ni ſurpris ni effraïés, tant eſt conſommée leur indifférence pour la Religion en général : en voici une preuve au deſſus de tout. « On imprima (*h*) au » ſujet de Pope plus de cent Libelles, » dans leſquels on lui prouvoit qu'il étoit » Athée ; d'autres, ce qui eſt plus fort

(*f*) De la Religion Anglicane, *tom. 7. pag. 221.*
(*g*) Penſées ſur le Miniſtère public, *t. 7. p. 123.*
(*h*) Des Menſonges imprimés, *tom. 8. p. 89.*

» en Angleterre, lui reprocherent d'être » Catholique », ce qui ne ſe reſſemble guères. C'eſt-à-dire, que le Catholiciſme y eſt le comble de tous les crimes, au jugement du Miniſtère & de la Nation, & que l'Athéïſme, où le renoncement à toute Religion n'en eſt pas un ; puiſque les Magiſtrats ne daignent pas même informer contre ceux qui en ſont accuſés publiquement, & qui ſe font gloire de le profeſſer. Voilà le plan ſur lequel j'ai voulu former la Religion en Pruſſe.

L'Oracle alloit entrer dans quelques détails ſur le Catholiciſme, lorſqu'on vint annoncer que le diné étoit ſervi : ainſi finit notre premiere Converſation.

II CONVERSATION.

EH BIEN, me dit le Gentilhomme, en nous en revenant, que penſez-vous de notre *Oracle ?*

Jamais, lui répondis-je, je n'ai vu tant d'eſprit, tant de facilité, d'énergie, de brillant dans l'expreſſion, tant d'art & d'adreſſe pour perſuader & pour ſéduire ; chaque tour de phraſe eſt un enchantement magique. Si malheureuſement il tendoit des piéges à l'ignorance & à la

simplicité, il ne faudroit pas moins de précautions, qu'Uliſſe en prit pour ſe garantir de l'illuſion. Je ne m'étonne plus de ce que ceux qui ſe laiſſent éblouir par les charmes du langage, l'aïent pris pour leur Oracle. Mais permettez-moi de vous demander ſi toutes ſes maximes paſſent pour irréfragables parmi vous, & ſi toute votre Société les croit aveuglément ?

Non, il a quelquefois des idées particulieres, auxquelles nous ne ſouſcrivons pas tous. Nous formons un Peuple libre, qui fait profeſſion de ne ſe contraindre ſur rien en fait de Religion & de mœurs; comme dans les queſtions de Philoſophie, nous n'adoptons que ce que notre Raiſon croit vrai. Nous ſommes dans l'uſage & en poſſeſſion de nous contredire mutuellement, même ſur les choſes eſſentielles, telles, par exemple, que le Matérialiſme & l'Immortalité de l'ame. Nous écrivons, nous diſputons les uns contre les autres; les traits piquans ſe mettent quelquefois de la partie; & cette variété d'opinions ne va jamais juſqu'à nous faire exclure du Corps. Mais que trouvez-vous d'étrange dans ce que M. de V. vous a dit ? Je n'y vois rien que de fort ſage, & je vous aſſure que c'eſt la Doctrine conſtante & uniforme de tous nos Philoſophes. Vous êtes le maître de me dire ingénument ce

que vous en penſez, & je vous promets de ne pas vous en faire un crime auprès de lui. Il ne ſeroit point étonnant que, nouvellement arrivé parmi nous, vous ſentiſſiez quelques difficultés dans nos principes.

Vous me mettez bien à l'aiſe, lui dis-je; & puiſque vous me promettez le ſecret, je vais vous déploïer mon ame. L'avidité avec laquelle j'écoutois votre *Oracle* enchanteur, & la rapidité de ſon diſcours ne m'ont pas laiſſé le tems de lui faire aucune réflexion, ni même de reſpirer. Elevé parmi les diſciples de l'ancienne croyance, & tout rempli de leurs ſentimens qui me paroiſſent avoir été ceux de toutes les nations éclairées, je ne ſaurois goûter ſon ſyſtème ſur la Religion Naturelle, & ſur la liberté qu'il donne de choiſir telle Religion que l'on voudra.

Quelle idée nous donne-t'il de l'Etre ſuprême, quand il nous le repréſente comme indifférent à tous les cultes qu'il plaît aux mortels de lui rendre? C'eſt une inſenſibilité, un jeu & une contradiction dont le plus foible & le plus ſtupide de tous les hommes ne ſeroit pas même capable. La preuve en eſt évidente. S'il n'y a qu'un Dieu, les Païens ont été inexcuſables d'en adorer autant que leurs Prêtres en imaginoient; & s'il y en a

plusieurs, nous sommes criminels de n'en reconnoître qu'un seul. S'il veut que nous révérions sa nature & sa divinité dans Jesus-Christ, le Juif qui en a horreur, doit donc être abominable à ses yeux; & si Jesus-Christ n'est pas Dieu, comme les Juifs & les Déistes le prétendent, le Chrétien qui l'adore se rend coupable d'impiété & d'idolâtrie. Si l'Alcoran est un livre inspiré de Dieu, les Chrétiens qui le rejettent sont rebelles à sa parole, & les Mahométans s'y soumettent avec justice; si au contraire c'est un tissu d'impiétés & de fourberies, les Chrétiens en pensent sagement; & les Musulmans blasphêment contre la Sagesse divine à qui ils l'attribuent. On peut étendre ce raisonnement à toutes les hérésies qui ont jamais paru. Si ce sont des vérités, il faut les recevoir; si ce sont des erreurs, on doit les anathématiser. Entre-t'il dans l'esprit humain que Dieu puisse être indifférent à ces contradictions de sentimens & de cultes? Peut-il adopter également le pour & le contre, le oui & le non? Quel homme se démentiroit ainsi lui-même? Je vous avoue que je n'ai point reconnu le beau génie de M. de Voltaire dans un système aussi dépourvu de Logique, ou plutôt de sens commun.

J'ai été extrêmement surpris de l'enten-

dre nous assurer que les Païens, les Musulmans, les voluptueux, les incrédules n'avoient à craindre aucun châtiment éternel; que la justice de Dieu ne pouvoit en avoir de cette espéce; qu'au contraire, ils devoient compter, comme ses vrais & fidéles Adorateurs sur l'éternité de ses bienfaits. Quand on tient ce langage, c'est qu'on a sujet de craindre pour soi-même, & qu'on voudroit étouffer le cri de la conscience, pour donner un libre essor aux passions, en leur promettant tout au moins l'impunité.

Mais à quel titre veut-on qu'il récompense des hommes qui ont transporté à des idoles & à des divinités infâmes le culte qui n'est dû qu'à lui seul, les disciples d'un imposteur cruel & dissolu; des hommes esclaves de leurs passions, qui n'ont eu d'autre loi que celle de n'en point connoître, qui s'en sont fait gloire, & qui ont souhaité mourir dans cette prétendue force d'esprit? Concevra-t-on jamais que la Justice de Dieu leur ait préparé des biens éternels & ineffables? Osera-t'on dire qu'elle ne peut se dispenser de les égaler enfin à ceux qui l'auront fidélement suivie? Que seroit-elle donc cette Justice divine; en quoi ressembleroit-elle à l'image de la Justice en général, que le Créateur a gravé dans nos ames?

Et celle-ci recompenſe-t'elle les prévaricateurs des loix, les rébelles, les ſéditieux, les contempteurs des Souverains ?

Vous ne pouvez entendre que les Croyans redoutent un Dieu vengeur. Mais ils ſont indignés de ce que vous n'en faites qu'une idole. Vous dites que cet Être eſt infiniment juſte, ſage, tout puiſſant, qu'il défend l'impieté, l'injuſtice, le vol, la perfidie, l'adultère, l'homicide; qu'il a gravé ſes loix juſques dans le fond de nos ames, pour nous les rendre plus préſentes & plus ſacrées; & vous ajoutez qu'il ne peut punir éternellement les prévaricateurs ſans ſe rendre lui-même coupable de la plus affreuſe barbarie. Vous voulez un Dieu qui écoute & qui ſouffre patiemment ceux qui blaſphêment contre la ſageſſe avec laquelle il a créé l'univers, ou qui lui diſputent la gloire, en attribuant ſa formation au ſeul mouvement fortuit de la matiere; ceux qui oſent cenſurer les ouvrages de ſes mains; ceux qui rejettent ſur lui tous les forfaits des plus grands ſcélérats; ceux qui ont fermé les yeux pour ne pas reconnoître l'évidence de ſes oracles & de ſes prodiges; qui ont tourné contre lui les talens diſtingués qu'ils en avoient reçus, qui les ont emploïés à ſe former des ſemblables, & à corrompre la Religion des ſimples; ceux

qui ont terminé la longue carrière de leurs jours ſans lui rendre ni culte ni hommage, & qui l'ont paſſée dans l'impiété & la licence, ce que les Païens mêmes auroient regardé comme une preuve de l'Athéiſme. Voilà le Dieu que les nouveaux Philoſophes demandent, & je n'en ſuis pas ſurpris; un Dieu qui ne ſoit infini que dans ſes récompenſes; & qui couronne enfin d'un bonheur ineffable ceux qui l'auront mépriſé & outragé. Les loix & les défenſes d'un tel Dieu ſeroient-elles autre choſe que de vains fantômes & d'impuiſſantes menaces? Voïez avec quelle force & quelle ſolidité de raiſonnemens Tertullien réfutoit cette impiété de l'héréſiaque Marcion, & la voilà renouvellée de nos jours.

Prenez garde, reprit mon Introducteur. M. de Voltaire ſuppoſe que tous les hommes ont été fidéles à la Loi naturelle. Or l'accompliſſement de ſes préceptes intérieurs ſuffit pour nous rendre agréables à Dieu, & par conſéquent dignes de ſes biens éternels.

Belle ſuppoſition, que celle qui eſt démentie par l'expérience du monde entier! Encore votre *Oracle* ne la fait-il pas, puiſqu'il ne peut entendre parler d'un Dieu qui eſt jaloux de ſa gloire, de ſes loix, qui punira le crime; & qu'il en a horreur, comme d'un Être qui ſe plairoit à déchi-

rer l'ouvrage de ſes mains. Dans tout ce qu'il nous a dit, y a-t-il rien qui marque une exception, & un châtiment éternel, même pour les malfaiteurs les plus inſignes ? L'obſervation de la Loi naturelle, qu'il prétend être ſuffiſante, n'eſt qu'un faux-fuïant dans lequel il ſe jette pour décliner toutes les loix. S'il m'étoit permis de vous expoſer ce que l'on penſe parmi nous ſur cette Loi intérieure, de vous tracer ſon hiſtoire, ſes affoiblifſemens, ſa deſtinée, & le jugement qu'en ont porté les plus grands Philoſophes, vous reconnoîtriez bientôt ſon inſuffiſance actuelle. Vous avoueriez qu'elle n'eſt plus qu'un flambeau qui a perdu preſque toute ſa clarté, & qui depuis longtems en demandoit un autre pour nous conduire dans la voie de nos devoirs.

Vous êtes le maître de m'expliquer vos idées. Je les écouterai volontiers ; car je vous confeſſe que je n'ai jamais beaucoup approfondi ces ſortes de queſtions métaphyſiques.

LA LOI NATURELLE eſt un raïon de la lumiere divine, que le Créateur répand dans nos ames, pour nous faire connoître ce qui eſt bien ou ce qui eſt mal. Par elle, nous ſavons ce qui appartient à Dieu ; ce que nous devons être,

& comment nous ſommes obligés de nous comporter envers les hommes. Elle comprend tous les devoirs de la vie humaine. Ses premiers principes dans l'exécution ſe réduiſent à ces deux régles : *Rendez à chacun ce qui lui apartient : Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* Ces notions furent reconnues de tous les tems par tout eſprit qui voulut penſer. Croiriez-vous qu'elles ſont aujourd'hui niées par le plus grand nombre de vos Meſſieurs, ſoit Métaphyſiciens ſoit Matérialiſtes ?

Je ſais, me dit le Gentilhomme, qu'ils ſont en guerre ouverte ſur ce ſujet ; que les uns rejettent tout ſentiment de Loi naturelle en nous, & même la connoiſſance innée de l'Être ſuprême, principe de cette Loi ; que, ſelon eux, il n'eſt aucune action bonne ou mauvaiſe par ſa nature ; qu'elles ne ſont juſtes ou criminelles que ſuivant la légiſlation des Souverains, le préjugé, les uſages, les circonſtances ; & que ce qui eſt à préſent un crime deviendra quelque jour une vertu. Je ſais encore que d'autres regardent ces principes comme monſtrueux ; qu'ils reconnoiſſent une loi immuable, qui a caractériſé toutes nos actions ; qu'elle s'eſt manifeſtée à nous, en ſe gravant dans nos ames, pour nous apprendre ce qui eſt juſte ou

injuſte, & régler notre conduite. Mais auſſi je ſais qu'en ce qui concerne la Religion & les Mœurs, ces derniers ne reconnoiſſent pour guide & pour devoir que la Loi naturelle; & qu'ils rejettent, ou du moins qu'ils regardent comme indifférentes, toutes les variétés de cultes par leſquels on honore la Divinité. Le Paganiſme, le Judaïſme, le Chriſtianiſme & le Mahométiſme ſont pour eux au même niveau. Je les ai ſouvent entendu diſputer ſur cette matiere, & je vous avoue que j'ignore à qui il faut donner la préférence.

C'eſt que vous n'avez jamais bien peſé leurs raiſons, & les réponſes par leſquelles on détruit ſans reſſource leurs difficultés. Commençons par ceux qui ne veulent pas que Dieu ſe manifeſte par lui-même à tous les eſprits, & qui font dépendre des enſeignemens humains la connoiſſance que nous en avons.

Idée Innée de Dieu.

Je parcours l'hiſtoire de l'Eſprit Humain depuis l'origine des ſiécles, & je vois qu'il eſt des ſentimens tellement univerſels & naturels à l'Homme, que les préjugés, le Génie, l'Éducation, le Tems, les Mœurs, la Philoſophie, les Loix nationales n'y cauſent aucun changement. Qui a dit à l'Homme, quelque farouche

farouche & sauvage qu'il soit, qu'il faut aimer le bien en général ; qu'il doit veiller à la conservation de son être, prendre pour cet effet les moiens nécessaires, éviter les poisons, les périls, les chutes, les blessures qui pourroient couper le fil de ses jours ; que de plus il lui est avantageux de chercher son bien être, l'honneur & l'estime de ses semblables ? Il n'a besoin pour le savoir & le sentir ni des leçons, ni des préceptes d'aucuns maîtres. Ceux-ci peuvent l'aider à développer ce qu'il aperçoit confusément en lui-même. Mais ils ne lui en donneront point le fonds ; il existe naturellement au dedans de son ame, & il le sent mieux qu'on ne pourroit jamais le lui enseigner. Observez encore que les Loix des hommes sont sujettes à bien des exceptions & des erreurs, mais que ces impressions naturelles ne souffrent aucun inconvénient. Quelle en peut être la raison ? c'est qu'elles nous viennent, comme tout ce qu'il y a de bien en nous, de celui qui est la vérité ; la bonté, la justice même, du Pere des lumieres, en qui il n'y a ni changement, ni l'ombre d'aucune variation. *Omne* (a) *datum optimum, & omne donum perfectum desursùm est, descendens à Patre luminum, apud quem non est transmutatio, nec vicis-*

(a) *Jacobi Epist. 1. 17.*

ſitudinis obumbratio. Que penſez-vous de ces principes ?

On ne peut vous les conteſter : mais je ne vois pas encore l'application que vous en voulez faire.

Elle va ſe découvrir. Vous ne me nierez pas, je crois, que l'idée que nous avons de Dieu eſt la plus belle & la plus précieuſe de toutes les connoiſſances dont notre ame ſoit ornée. Il faut que vous conveniez encore qu'elle a exiſté de tous les tems. Car ſi vous me le conteſtiez, je vous demanderois en quel ſiécle & dans quel pays elle a pris naiſſance ; quel homme, quel Philoſophe l'a imaginée ; comment il l'a fait paſſer & recevoir chez tous les peuples ; par quelle autorité il les a obligés de ſentir que, s'ils s'écartent de certains devoirs, il eſt un Être dans le ciel qui le voit, & qui les en punira ſévérement ? Enfin je vous prierois de me dire comment il l'a ſi bien perſuadé à l'univers, qu'il a mis dans toutes les conſciences un frein qui nous arrête lorſque nous ſommes tentés de commettre le mal, & des remords qui nous reprochent de l'avoir commis. Certes, vous ne répondrez jamais à ces queſtions. Vous voilà donc forcé de reconnoître que l'idée de Dieu n'eſt point une invention des hommes.

Qui ne ſait que ce qui vient d'eux n'eſt

ni général, ni uniforme, ni perpétuel? Il faudroit encore moins l'attendre d'une idée & d'une loi qui captiveroit l'esprit, les sens & les passions. Quelle apparence que le genre humain s'y fût soumis à jamais sur la parole & l'imagination d'un particulier, ou d'une nation privée, à qui cette pensée auroit pu plaire? Combien d'autres ne l'auroient pas rejettée comme le fléau de leurs penchans? Elle regne néanmoins souverainement par toute la terre. De qui vient-elle donc?... Levez les yeux, & vous verrez la gloire de celui qui l'a imprimée dans votre ame.

Quoi! le Créateur aura mis en nous l'amour du bien en général, le desir de notre propre conservation, un penchant naturel vers les moïens qui peuvent y contribuer, de l'horreur pour tout ce qui tendroit à notre destruction, le désir de l'estime & de la gloire; & l'on ne veut pas qu'en nous formant à son image par le don de la Raison, il ait gravé dans notre ame la connoissance de son Être? Vous regardez l'amour du bien & de notre existence, comme né dans nous & avec nous, parcequ'il est naturel, favorable & commun à tous les hommes. Quelles raïsons, quelle différence de caractère voïez-vous, pour nier que l'idée de Dieu nous ait été imprimée comme ces sentimens qui ne re-

gardent que le bien-être de nos perſonnes ? Fut-il jamais une Nation, même entre les plus barbares ; en eſt-il encore aujourd'hui ſous le ciel, qui ne reconnoiſſe plus ou moins diſtinctement une Sageſſe ſouveraine, à qui ſeule il peut appartenir d'avoir fait & de gouverner l'Univers ? Si c'étoit une erreur enfantée & nourrie par les préjugés de l'éducation, elle ne ſeroit ni générale ni perpétuelle : les erreurs ont leurs bornes pour les lieux & pour les tems. Il n'eſt donné qu'aux ſentimens de la Nature & à la Vérité, de n'avoir ni exception ni terme.

Vous ſuppoſez avec Cicéron & d'autres, me dit ici mon Conducteur, que tous les hommes ont la connoiſſance de Dieu ; mais vous vous trompez. Les voyageurs nous parlent de pluſieurs Sauvages, ſoit dans des terres, ſoit dans des Iſles éloignées, qui ne rendent aucun culte à la Divinité, & nous prouvent par-là qu'ils n'en n'ont nulle connoiſſance.

Dites-moi, ſeriez-vous aſſez ſimple pour croire tout ce que nous content les voyageurs ? Ils ont été chercher au loin le privilége ou l'eſpérance d'en faire accroire ; mais ils n'en jouiſſent pas toujours auprès des gens ſenſés. Les uns, curieux de ſe voir au rang des Auteurs, ont compoſé des fables brillantes, qui perdent

juſqu'à la vraiſemblance dans l'éclat du merveilleux dont elles ſont tiſſues. Les autres plus ſinceres, ont rapporté de bonne foi ce qu'ils avoient vu ; mais, ne ſachant ni le langage ni les Loix du pays qu'ils traverſoient rapidement, ils ont pris pour des Loix de la Nation, les abus qui ſe commettoient par des particuliers. Ils ne ſe ſont pas trouvés préſens aux jours marqués pour les exercices de la Religion ; d'où ils ont inféré qu'il n'y en avoit aucune. Comptez & argumentez après cela ſur tout ce qu'ils vous diſent.

Mais quand il ſeroit vrai que certains Sauvages n'auroient aucun culte réglé, voudriez-vous en conclure bien affirmativement, qu'ils portent la ſtupidité juſqu'à ignorer & ne pas ſoupçonner même qu'il eſt un Être ſupérieur, qui préſide au gouvernement du ciel & de la terre ? J'aimerois autant vous entendre dire que ce grain de froment qui eſt deſtiné à la nourriture des hommes, n'a pas le germe & la vertu d'en produire d'autres, parce qu'il n'eſt pas jetté dans le champ, & cultivé par la main du Laboureur ; ou qu'une femelle qui reſte ſeule, n'a pas le principe de la fécondité.

Je vous accorderai même, ſi vous le voulez, qu'il peut y avoir des Inſulaires aſſez ſauvages, pour n'avoir jamais penſé

que la merveille de l'Univers ne ſauroit exiſter ni marcher ſans la main d'une Intelligence ſupérieure à celle de tous les mortels. Mais qu'en conclure, ſi ce n'eſt qu'il eſt des hommes agreſtes, en qui la Raiſon demeure toujours couverte des plus épaiſſes ténébres; & que, ne l'exerçant en aucune maniere, on doit les regarder comme n'en ayant point, ou comme des enfans au berceau, qui ne ſont capables que des fonctions animales?

Si c'eſt le raiſonnement, reprit mon Introducteur, qui nous fait connoître la Divinité, cette connoiſſance n'eſt donc plus un préſent de la nature.

La conſéquence que vous tirez ici, eſt ſi peu juſte, que je vous ſoupçonnerois volontiers de n'être pas de bonne foi. Si vous me diſiez que les pépins d'une orange ont beſoin des élémens & des ſoins du cultivateur, pour produire des plantes de leur eſpece, des feuilles, des fleurs & des fruits, & que j'allaſſe en tirer cette conſéquence, donc le germe de ces productions n'eſt pas dans le pépin, vous me répondriez que je ſuis un fort mauvais Philoſophe, & vous auriez raiſon. Voilà au naturel le ſimbole de l'idée de Dieu, que ſon doigt a gravée dans tous les hommes. Le germe en eſt réel; mais il eſt enveloppé, ainſi que tous les

germes de la Nature ; & il a besoin d'être déployé, étendu par le raisonnement & les réflexions. Ce sont là les élémens & les cultivateurs qui lui font porter des fleurs & des fruits. Tous les hommes ont naturellement le principe de l'amour paternel ; mais ce principe ne se manifeste que lorsqu'ils sont véritablement peres. Peut-être m'expliquerai-je encore plus clairement par une autre comparaison. Placez un homme dans un fauteuil après un bon repas ; que rien ne lui manque, & qu'il ne craigne rien ; à quoi connoitrez-vous que cet heureux & tranquille mortel a dans son ame le sentiment inné & ineffaçable de sa propre conservation ? Il ne vous en donne pas la plus petite marque. Mais mettez-le dans une situation violente avec la faim ou une maladie, ou la crainte d'un ennemi qui a juré sa perte, vous verrez bientôt se développer ces sentimens intimes, qui ne vous donnoient aucun signe de leur existence, quand ils n'étoient point réveillés & animés par les besoins & par les risques ; & vous ferez aisément l'application de ces deux états, à ceux d'un homme qui réfléchit ou qui ne réfléchit pas sur l'idée de Dieu, qu'il porte au fond de son ame.

La chose est sensible, dit mon ami, & je vous avoue sincérement que vous

m'avez fait plaisir de m'éclaircir cette matiere que nos Messieurs avoient fort embrouillée dans mon esprit. Je conçois parfaitement que nous avons l'idée innée d'un Être suprême, auteur & conservateur de la Nature. Prouvez-moi à présent que nous avons aussi l'idée innée de cette Loi éternelle, sur laquelle vous prétendez que sont établies la Vertu, la Justice & la Vérité, & qui condamne tout ce qui leur est contraire.

IDÉE INNÉE DE LA LOI NATURELLE.

Laissons à part les motifs secrets que peuvent avoir les Philosophes de votre Parti, pour détruire cette persuasion intime de la Nature & de tous les siécles: que le Créateur grava dans nos ames le sceau de Sa Majesté par le sentiment qu'il nous en donne, & par la connoissance des premiers principes de la Loi naturelle. Il seroit à souhaiter qu'en le niant, on ne montrât pas un projet formé de vouloir excuser ceux qui prétendent ignorer jusqu'à l'existence d'un Être suprême, & aux Loix sacrées de la Nature. N'est-il pas visible qu'on ouvre la porte à tous les crimes, en dispensant les hommes des régles & des obligations les plus essentielles, dès que l'on permet à chacun d'alléguer son ignorance & un prétendu droit

primitif pour décliner tous ſes devoirs ?

Si l'on en excepte un philoſophe païen, *Hobbes* eſt le premier que je ſache avoir ſyſtématiquement établi ces funeſtes principes. Ecoutez-le, & il vous dira ſans héſiter que, (*b*) » pour bien connoître » les droits & les devoirs des hommes, il » faut le placer dans ſon premier état de » nature, où il n'y avoit encore aucune » Loi écrite ; que les priviléges dont il » jouiſſoit alors, ſubſiſtent encore aujourd'hui foncierement ; & qu'il eſt permis d'en jouir, quand on le peut ſans » danger : voici ces priviléges. Que tous » les hommes, étant égaux par nature, » & portés à déſirer les mêmes choſes, » ils ont tous un même droit de ſe les » approprier, ſi elles ſont à leur bienſéance ; qu'ils aſpirent tous à exercer un » pouvoir abſolu ſur les autres hommes ; » que ce déſir étant naturel, ils peuvent » juſtement mettre en œuvre tous les » moïens poſſibles pour parvenir au deſpotiſme ; s'emparer du bien d'autrui par » force, & ôter la vie ſans ſcrupule à » quiconque s'y oppoſe, ou ſe trouve » dans leur chemin, s'ils le prennent en » haine ; qu'étant obligés à leur propre » conſervation, ils peuvent prévenir ceux

(*b*) Ces maximes ſont tirées de l'extrait qui en a été fait par M. Clarke, *Relig. nat. chap.* 4.

» qu'ils soupçonnent d'être leurs ennemis ; » qu'il est permis de les opprimer & de » les détruire, soit par surprise, soit à » force ouverte ; que, dans la conscien- » ce, il est licite à chacun de faire ce qu'il » lui plait, parce que le bien & le mal, » le juste & l'injuste, ne sont point fon- » dés sur la nature des choses, mais uni- » quement sur des Loix positives, qui » existent dans un siécle ou dans un » Roïaume, & non dans un autre, & que » ces Loix n'ont d'autre fondement que » la volonté des hommes ; que le com- » mandement d'honorer son pere & sa » mere, la défense de se rendre homici- « de, voleur, adultere, n'obligent qu'en » vertu de la Loi du Prince qui l'a statué » ainsi ; & que par tout où le Législateur » n'a rien prononcé expressément, il est » permis de faire tout ce que l'on vou- » dra ». A quelques-unes de ces conséquences près, on les trouve toutes dans deux de vos ouvrages ; mais les principes y sont clairement établis. (c)

Ces maximes abominables sont démeurées concentrés durant plus d'un siécle dans la seule Angleterre, où il est permis à toutes les erreurs de paroître & de

(c) *L'Origine & les Fondemens de l'inégalité parmi les Hommes*, & le Livre *de l'Esprit*.

dogmatiſer à viſage découvert. Ce n'eſt que depuis environ vingt ans, qu'elles ſe ſont malheureuſement introduites en France, & que nous commençons à être aſſaillis de livres qui les enſeignent. Entreprend-on de ſi oppoſer & de les refuter ? les Auteurs crient à la perſécution & au fanatiſme : ils veulent qu'on leur permette de tout enſeigner, peut-être même qu'on leur applaudiſſe & qu'on les remercie. Mais j'interroge votre conſcience, & je vous demande ſi vous n'avez ſenti aucun ſoulévement d'indignation au ſeul expoſé que je vous ai fait d'une telle Doctrine ?

Quelle honte pour des hommes qui vivent dans un ſiécle auſſi éclairé & auſſi policé que le nôtre, de s'entendre reprocher que les Païens ont mieux connu qu'eux la dignité, l'excellence, les principes & les vrais caractères de la Loi naturelle ! Qu'il eſt humiliant de ſe voir refutés d'avance par les Philoſophes du plus haut rang, qui n'avoient encore de la Divinité & de ſes Attributs, que des idées très-imparfaites ! Tel eſt le ſort de Hobbes & de ſes Sectateurs. Ecoutez Cicéron, célebré dans tous les âges, comme un Maître conſommé dans les principes de la Morale. Il va leur apprendre à connoître la nature & l'étendue des devoirs

attachés originairement à la Nature humaine. Il n'y a pas long-tems que j'ai fini le cours de mes études ; je ſuis encore tout rempli de ſes ſentimens & de ſes paroles.

„ La Loi véritable, dit-il, & fondamentale de toutes les autres, c'eſt la „ droite raiſon, qui convient ſi parfaitement à notre nature, qui eſt inſpirée à „ tous les hommes, dont on ne peut aſſigner le commencement, qui ne ſe dément jamais, qui nous appelle à nos „ devoirs en nous les commandant, & „ qui nous éloigne de la fraude & de l'injuſtice, par la défenſe intérieure qu'elle „ nous en fait. Rien n'eſt capable de l'affoiblir, ou d'y déroger en tout ou en „ partie ; ni l'autorité de ceux qui gouvernent les Empires, ni les clameurs „ & les déréglemens du Peuple, ne peuvent nous en affranchir „. (*d*)

„ Quand il n'y auroit point eu de Loi „ écrite à Rome pour défendre l'adultère,

(d) *Eſt quidem vera Lex, recta ratio Naturæ congruens, diffuſa in omnes, conſtans, ſempiterna, quæ vocat ad officium jubendo, vetendo à fraude deterreat.... Huic Legi nec abrogari fas eſt, neque derogari ex hac aliquid licet, neque tota abrogari poteſt. Nec verò aut per Senatum, aut per Populum ſolvi hac Lege poſſumus.* Cicero, de Legib. lib. 1. Fragm.

„ Tarquin n'auroit pas moins péché en „ transgreſſant la Loi éternelle, lorſqu'il „ viola Lucréce. Il y avoit avant lui la „ Raiſon ſouveraine, émanée de la Na- „ ture même qui nous invite à faire le „ bien, & nous détourne de ce qui eſt „ mal. Cette Loi ne date pas du jour „ auquel elle fut écrite dans vos Tables, „ Son origine précéde celle de l'Univers; „ elle eſt auſſi ancienne que la Divi- „ nité „. (e)

„ Il n'y a pas moins d'extravagance „ à ſoutenir que la Loi naturelle, le Juſte „ & l'Injuſte, le Vice & la Vertu dépen- „ dent de l'opinion des hommes, qu'il y „ en auroit à dire que la fertilité d'un ar- „ bre, ou la force d'un cheval, ne ſont „ pas des choſes attachées à leur nature, „ & qu'elles n'exiſtent que dans l'idée de „ ceux qui en jugent. „ (f)

(e) *Nec ſi, regnante Tarquinio, nulla erat Romæ ſcripta Lex de ſtupris, idcircò nec contra illam Legem empiternam Sextus Tarquinius vim Lucretiæ attulit. Erat enim ratio profecta à rerum naturâ, & ad rectè faciendum impellens, & à delicto avocans; quæ non tùm denique incipit Lex eſſe cùm ſcripta eſt, ſed tùm cùm orta eſt. Orta autem ſimul eſt cum Mente divinâ.* Idem Ibid. Libr. 2.

(f) *Hæc autem in opinione exiſtimare, non in naturâ ponere, dementis eſt; nam nec arboris, nec equi virtus in opinione ſua eſt, ſed in naturâ.* Idem, Ibid. l. 1.

» C'eſt le comble de la folie de croire » qu'une choſe eſt légitime parce qu'elle » auroit paſſé en coutume, ou même en » Loi parmi certains peuples. Si les Ty- » rans d'Athènes euſſent fait des Loix en » faveur de leur uſurpation, & que les » Athéniens les euſſent adoptées, pouvez- » vous croire que ces Loix auroient été » juſtes & obligatoires ? ..... Vous ne » pouvez admettre ce principe qu'en re- » connoiſſant auſſi que ceux qui gouver- » nent, ou même le peuple, ont le pou- » voir de porter des Loix qui ordonnent, » ou du moins qui permettent l'homicide, » le vol, l'adultère, les faux teſtamens. » Dites-nous s'il eſt une doctrine plus » monſtrueuſe & plus capable de boule- » verſer le genre humain ? Si ces préten- » dus Légiſlateurs ont le droit de renver- » ſer ainſi les impreſſions & les ſentimens » de la nature, pourquoi ne font-ils pas » auſſi des loix qui ordonnent que ce qui » eſt mauvais & contraire à la ſanté, de- » vienne à l'avenir bon & ſalutaire ? Pour- » quoi ayant le pouvoir de rendre juſte ce » qui étoit injuſte, n'ont-ils pas égale- » ment celui de faire que ce qui étoit » mauvais devienne bon » (g)

(g) *Jam verò ſtultiſſimum illud exiſtimare omnia juſta eſſe, quæ ſcita ſint in Populorum inſtitutis aut*

Je vous avoue, dit mon Conducteur, qu'on ne peut rien de plus direct & de plus fort contre le ſentiment des Hobbiſtes. Comment des hommes à qui on ne peut refuſer beaucoup d'eſprit, ſont-ils aveuglés juſqu'à ce point; & comment peuvent-ils dire qu'ils ont avancé ces maximes avec confiance & ſimplicité; qu'ils n'ont point prévu l'effet & les conſéquences effraïantes qui en réſultent? Je penſe qu'ils ſeroient bien fâchés qu'on les crut auſſi ſimples & auſſi peu clairvoïans. Mais continuez, ſi vous voulez bien; vos réflexions me font plaiſir.

Qu'euſſent dit les Païens, s'ils avoient eu autant de lumières que nous ſur la Divinité? Combien de raiſonnemens ſolides & de conſéquences euſſent-ils ajoutés, s'ils avoient mieux connu le principe dont la Loi naturelle émane?

Meſſieurs les Hobbiſtes ne nieront pas qu'il y a dans la nature & dans les ſciences un grand nombre de vérités ſi évidentes, qu'on ne peut réfuſer de les admettre.

Legibus. Etiamne ſi quæ ſunt Tyrannorum Leges; ſi Triginta illi Athenis Leges impoſuiſſe voluiſſent, aut ſi omnes Athenienſes delectarentur Tyrannicis Legibus, num idcircò hæ Leges juſtæ haberentur? Quòd ſi populorum juſſis, ſi Principum decretis, ſi ſententiis Judicum jura conſtituerentur, jus eſſet latrocinari, jus adulterare, jus teſtamenta ſupponere, &c.

Comment ne pas convenir que le tout eſt plus grand qu'une de ſes parties ; que deux corps d'inégale grandeur ne ſont pas commenſurables ; qu'un corps agit plus ou moins efficacement ſur l'autre en raiſon de ſon mouvement & de ſa ſolidité ; mais non toujours en raiſon de ſa ſurface &c. D'où viennent ces régles & ces vérités, ſi ce n'eſt de la volonté immuable de Dieu, qui a établi cet ordre dans l'univers ?

Mais ſe ſeroit-il borné à diriger le cours des aſtres, & à fixer les régles du mouvement & de la géométrie ? Auroit-il regardé comme inutile de ſtatuer auſſi ſur les choſes qui conviendroient ou non à ſa Juſtice & à ſa Sageſſe ? Ces deux attributs ne ſeroient-ils en eux mêmes que deux êtres de raiſon, qui n'opérent rien ; & qui laiſſent par rapport à lui toutes choſes dans une parfaite égalité ? Lui ſeroit-il indifférent de voir, d'aimer, ou de faire telle action qui ſe préſentera ? Un Dieu à qui tout eſt égal pour lui-même, ſeroit une chimère plus grande que le Dieu d'Epicure. Celui-ci du moins étoit cenſé préférer le bien au mal, le bon ordre à la confuſion, les moïens juſtes à ceux qui n'auroient pas conduit aux fins qu'il ſe propoſoit. S'il laiſſoit impunies les mauvaiſes actions, du moins il ne les approu-

voit

voit pas. Mais dans cette premiere hypothese des Hobbistes, on ne voit naître que des absurdités & des blasphêmes. Dieu indifférent à tout pourroit s'aimer ou se haïr, punir l'homme de bien comme le méchant, donner à celui-ci les récompenses que l'autre mérite, approuver les passions & le désordre, faire lui même le mal qu'il permettroit aux Créatures, &c.

Si par horreur pour ces impiétés, on admet en lui l'amour du bien & la haine du mal, il faudra reconnoître qu'il aime l'un & qu'il hait l'autre par tout où ils se trouvent. Il y aura donc un rapport essentiel entre nos actions & la manière dont il en juge; & ses jugemens seront la régle qui décidera si nos œuvres sont bonnes ou mauvaises. Il sera désormais impossible qu'en quelque tems que ce soit, il approuve le mal, & qu'il improuve le bien. Celui-ci sera conforme à la Loi immuable selon laquelle il se gouverne lui-même, & l'autre y sera contraire.

Ces vérités clairement établies, on est forcé de convenir que Dieu aime donc l'ORDRE, & qu'il hait tout ce qui est capable de le troubler. Or le bon ordre demande que la créature respecte son Créateur; qu'elle étudie ses sentimens, ses vues, ses volontés, sa conduite, & qu'elle s'y conforme. L'ordre veut qu'elle

contribue, autant qu'il eſt en elle, au bien & à la conſervation de l'univers. Les êtres inanimés, toujours ſous la main de leur Modérateur, nous en donnent l'exemple, chacun dans leur état & leur deſtination. L'ordre veut que les inférieurs ſoient ſoumis à ceux qui leur ſont propoſés légitimement, & qu'on leur obéiſſe en tout ce qui eſt raiſonnable, ſans quoi tout n'eſt plus que confuſion. Il nous impoſe d'être reconnoiſſans envers ceux de qui nous avons reçu des bienfaits; & ces bienfaits doivent régler l'étendue de notre gratitude. L'ordre & la nature nous diſent d'être humains envers nos ſemblables; de gagner leur bienveillance par nos bons offices; de ne leur cauſer ni chagrins ni mécontentemens, en les attaquant dans leur perſonne ou dans ce qu'ils poſſédent, afin que la paix, le plus précieux de tous les biens, régne ſur la terre. D'une main l'Eternel tient ſans ceſſe devant nos yeux le tableau de ſes Loix & de nos devoirs; de l'autre il nous ménace de ſes vengeances, ſi nous nous écartons de l'ordre qu'il nous a preſcrit, en ſe l'impoſant à lui-même. De-là ces fraieurs de la conſcience, qui nous arrêtent à la vue du châtiment, & les reproches dont nous ſommes troublés après que nous l'avons encouru.

A des traits si bien caractérisés, qui pourroit méconnoître le bon Ordre, la Raison, la belle Nature & la Vertu ? Vainement en chercheriez-vous le principe, la solidité, l'uniformité dans la Législation & les Conventions des hommes. Nul d'entr'eux, ni eux tous ensemble, n'eurent jamais assez de sagesse pour composer un si beau code, ni assez d'autorité pour le faire adopter par toute la terre. Aussi n'assigna-t-on jamais la date de son origine. Vous n'en découvrirez la source que dans celui qui en a laissé découler quelques ruisseaux dans nos ames, en nous donnant la Raison, par laquelle il nous révéle l'ordre qu'il a établi dans les œuvres morales comme dans les êtres naturels, dans les principes des sciences, & dans les vérités générales. Lumière céleste, qui nous apprend à distinguer le vrai du faux, le bien du mal, le juste de l'injuste, & le vice de la vertu.

Il est donc absurde & insensé, *Dementis est, stultissimum est*, comme parle Ciceron, de supposer qu'il y eût des siécles & des siécles soit disant de nature, où les hommes, dans l'état de sauvages ou autre pareil, ne connoissoient aucune Loi intérieure qui leur apprît à distinguer l'ordre & le désordre, l'humanité & la férocité ; où la figure seule les discernoit

des bêtes féroces & carnacieres.

Il eſt abſurde de dire que le droit de proprieté eſt un titre d'injuſtice ; que, dans la nature originelle & dans le vrai tous les biens ſont communs ; qu'il eſt permis, ſans intéreſſer la conſcience, de les ravir à celui qui les poſſéde ; que la ſeule réflexion qu'il y ait à faire, eſt de pourvoir à ſon impunité par le ſecret ou par la force.

Il eſt abſurde & affreux de proſcrire ce principe ſi favorable au bien de l'humanité : *Fais à autrui comme tu veux que l'on te faſſe* ; & de vouloir lui ſubſtituer cette autre maxime : *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il eſt poſſible.* Chacun pourra donc voler ſon frere, & ſera le juge & le maître d'évaluer juſqu'à quel point il aura droit de lui faire tort. *La pitié* ſeule en réglera les bornes (*a*)

Il eſt abſurde & horrible d'enſeigner qu'un homme peut en égorger un autre, ſoit par haine, ſoit par crainte que celui-ci ne lui faſſe du mal.

Il eſt abſurde de ſoutenir que l'amour du deſpotiſme eſt naturel, & par conſéquent légitime ; que chaque particulier peut emploïer les moïens propres pour y parvenir & pour y dominer ſur les autres.

(*a*) Egalité des conditions, *pag.* 75.

Il eſt abſurde & ſéditieux de publier que le bien & le mal, le juſte & l'injuſte ne conſiſtent que dans notre façon de penſer ; qu'ainſi il eſt permis à chacun de faire ce qu'il lui plaît ; & que ce qu'on appelle injuſte aujourd'hui, ſera probablement juſte chez nos neveux.

Il eſt abſurde & contre le ſentiment de la nature d'avancer que le reſpect & la reconnoiſſance des enfans envers pere & mere ne ſont que des obligations conventionnelles établies par les Loix.

Il eſt abſurde de dire que les Loix poſitives ſont les ſeuls fondemens des principes qui réglent la Morale. Si cela eſt, qu'on nous nomme les Légiſlateurs particuliers qui ont fait ces belles Ordonnances, reçues par toute la terre ; qu'on nous cite ces aſſemblées de toutes les Nations, qui ſont convenues d'adopter les mêmes ſentimens, les mêmes façons de penſer, les mêmes maximes de gouvernement. Ne ſçait-on pas au contraire, que tout ce qui eſt Loi poſitive, dans le moral ou dans le civil, chez quelque Nation que ce ſoit, a pour premier caractere celui de la variété ? Mais les principes de la Loi naturelle ne différent nulle part dans les points eſſentiels. Il y a de la folie à nous objecter la ſtupidité & la barbarie de quelques Inſulaires, qui n'ont jamais

fait aucun uſage de leur raiſon, & qui ſont la honte & le mépris du reſte de l'univers.

Je le penſe comme vous, répondit le Gentilhomme, & je conviens que nos Ecrivains Hobbiſtes, qui veulent en tirer des conſéquences contre l'inſpiration générale de la Loi naturelle, raiſonnent fort mal. M. de Voltaire n'eſt certainement pas de leur avis. Car on ne peut établir plus clairement qu'il l'a fait, l'impreſſion de cette Loi dans l'ame de tous les hommes. Si vous en doutez, je vais vous en convaincre par ces beaux vers du poëme qu'il a compoſé ſur ce ſujet.

Non, le Dieu qui m'a fait, ne m'a point fait en vain.
Sur le front des Mortels il mit ſon Sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon Maître,
Il me donna ſa Loi, lorſqu'il me donna l'être.
. . . . . .
La morale uniforme en tout tems, en tout lieu,
A des ſiécles ſans fin, parle au nom de ce Dieu.
. . . . . .
Le bon ſens la reçoit, & les remors vengeurs,
Nés de la conſcience, en ſont les défenſeurs;
Leur redoutable voix par tout ſe fait entendre.
. . . . . .
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie:
Adore un Dieu, ſois juſte, & chéris ta Patrie.
. . . . . .
Eſt-ce nous qui créons ces profonds ſentimens,
Avons-nous fait notre ame, avons-nous fait nos ſens?

. . . . . .
Ainſi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le Ciel fit la vertu, l'Homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur,
Il ne peut la changer; ſon Juge eſt dans ſon cœur.

Etes-vous content d'une ſi vive ſortie ſur le parti des Hobbiſtes? Voilà bien la preuve qu'en qualité d'hommes libres nous ſommes quelquefois en guerre les uns contre les autres.

On ne peut rien de plus admirable, répondis-je, ni pour la poëſie, ni pour les ſentimens. Mais il me ſemble que M. de Voltaire, non content de déclarer ouvertement la guerre aux Hobbiſtes, ſe la fait encore à lui-même. Je n'entens pas comment, après une déclaration ſi authentique en faveur de la Loi naturelle gravée dans tous les cœurs, l'auteur, en d'autres endroits de ſes ouvrages (*a*),

(*a*) *Voyez* ſur-tout *tom. 9. chap. 6. & 7.*

Ou M. de Voltaire ignore l'état de la queſtion, ou il la diſſimule pour en impoſer par ce Sophiſme ironique : » Je ne me ſens pas plus diſpoſé que M. » Loke, à imaginer que, quelques ſemaines après » ma conception, j'étois une fort ſavante ame, » ſachant alors mille choſes que j'ai oublié en naiſ- » ſant, & ayant fort inutilement poſſédé dans *l'Ute-* » *rus* des connoiſſances qui m'ont échappé, dès que » j'ai pu en avoir beſoin, & que je n'ai jamais

regardé les idées innées comme des erreurs monſtrueuſes. Peſez bien chacun de ces beaux vers que vous venez de me réciter, & vous verrez clairement qu'il n'y en a pas un qui n'établiſſe l'inſpiration innée de la Loi naturelle ; à moins qu'on ne la faſſe venir & paroître à je ne ſçais quel âge ; ce qui ne peut pas être chez les Barbares, qui la connoiſſent & à qui on ne l'apprend point. M. Loke, que M. de Voltaire loue extrêmement d'avoir ſi bien détruit les idées innées (du moins à ce qu'il croit) raiſonnoit conſéquemment. Dès qu'il ne reconnoiſſoit point de Loi naturelle gravée dans nos ames, il étoit en droit de rejetter les idées innées. Mais comment votre *Oracle* peut-il les nier, après avoir reconnu pour une vérité inconteſtable, que le Créateur nous a donné les principes de la Loi naturelle en nous donnant l'être ; qu'il a gravé ſur nos fronts ſon Sceau divin ; qu'il a jetté dans nos cœurs les ſentimens de la vertu ? &c.

» bien pu raprendre depuis ,,. Qui a jamais prétendu que nous poſſédons mille belles connoiſſances dans le ſein de nos meres ? Nous y en avons ſeulement le germe & le principe, qui ſe développent avec l'âge & par la réflexion. M. de Voltaire eſt forcé d'en convenir & de ſe renfermer dans ces bornes, dès qu'il admet l'inſpiration de la Loi naturelle pour tous les hommes.

Le Voilà donc visiblement en contradiction avec lui-même, & en guerre avec M. Loke. Il faut de toute nécessité, ou qu'il reconnoisse des idées innées, ou qu'il nie que la connoissance de la Loi naturelle nous soit infuse : or ce dernier parti n'est pas soutenable, & il l'a détruit.

Vous me faites-là une observation, qui ne m'étoit jamais venu dans la pensée ; & franchement j'ignore ce qu'il y auroit à vous répondre. La premiere fois que nous verrons M. de Voltaire, il faudra lui proposer votre difficulté, si l'occasion s'en présente. Pour moi je ne doute nullement, qu'étant obligé de choisir entre les deux sentimens, il ne se détermine en faveur de la Loi naturelle ; car la prétention des Hobbistes est trop extravagante.

Je le présume comme vous, lui dis-je, d'autant plus que ce premier parti est le fonds de son système général.

Mais, reprit le Gentilhomme, votre observation jette un nouveau nuage dans mon esprit. Je ne vois pas pourquoi M. de Voltaire & tous nos Messieurs d'après Hobbes & Loke, montrent tant d'opposition à reconnoître des idées innées. Cette question me paroît purement scolastique, & de celles qu'on peut admettre ou re-

jetter ſans aucune conſéquence pour la Morale. Il faut cependant qu'ils ayent de grandes raiſons, puiſqu'ils ne veulent pas entendre parler de ces idées gravées dans nos ames par l'Auteur de la Nature. Si vous ſçavez ce myſtère, vous me ferez plaiſir de me le développer ; car je vous avoue que je ne le comprends point.

Vous pouvez ajouter, lui dis-je, que beaucoup d'autres ne le comprennent pas plus que vous. C'eſt le ſecret des *Nouveaux Philoſophes*, qu'ils ont longtems tenus caché ; mais enfin il eſt découvert, & le voici. On diſoit autrefois fort innocemment dans l'Ecole d'Ariſtote, qu'il n'y a rien dans l'eſprit qui n'y ſoit entré par les ſens : *Nihil eſt in intellectu quod prius non fuerit in ſenſu* ; d'où nos Péripatéticiens conchuoient, ſans y entendre malice, qu'il n'y a point d'idées innées. Vos Meſſieurs ont la vûe beaucoup plus perçante ; & ils ſçavent faire bien un autre uſage du principe. Eux qui rejettent avec raiſon l'antique Philoſophie, la réclament en ce point, parce qu'il vient admirablement à l'appui de leur ſyſtême. Mais pour y arriver, ils prennent un long circuit.

Déterminés à renverſer toutes les notions naturelles du vice & de la vertu, du bien & du mal, du juſte & de l'in-

juſte, ils nous font une hypotheſe, qu'eux ſeuls étoient capables d'imaginer. Et qu'ils ne nient pas ce projet formé, parce que nous les renvoirons à l'*Egalité des conditions* de J. J. Rouſſeau, & au livre de l'*Eſprit*, où ils le trouveront mis au plus grand jour : ainſi il n'eſt plus queſtion de conteſter le fait. Or, pour arriver à ce point, ils ſuppoſent & vous diſent nettement que les hommes furent d'abord pendant des milliers d'années dans l'état des Bêtes & des Sauvages, les plus agreſtes que l'on puiſſe imaginer, ſans aucun uſage de la parole, des vêtemens & de la ſociété, ſans ſe connoître les uns les autres, ſans aucun ſigne pour exprimer leurs ſentimens & leurs penſées, que celui de la douleur & de la joie ; tel que nous le voyons, par exemple, dans un cheval qui ſouffre, ou bien qui ſent l'avoine ou une jument. Voilà nos peres dans leur premier état, tels qu'ils ſortirent des mains du Créateur, ou du ſein de la terre, comme les inſectes Car ces Docteurs n'ont garde de nous dire ce qu'ils penſent & ce qu'il faut croire là-deſſus.

Quoi qu'il en ſoit, ſelon eux, voici comment ils continuent l'hypotheſe ou la fable. Inſenſiblement les hommes ſe formerent un langage ; ils commencerent à établir entr'eux une eſpèce de ſociété &

de commerce ; & ils convinrent pour le bien commun, de ce qu'ils appelleroient juſte ou injuſte, vice ou vertu.

Ces notions ne remontent donc pas juſqu'à l'origine de l'humanité. Elles n'ont été imaginées que des milliers d'années après le commencement de ſon exiſtence ; on ne peut pas les regarder comme innées, & gravées par le Créateur dans nos ames, pour faire de nous des Images, qui auroient participé à ſa Sageſſe & à ſa Juſtice. Ces idées du bien & du mal ſont d'inſtitution purement humaine, arbitraires, locales, bonnes pour un tems, préjudiciables dans un autre ; & nous n'en aurions aucune connoiſſance, pas même celle de l'Etre ſuprême, ſi l'on ne nous en rempliſſoit l'eſprit dans notre premiere éducation.

De-là, mille conſéquences admirables & très-avantageuſes pour l'homme. On peut, toute ſa vie, ignorer invinciblement, & ſans être coupable, l'exiſtence d'un Etre ſuprême ; ſe diſpenſer de lui rendre aucun hommage & aucun culte, même intérieur ; & paſſer de cette vie dans une immortalité bienheureuſe. On peut ignorer toute ſa vie ſi le vol, la perfidie, l'homicide ont quelque choſe de mauvais, & les commettre ſans être criminel. Telle action qui fut déclarée in-

juſte lors de la premiere légiſlation, peut devenir juſte dans un autre tems. Celle qui paſſe pour une vertu en France, peut être regardée comme vicieuſe & criminelle en Allemagne. Toutes ſont donc indifférentes en elles-mêmes. C'eſt au Prince à décider de leur ſort, ſuivant la nature, les circonſtances & le bien de l'Etat.

Eh bien, avois-je tort de vous dire que le grand projet de vos Meſſieurs eſt de renverſer toutes les notions naturelles du Vice & de la Vertu, du Juſte & de l'Injuſte ? Concevez-vous à préſent la raiſon pour laquelle ils ont déclaré une guerre implacable aux idées innées des principes généraux, concernant les vérités de la Morale ? Il me paroît démontré qu'ils n'ont pas d'autre objet, que de renverſer l'ordre qui fait la beauté de l'Univers, en mettant tous les Vices à la place & ſur le trône de la Vertu. *Væ qui dicitis malum bonum, & bonum malum: ponentes tenebras lucem, & lucem tenebras.* (c)

Je voudrois bien que M. Rouſſeau, qui a pris tant de peine à établir & à développer ce beau ſyſtème, eût la bonté de me répondre nettement à ces deux queſtions : 1°. Où avez-vous pris qu'originairement les hommes ont été des tems infinis dans l'état des Bêtes & des Sauva-

(c) *Iſa.* c. v. 20.

ges, ſans aucun uſage de la parole & des vêtemens ? Car enfin, un fait auſſi ſingulier & auſſi important, mérite bien qu'on en donne quelques preuves, puiſqu'on en tire de ſi grandes conſéquences. Si vous ne le faites pas, vous voilà convaincu de nous conter des fables, qui n'ont ni fondement ni ſens commun, & qui ſont indignes d'un génie tel que le vôtre. 2°. Vous vous intitulez *Citoyen de Genève*, & dès-lors vous vous faites gloire d'être bon Proteſtant. Soit. A ce titre, vous admettez donc l'authenticité des Écritures, comme vous ſemblez en convenir dans votre réponſe à M. d'Alembert. Si cela eſt, vous devez voir tomber toutes vos idées, confondues par l'autorité de Moyſe. Si vous ne reconnoiſſez pas l'Inſpiration des Livres ſaints, vous enlevez la Pierre angulaire du Proteſtantiſme, vous êtes Socinien, & qui plus eſt, Rêveur; vous autoriſez le reproche fait à vos concitoyens par M. d'Alembert; & vous démentez les plaintes qu'ils en ont portées à toute l'Europe. Il me ſemble que ces queſtions perſonnelles demanderoient bien autant une réponſe en forme, que l'article de l'*Encyclopédie* ſur la Police & les Spectacles de votre République. Je l'attens avec d'autant plus d'impatience, que je ſuis toûjours charmé, quand

je vois quelque nouvelle production de *la plus belle plume des Nouveaux Philoſophes.* Sans doute que Meſſieurs les Volteriſtes vont crier *Haro ;* mais je les laiſſerai dire, & je ſuis bien certain d'avoir plus d'un bon Connoiſſeur de mon côté. Ce compliment doit piquer d'honneur M. Rouſſeau, & l'engager à réſoudre mes deux Problèmes.

Revenons au ſujet dont vous m'aviez écarté par votre queſtion. On voit dans le Poëme de M. de Voltaire, d'où vous m'avez cité pluſieurs vers, qu'il ne reconnoit que la Loi naturelle, & qu'il la croit ſuffiſante. C'eſt auſſi le ſentiment de tous vos Meſſieurs qui ont arboré le Déiſme. Mais excuſez-nous, ſi nous ne ſommes pas de votre avis, trop de raiſons nous en empêchent.

Il eſt vrai, dit mon Introducteur, que nous le penſons tous, & difficilement pourriez-vous nous tirer de-là. Néanmoins je ſuis prêt à entendre ce que vous avez à oppoſer pour nous prouver l'inſuffiſance de la Loi naturelle.

Très volontiers, lui dis-je, & je ſuis bien trompé ſi vous pouvez répondre à mes raiſons. Je ne ferai que vous les indiquer ſommairement ; car il faudroit des volumes pour vous les développer comme elles demanderoient de l'être.

INSUFFISANCE DE LA LOI naturelle : néceſſité d'une Révélation.

Je ne crois pas que vos Meſſieurs me nient l'état affreux de ſuperſtitions & d'impiété dans le culte, d'ignorance & de corruption dans les mœurs, où le genre humain étoit enſéveli ſous le régne de l'idolâtrie. Je vous prie de ne point perdre de vue cette vérité que perſonne ne conteſtera jamais.

Les Païens eux-mêmes, qui réfléchiſſoient ſur ces ténébres, ſentoient que les hommes ne pouvoient en ſortir, ſi un Être bienfaiſant ne deſcendoit du ciel, & ne venoit faire luire ſur eux un flambeau divin, ſeul capable de les éclairer. Je me rappelle un bel endroit de Platon (*d*) qui fait parler ainſi Socrate à ſon diſciple : „ Au milieu de nos incertitudes, dit ce „ Philoſophe, le parti que nous avons „ à prendre, eſt d'attendre patiemment „ que quelqu'un vienne nous inſtruire de „ la maniere dont nous devons nous com„ porter envers les dieux & les hommes. „ Celui qui nous apprendra ces choſes, „ s'intéreſſe véritablement à ce qui nous „ regarde. Il procédera, à mon avis, de „ la même maniere dont Homére raconte que

(d) *Plato in Alcib.* II.

„ que Minerve en agit à l'égard de Dio-
„ méde. La Déeſſe commença par diſſiper
„ le brouillard qu'il avoit devant les
„ yeux afin qu'il pût diſtinguer les objets
„ qu'il ne voyoit que confuſément. Il
„ n'eſt pas moins néceſſaire que le nuage
„ qui vous offuſque l'eſprit, ſoit écarté,
„ pour que vous puiſſiez diſcerner ce
„ qui eſt bien de ce qui eſt mal ; diſcer-
„ nement que vous n'êtes pas aujourd'hui
„ en état de faire. Qu'il vienne donc in-
„ ceſſamment, répond Alcibiade. Je ſuis
„ tout diſpoſé à faire ce qu'il me preſ-
„ crira ; & j'eſpere qu'il me rendra meil-
„ leur „.

Les plaintes que Platon fait ici ſous le nom de *Socrate*, regardent principalement le culte régnant, dont il ſentoit bien l'abſurdité. Mais à qui falloit-il s'en prendre, ſi ce n'eſt aux anciens Philoſophes, qui avoient corrompu la pureté de la Religion primitive ? Ils s'imaginerent dans leurs écarts, ſuivre les traces de la Raiſon naturelle, dont le flambeau ne les éclairoit plus que foiblement. Remontons à l'origine.

Le ſpectacle de l'Univers offre à la vue des hommes tant de merveilles, que pour peu qu'ils y réfléchiſſent, ils ne peuvent en attribuer la formation, la régularité, & les révolutions annuelles à une autre

cauſe que la Divinité. Mais l'idée qui nous la repréſente ſe rétrécit en proportion de notre eſprit où elle réſide. Dieu, dirent les anciens Philoſophes Chaldéens, premiers auteurs du ſyſtème & des égaremens de l'Idolâtrie, Dieu eſt certainement le principe & le modérateur de tout ce que nous admirons dans le ciel & ſur la terre; la raiſon ne permet pas d'en douter. Mais conduit-il toutes choſes par lui-même? Nos lumières naturelles & notre imagination ne peuvent le concevoir. Elles ne comprendront jamais qu'une Intelligence ſeule puiſſe diriger immédiatement & par ſon opération propre, le cours de chaque aſtre en particulier, la formation de tous les animaux, la production & le renouvellement de toutes les plantes. Et quand elle le pourroit, convient-il à un Monarque auſſi puiſſant, auſſi majeſtueux d'entrer dans ces menus détails qui vont à l'infini? Ainſi raiſonnoient les imbéciles & aveugles mortels, Ariſtote plus particulierement encore que les autres. Ils jugeoient de Dieu par eux-mêmes, en croyant tenir le langage de la pure raiſon.

Tel donc, continuoient-ils, qu'un Souverain de la terre a des principaux miniſtres & des officiers ſubalternes, qui regiſſent toutes choſes en ſon nom & confor-

mément à ſes volontés, tel l'Être ſuprême a des Intelligences ſans nombre, auxquelles il a diſtribué les différens départemens de l'Univers, après les avoir bien inſtruites de ſes intentions. C'eſt donc une Intelligence particuliere, qui anime & conduit le Soleil dans ſon cours périodique, comme on parloit alors. Ce ſont d'autres Intelligences qui animent & qui dirigent les aſtres fixes ou errans. D'autres, habitant la terre, préſident à tout ce qui s'y paſſe. Celles-ci arrangent la matiere pour la formation, la conſervation & le caractère des animaux; celles-là fécondent la terre; quelques-unes font agir les élémens. Il n'eſt point de plante qui n'ait ſon Intelligence directrice, pour la renouveller chaque année. Voilà comment les choſes roulent avec une juſteſſe & une uniformité admirable dans le ciel & ſur la terre, tandis que l'Éternel, débarraſſé de mille ſoins, demeure tranquille ſur ſon Trône. Comment la raiſon humaine ne s'applaudiroit-elle pas d'avoir conçu un ſyſtème ſi conforme à ſes prétendues lumieres? Comment croit-elle déſormais avoir beſoin d'une révélation céleſte pour régler ſon culte? Comment le Peuple craindroit-il de s'égarer, en ſuivant ſes Philoſophes & ſes Prêtres?

Ne vous étonnez donc plus de voir naî-

tre & régner l'Aſtrologie judiciaire parmi les Chaldéens ; l'Égypte adopter tout le ſyſtème de leur Religion, adorer non le crocodile, l'ibis, l'eſcarbot, le veau, le poireau & l'oignon pour eux-mêmes, mais pour les Génies dont on les croyoit animés ; la Grèce ſe former des Divinités qui préſident aux élémens, aux montagnes, aux ſources, aux rivieres, aux forêts ; & Rome en créer de toutes les eſpéces, pluſieurs même pour une porte, ou pour une ſeule tige de froment. Le Créateur fut oublié ; l'on n'invoqua plus que les Dieux ou les Déeſſes imaginaires, que l'on croyoit, préſider à toutes les parties de l'Univers, pour implorer leur bienfaiſance. Là aboutirent enfin les lumieres de la prétendue Raiſon. Confiez aux hommes après cela, le ſoin de compoſer leur culte. Abandonnez-les à la Religion Natutelle, & dites que la Révélation leur eſt inutile.

J'avoue, me dit le Gentilhomme, que les Païens ſont tombés dans des égaremens pitoïables. Mais c'étoit plutôt ici la ſuperſtition du Peuple qui adopte tout, que le ſentiment des Philoſophes, qui n'en croïoient rien, & qui s'en tenoient à la Religion Naturelle.

Vous vous trompez. Les Philoſophes étoient peuple en ce point. C'eſt d'eux,

& non du Peuple, que venoient les différens ſyſtèmes qui régnérent dans toutes les parties du monde. Pythagore, Platon, Ariſtote, Zénon, Démocrite, Épicure croïoient aux Dieux, & leur offroient des ſacrifices comme le vulgaire, quoique chacun d'eux s'en fît une idée différente; nouvelle preuve des aberrations de la Philoſophie même. Ciceron, qui connoiſſoit ſi bien la Loi naturelle, montoit au Capitole, pour y offrir ſon encens à Jupiter; & il ſe trouvoit aux tables communes avec le Peuple, où il célebroit les Fêtes publiques. Ce ſavant Orateur étoit peut-être le plus indécis des Philoſophes ſur la nature de la Divinité même, ſur la Vertu, & ſur l'objet qui doit faire le vrai bonheur des hommes.

J'en conviens, dit mon ami. C'eſt qu'il n'y avoit rien de fixe ſur tous ces points dans les écoles païennes.

Eh, voilà juſtement, repris-je, ce qui ſe voit aujourd'hui dans les vôtres. Déterminés à rejetter la Révélation, ſeule capable de nous éclairer & de nous fixer; vous ne voulez que la Religion naturelle qui ne décide rien, & qui vous permet de choiſir ou de compoſer tel culte qu'il vous plaît. Qui a lu vos Écrivains, ne ſait plus celui qu'il doit croire. C'eſt une mêlée d'ennemis, qui font jouer toutes leurs bat-

teries l'un ſur l'autre, & qui s'égorgent mutuellement. Les uns combattent pour le Matérialiſme pur, ſous les enſeignes de Démocrite, d'Épicure & de Lucréce. Les autres admettent une Intelligence ſuprême Créatrice, mais qui ne s'embarraſſe pas des mortels. Quelques-uns reconnoiſſent une main de Dieu qui gouverne l'Univers; mais déterminée à ce qu'elle doit faire, ils ne voïent dans elle & dans les hommes aucune liberté; & votre Oracle prouvé à un grand Prince, qu'il faut avoir perdu le ſens pour nier que l'homme ſoit libre. Lui-même prétend ailleurs qu'il y a de très-fortes raiſons pour ſoutenir que nous ne ſommes pas plus libres que tous les Êtres inanimés, & il entreprend de les faire valoir. Ceux-ci ne conçoivent point d'autre ame en nous que la ſenſibilité des organes. Ceux-là regardent ce ſentiment comme une extravagance & une impiété. Quelques-uns prétendent que les bêtes, aïant les mêmes organes, la même ſenſibilité, les mêmes idées & les mêmes opérations que l'homme, il n'y a entr'elles & lui d'autre différence que la figure, & une Intelligence plus ou moins grande; & votre Oracle l'a avancé. D'autres de vos Écrivains répondent qu'il faut être de la claſſe des Bêtes pour ſoutenir une pareille abſurdité. Quelques-uns veulent qu'on raméne

les principes de l'ancienne Philoſophie, parce qu'ils eſpérent y trouver le Matérialiſme qu'ils cherchent. Les autres ſoutiennent que c'eſt un labyrinthe d'erreurs. Ceux-ci ne vöient d'autre moien pour découvrir la Vérité que le raiſonnement. Ceux-là évoquent tout au tribunal des ſens, de l'expérience & de l'analyſe, &c. Quelle effroyable confuſion régne donc parmi vous! Les écoles païennes ne varioient & ne ſe contrediſoient pas plus ouvertement. Faut-il chercher long-temps pour en découvrir le principe? Non. C'eſt le fruit de votre ſyſtème ſur la ſuffiſance de la Religion naturelle. Parmi cent autres preuves que je pourrois vous en donner, je m'arrête à celle-là qui vous regarde directement.

G'en eſt aſſez, dit mon Gentilhomme, je conçois que la Loi naturelle ſeule laiſſe l'homme dans un prodigieux aveuglement; parce qu'il ne peut ou ne veut pas en méditer les principes. Mais il reſte à ſavoir 1°. ſi votre Révélation remédie à ces inconvéniens. 2°. Si elle eſt auſſi certainement divine que vous le prétendez; enſorte qu'on ne puiſſe refuſer d'en croire les dogmes, & d'en pratiquer la Morale. Voilà ce que nos Meſſieurs vous conteſtent.

EFFETS DE LA RÉVÉLATION.

Je m'étonne, lui répondis-je, qu'ils révoquent en doute les effets divins que la Révélation a produits dans l'Univers. Leur langage eſt-il bien celui de la ſincérité ? Remontez à ſon origine, & dès-lors vous en verrez les fruits. Dieu ſe manifeſte à Abraham, & auſſitôt Abraham abjure le culte des Idoles, qui régnoit dans ſa famille ; il donne les plus grandes preuves de ſa foi & de ſon obéiſſance ; & ſa Religion devient l'héritage de ſes deſcendants. La gloire du Seigneur éclate ſur le mont Sinaï. Ils lui jurent une fidélité inviolable ; & ſi l'on en excepte quelques prévarications perſonnelles & paſſageres, le peuple Juif regarda toujours avec horreur les impiétés du paganiſme, qui compoſoient la Religion du reſte des hommes. Que de choſes aurois-je à vous dire ſur les lumieres & la ſainteté ſublimes des Prophêtes, fruits des Révélations particulieres dont ils furent favoriſés !

Les jours de la grande manifeſtation ſont accomplis. Un nouveau Légiſlateur paroît ſur la terre, & le bras du Tout-puiſſant s'épuiſe en prodiges pour confirmer ſa miſſion. Il annonce aux hommes qu'un ſeul Dieu régne ſur eux ; il leur apprend comment on doit l'honorer ; il

prouve par des miracles ſans nombre qu'il eſt lui-même Fils de ce Dieu, Créateur & Arbitre ſouverain de toute la Nature; il envoïe douze Diſciples le prêcher par tout l'Univers; il leur communique ſa puiſſance, & tout l'Univers change de face. Les Dieux, leurs Temples, leurs Autels ſont pour toujours renverſés; on rougit de l'aveuglement où l'on étoit; la lumiere, les vertus les plus pures ſuccédent aux ténébres & à la corruption. Le Prêtre intéreſſé à la cauſe de ſes Idoles en avoue la folie. Le Philoſophe reconnoît la chimère de ſa prétendue ſageſſe; il voit la ſolidité de celle de l'Évangile; il en embraſſe la Doctrine, qui dans ſa ſimplicité lui découvre mille erreurs; & lui apprend mille vérités, que toutes les écoles de la Chaldée, de l'Égypte, de la Gréce & de Rome n'auroient jamais ſoupçonnées.

Nouvelle merveille, non moins admirable que la premiere, & que l'on tenteroit envain dans toute autre ſcience que celle de l'Évangile. En un inſtant le peuple ſe voit auſſi éclairé que le Philoſophe, qui juſques-là l'avoit regardé d'un œil contempteur. L'homme vulgaire comprend déſormais comme lui que l'encens des mortels n'appartient qu'à une ſeule Divinité, que de ſes mains ſont ſorties toutes les beautés qui éclatent dans le ciel & ſur la terre. Il

fait que la matiere n'eſt pas éternelle, & il ſeroit en état d'aſſigner l'époque de ſon exiſtence & la naiſſance de toutes ſes formes. Il ne ſe demande plus ſi ſon ame eſt une autre ſubſtance que ſon corps, ſi elle doit finir avec lui, ſi elle eſt différente de celle des Bêtes, ſi après la mort elle paſſera dans quelqu'une de celle-ci. La Métempſycoſe & les Champs Élyſiens ne ſont plus que des chimères, il connoit ſa deſtinée. La proſpérité ou les malheurs qui lui arrivent dans cette vie ne l'affectent que fort peu; il en attend une autre, où ſes œuvres décideront de ſon ſort immuable; & pour le rendre heureux, il ne s'attache qu'à la vertu.

Partiſans aveugles & intéreſſés de la Loi naturelle, niez après cela que la Révélation ait cauſé des changemens avantageux dans le monde. Demandez encore ſi elle a rémédié aux ténébres & à la corruption qui y régnoient, & quels ſont les biens qu'elle a procurés. Philoſophes ingrats, vous mépriſez & vous rejettez la lumiere qui vous éclaire; vous battez votre nourrice, pour me ſervir des termes de votre Oracle, qui la bat lui-même. Si vous parlez de Dieu & de ſes Attributs dans des termes majeſtueux, ſi vous êtes convaincus de ſon Unité, ſi quelquefois vous donnez de ſages régles ſur les mœurs,

ſi vous riez de l'éternité du monde & de la métempſycoſe, ſi vous croïez la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame; rendez-en graces à la Révélation. C'eſt elle qui vous a inſtruits ſur tous ces points.

Cela pourroit fort bien être, dit le Gentilhomme. Mais le tems nous preſſe, parce que nous voila bientôt arrivés; & vous avez encore à me faire voir que cette Révélation eſt divine, & qu'on ne peut refuſer de ſe ſoumettre à ſes dogmes & à ſa morale: Voulez-vous bien paſſer à ce dernier chef, qui eſt le nœud principal de la difficulté.

Je le ſens bien que le tems me preſſe; & c'eſt la raiſon pour laquelle je ne fais qu'effleurer ces matieres. Ici, je me renfermerai encore dans quelques réfléxions courtes, mais dévelopées par nos Apologiſtes, & auxquelles vos Écrivains n'ont jamais répondu que par des railleries ou de prétendus bons mots. C'eſt par ces fauxfuïans qu'ils penſent ſe mettre au large.

Nul d'entr'eux n'a oſé dire que l'Évangile fût contraire à la Loi naturelle. L'abſurdité ſeroit trop évidente; puiſqu'au contraire les préceptes évangéliques ne ſont que le développement & la perfection de la morale naturelle. Remarquez bien, je vous prie, qu'on eſt obligé de ſuivre celle-ci parce qu'elle vient de Dieu, &

qu'elle eſt conforme à ſes Attributs de Sageſſe, de Vérité, de Bonté & de Juſtice. Or ſi nous vous prouvons que l'Évangile émane de la même ſource, & qu'il a les mêmes caractéres de conformité, il s'enſuivra par la même raiſon que l'on doit également s'y ſoumettre. La conſéquence eſt néceſſaire, & les preuves ſe préſentent ſans nombre en faveur du principe.

I. Les livres de l'ancien Teſtament ſont la premiere baſe ſur laquelle porte l'édifice de la Religion Chrétienne. Or l'authenticité de ces livres eſt inconteſtable. 1°. Quand on les compare avec les Hiſtoires étrangeres, on voit qu'ils ont tous l'ancienneté atteſtée par leurs dates. 3°. Ils ſont liés ſucceſſivement les uns aux autres par la ſuite des faits. 3° Ceux qui ſont poſtérieurs parlent de ceux qui les ont précédés. 4°. Ils contiennent l'hiſtoire ſuivie de tout un Peuple écrite par des Auteurs contemporains. 5°. Ce Peuple dans tous les ſiécles les a révérés comme la trace de ſes Annales. 6°. Ils ont été connus & cités par les Écrivains mêmes du Paganiſme, long-tems avant la venue de Jeſus-Chriſt. 7°. Un des plus illuſtres ſucceſſeurs d'Alexandre voulut, par eſtime, en avoir une Traduction grecque. 8°. Du tems de Jeſus-Chriſt, les Juifs en faiſoient leur unique étude, & les regardoient comme les Archives où étoient

déposées leur histoire, leur foi, leurs espérances. 9°. De générations en générations ils se les sont transmis, & les conservent encore avec un respect sans égal. 10°. Enfin ces livres sont parvenus jusqu'à nous sans la moindre altération essentielle. Donc ils sont certains & authentiques; & jamais livre n'en eut tant de preuves.

II. Ils sont inspirés. Pourquoi le tems ne me permet-il pas d'exposer à vos yeux la sublimité du fonds, des pensées, des images & du stile que les plus habiles connoisseurs en ce genre admirerent toujours? Le langage des hommes n'atteignit jamais à ce caractere de majesté; il falloit encore moins l'attendre d'une suite d'Ecrivains, tous originaires d'une nation grossiere, où les Lettres ne furent jamais cultivées. Mais les Prophéties semées à chaque page de ces livres en portent l'inspiration divine au plus haut degré d'évidence. Leurs Auteurs ont annoncé un Messie qui viendroit du ciel; & cela plusieurs siécles avant qu'il dût descendre sur la terre pour y opérer le salut des hommes. Si cette multitude infinie de traits divins, par lesquels ils l'ont désigné, convient & se rapporte à Jesus-Christ, il s'ensuit évidemment que ces Livres sont inspirés, & que Jesus-Christ est Dieu. Il ne s'agit plus que d'en faire un parallele dont tout homme est capable,

en comparant les Prophéties avec la vie de Jeſus Chriſt.

III. Or ce parallele a été mis cent fois dans le plus grand jour. On a fait voir clairement que Jeſus-Chriſt étoit venu au monde dans le tems même que les Prophéties avoient fixé ; Qu'il étoit né dans la petite ville de Bethléem, comme un Prophête l'avoit prédit ; Que l'or & l'encens de l'Arabie lui avoit été offerts dès ſon enfance ſelon la parole de David ; Qu'un ſaint Précurſeur étoit venu avertir les hommes de ſe préparer à le recevoir, lorſqu'il étoit ſur le point d'annoncer lui-même ſon Évangile, comme Iſaïe l'avoit marqué ; Qu'il a enſeigné préciſément la même doctrine pour laquelle il étoit écrit qu'il deſcendroit ſur la terre ; Qu'il y a fait exactement les mêmes miracles que les Prophêtes avoient prédits ; Que toutes les circonſtances de ſa Paſſion & de ſa Mort ſe liſoient dans les Livres prophétiques ; Que ſa Réſurrection y étoit contenue en termes exprès & en figures ; enfin que ſon retour triomphant dans le ciel avoit été peint par David avec des emblêmes & des couleurs admirables. Que vos Écrivains nous diſent ce qu'ils demandent de plus pour croire que les Livres de l'Ancien Teſtament étoient inſpirés, & que Jeſus-Chriſt eſt Dieu.

IV. Sa Divinité eſt confirmée par un titre que les Ecritures avoient annoncé, & ce titre eſt celui de PROPHÊTE. S'il avoit ſeulement prédit ce qu'il devoit ſouffrir de la part des Juifs, leur réprobation dans la parabole des Vignerons ingrats & meurtriers, la deſtruction de Jéruſalem, & la publication dans tout l'univers d'un événement auſſi ſimple que celui par lequel la Magdeleine répandit un vaſe de parfum ſur ſes piés; peut-être n'y auroit-il rien en cela qui le mit au-deſſus des autres Prophêtes. Mais je le vois d'un ordre infiniment ſupérieur à eux, quand je conſidere que non ſeulement il prédit l'avenir; mais qu'il promet encore d'accomplir par lui-même ſes prédictions, ce qu'aucun des Prophêtes n'a jamais fait. Lorſqu'il envoie ſes Apôtres prêcher l'Évangile, il les prévient ſur les perſécutions qu'ils auront à ſouffrir pour la deffenſe de ſon nom; & il les avertit en même tems de ne point craindre; parce qu'il ſera avec eux, & que ſon Eſprit parlera en eux. *Gravez* (a) *bien, leur dit-il, cette penſée dans vos cœurs, de ne point préméditer ce que vous aurez à répondre. Car je vous donnerai moi-même une bouche & une ſageſſe, à laquelle tous vos ennemis ne pourront réſiſter, & qu'ils ne pourront contredire.* Toute l'hiſ-

(a) *Luc* 21, 14 & 15.

toire des perſécutions prouve l'accompliſſement de cette prophétie; & cette prophétie démontre la Divinité de Jeſus-Chriſt qui opere dans les eſprits & ſur la terre, lors même qu'il n'y eſt plus.

V. Je ne vois à vos Écrivains Déiſtes qu'un ſeul moyen d'écarter le coup déciſivement meurtrier que ces raiſonnemens leur portent. C'eſt de nier la vérité des faits rapportés par les Évangéliſtes. Ils diront peut-être que les Diſciples ſont pour le moins ſuſpects dans le merveilleux & dans les grandes louanges qu'ils donnent à leur Maître. Mais qu'il eſt foible ce retranchement, derriere lequel vos Meſſieurs ſe réfugient pour ſe deffendre!

Si les Apôtres avoient été des hommes façonnés dans l'art de compoſer des Romans & d'en impoſer au public par leur ſtyle ſéducteur; s'ils avoient écrit dans un pays fort éloigné du théatre où les événemens qu'ils racontoient s'étoient paſſés; ſi après avoir compoſé leurs ouvrages, ils avoient recommandé qu'on ne les publiât qu'un ou deux ſiécles après; s'ils n'avoient parlé que de ces choſes indifférentes, qui n'influent en rien ſur la Religion, les mœurs & la conduite des hommes, on pourroit croire qu'ils ont conté de belles fables, & que le genre humain les a témérairement adoptées, comme il en a reçu tant d'autres.

d'autres. Mais tout détruit ces suppositions.

Soupçonna-t-on jamais les Apôtres d'avoir eu le funeste talent de cette éloquence insidieuse, qui sait jetter des charmes enchanteurs dans les esprits & leur faire prendre le vrai pour le faux ? Votre Oracle est bien éloigné de le croire, lui qui dit que les Apôtres ne savoient ni lire ni écrire. Un autre de vos Écrivains (*a*) traite avec un souverain mépris tout le corps de nos Lettres sacrées quant au style & quant au fonds. Ce n'est pas là croire les Apôtres capables de bâtir un système de Religion sur des fables attribuées à Jesus-Christ.

Que d'autres, s'ils le veulent en fassent des Rhéteurs habiles. Comment nous persuadera-t-on que prêchant au milieu de Jérusalem les miracles, la mort, & la résurrection de Jesus-Christ cinquante jours après que les choses s'y étoient passées, ils n'ont avancé que des fictions, qui néanmoins ont séduit des milliers de personnes ? Les Livres évangéliques sont conformes à la prédication qui eut de si prodigieux succès. Loin de n'avoir paru que des siécles après l'événement, il furent publics & cités par les Écrivains disciples des Apôtres. Jamais les Juifs, ni

(*a*) *Pensées Philosophiques.*

les autres ennemis de la Religion n'ont attaqué la vérité des faits. Cependant leur importance mériteroit bien qu'on s'élevât contre l'impoſture, ſi elle eût été réelle. Mais les preuves de fait étoient ſi certaines, que les Chrétiens n'héſitoient pas de donner leur ſang pour les atteſter. Enfin les Livres Évangéliques ſont tels aujourd'hui qu'ils étoient dans leur origine, malgré la fraude des Hérétiques, qui auroient voulu les altérer pour les aſſortir à leurs erreurs. Les termes dans leſquels ils étoient cités au premier, au ſecond, & au troiſiéme ſiécle ſont les mêmes que nous liſons dans nos exemplaires. Les Chrétiens n'eurent rien tant à cœur que de conſerver dans toute leur pureté ces monumens de leur foi & de leurs eſpérances. Depuis que ces Livres exiſtent, il n'y a jamais eu que l'Écrivain hardi dont je viens de vous parler qui ait eu l'impudence d'avancer, que nous ſommes forcés de convenir qu'ils ont été corrompus.

Reprenons en deux mots ce que je vous ai dit ſur la certitude & la Divinité de la Religion Chrétienne.

Les livres de l'ancien Teſtament qui en forment la baſe ſont authentiques. Ils contiennent des Prophéties qui ont eu leur accompliſſement; ceux qui les ont écrits

étoient donc inſpirés. Ces Oracles annonçoient un Meſſie, à qui ils donnoient les caractères de la Divinité, & tous ces caractères ſe trouvent en Jeſus-Chriſt; Jeſus-Chriſt eſt donc Dieu? S'il eſt Dieu, donc la Religion qu'il a établi eſt divine; donc elle eſt pour nous d'une même obligation que la Loi naturelle; donc celle-ci ne ſuffit pas. Dites-moi quels paralogiſmes il y a dans ces conſéquences.

Il peut n'y en avoir aucun, me répondit mon Ami. Mais vous ne me perſuaderez pas qu'il n'y ait de bonheur dans l'autre vie que pour les Chrétiens, & que quiconque aura vécu en honnête homme, Chrétien ou non, en ſoit exclu. Parmi nous, on ne gêne perſonne, on laiſſe chacun croire & vivre à ſa mode, on tolere toutes les Religions.

Tant pis, lui dis-je. S'il en eſt une prouvée clairement vraie & divine, on eſt certainement obligé de la ſuivre, dès qu'on admet qu'il en faut une. Ainſi finit notre entretien en revenant de chez l'Oracle.

IIIe. CONVERSATION.

J'ALLAI le lendemain matin dans l'appartement de mon aimable Hôte, pour lui faire une politeſſe. Après quelque pro-

pos indifférens, il fit tomber la conversation sur la diversité des Religions, à laquelle il m'avoit vû très-opposé, & sur la liberté qu'on devoit leur accorder dans toutes sortes d'Etats. Notre Oracle, me dit-il, est très-décidé sur ce point; & il vous a dit nettement que si nous avions un peu plus de *Charité*, nous souffririons parmi nous l'exercice de la Religion des Chinois, & nous excuserions le culte qu'ils rendent à Confucius & à leurs autres Philosophes ou Souverains. Le Gentilhomme m'assura que c'étoit l'avis de tous les nouveaux Philosophes.

Je le leur ai entendu répéter si souvent, lui dis-je, je l'ai tant lu dans leurs livres, que je n'en peut pas douter. Mais permettez-moi de vous demander si ceux qui donnent cette permission générale, de suivre telle Religion que l'on voudra, & de les tolérer toutes également, professent eux-mêmes quelque Religion. Car enfin, il faut en avoir une, ou consentir à passer pour impie. L'alternative est forte; mais elle est nécessaire, & il n'y a point de milieu.

Pardonnez-moi, reprit mon Ami; il y a la Religion Naturelle.

Quoi! auriez-vous donc oublié les raisons par lesquelles je vous fis voir hier les ténébres où elle nous laisse, & son insuffisance actuelle depuis la publication

de l'Évangile, dont l'autorité vient du Ciel auſſi certainement que celle de la Loi naturelle ? Ne vous ai-je pas fait toucher au doigt que ſes obſcurités laiſſent l'homme dans des incertitudes continuelles, & le conduiſent à toutes ſortes d'égaremens ? Permettez-moi de vous le dire ; c'eſt l'uſage parmi vous de revenir ſans ceſſe au cercle vicieux, en diſſimulant les preuves démonſtratives que nous vous avons données de nos dogmes & de nos raiſons de croire ; & en nous répétant ſans fin des raiſonnemens que nous avons cent fois mis en poudre : je dirai même, que vos propres Écrivains les ont détruits pour la plûpart, en combattant pour nous les uns contre les autres. Eſt-ce ainſi que l'on cherche de bonnefoi à s'inſtruire de la vérité ?

Je ne veux qu'un exemple pour vous convaincre de l'incompatibilité des Religions contradictoires, que votre Religion Naturelle prétend allier toutes indifféremment. Laiſſons là le Mahométiſme, le Wicléfiſme & le Spinoſiſme. Je ne citerai que la prétendue Réformée, exempte certainement de toutes ces horreurs, & je dis : Si Jeſus-Chriſt eſt dans l'Euchariſtie, tous les Chrétiens ſont obligés de l'y adorer, comme ils l'auroient adoré durant ſa vie mortelle, & ceux qui lui

refuſent ce culte, ne le peuvent ſans renoncer à leur religion. S'il n'y eſt pas, les Catholiques ſont donc non-ſeulement dans l'erreur, mais encore de groſſiers Idolâtres. Dieu eſt donc néceſſairement outragé par les uns ou par les autres. Il eſt impoſſible qu'il agrée ni qu'il tolére les deux partis; ſans approuver l'impieté; ce que l'on ne peut entendre qu'avec horreur. D'où vous devez conclure que le Tolérantiſme n'eſt point fait pour les Religions contradictoires.

C'eſt l'affaire des Souverains, me répondit le Gentilhomme. Leur conduite ne nous regarde pas; nous ne juſtifions que notre façon de penſer.

Vous n'êtes pas ſincere, lui répondis-je; car non-ſeulement vous déſirez pour vous-même la Tolérance univerſelle, mais vos Livres ſont remplis des prétendus avantages que vous y trouvez; vous devez vous ſouvenir de tout ce que M. de Voltaire nous a dit avoir fait pour l'établir en Pruſſe.

Vous ſerez bien ſurpris, ſi je vous faiſois voir que, peu d'accord avec lui-même, & oubliant aujourd'hui ce qu'il avoit écrit hier, il a paru ſentir les inconvéniens que le Tolérantiſme entraîne néceſſairement dans un État. Liſez ſon *Siécle de Louis XIV*, & vous le verrez infiniment

plus modéré ſur ce point. Examinez ſon article du *Calviniſme*, & vous ſerez convaincu par ſon propre recit, des raiſons eſſentielles qui doivent proſcrire toute Religion nouvelle & ſon Tolérantiſme. Il conſultoit la Raiſon & la ſaine Politique, quand il diſoit, au ſujet d'Henri VIII, Roi d'Angleterre, & l'auteur des fatales révolutions arrivées dans ce Royaume : » Que (*b*) la différence des Religions dans » un État y eſt toujours dangereuſe ; & que » les Souverains qui l'ont changée, ont » été des Tyrans ». N'eſt-ce pas changer la Religion, que de permettre qu'il s'en introduiſe d'autres, différentes de celle qui ſeule y avoit été connue de tous les tems, & d'expoſer tout Citoyen à les embraſſer, quand il voudra ? N'en attendez que le déſordre & des ſuites funeſtes. M. de Voltaire nous en donne la preuve par les faits. » Henri VIII, dit-il (*c*), » n'abrogea d'abord que l'union avec l'É- » gliſe de Rome, qui ne pouvoit approu- » ver la multitude ſcandaleuſe de ſes ma- » riages, & il demeura toujours oppoſé » aux erreurs de Luther. Ce fut un crime » capital ſous lui, de croire au Pape ; » c'en fut un d'être Proteſtant. Il fit brû- » ler dans la même place, ceux qui par-

(*b*) *Tome* 14 *pag.* 232.
(*c*) *Ibid. pag.* 225.

» loient pour le Pontife, & ceux qui par-» loient pour la Réforme d'Allemagne; . . . » ſa volonté faiſoit toutes les Loix ». Voilà donc ce Prince devenu tout à la fois Evêque, Controverſiſte, Novateur & Tyran.

Ce premier éclat d'innovation entraîna bientôt le changement du dogme, & la contagion ſe répandit au loin. Inſenſiblement on ne fit plus un crime à ceux qui abandonnerent la croïance Romaine. On les toléra; on leur permit l'exercice de la nouvelle Religion; les diſpenſes qu'elle accordoit de tout ce qui gêne dans l'Egliſe, multiplierent les transfuges; les diſputes s'échauferent dans les deux partis; & le ſang fut répandu en Allemagne, en Angleterre, en Hollande & en France. A qui les Puiſſances pouvoient-elles ſe plaindre de ces guerres civiles & cruelles, qui dévaſtoient leurs Etats, ſi ce n'eſt à la faute qu'elles avoient commiſe, de favoriſer les Novateurs en les tolérant, quoique d'abord elles n'approuvaſſent point leurs écarts? Jamais ils ne trouverent aucun accès en Eſpagne & en Italie; & voyez le calme dont on y jouiſſoit, tandis que tout le reſte de l'Europe étoit en armes, & que les Têtes couronnées voloient ſur les échafauts d'Angleterre.

Croit-on que nous avons oublié les vio-

lences affreuſes, & les impiétés commiſes de toutes parts dans notre Royaume par les premiers Réformés durant près d'un ſiécle, & que leurs deſcendans blâment aujourd'hui ? Qu'ils ſe rappellent donc les maiſons des particuliers attachés à la Religion de leurs peres, forcées & miſes au pillage, les aziles de la vertu violés hoſtilement; celles qui les habitoient, outragées ſans pudeur; les Temples profanés; les Autels renverſés; nos ſaints Myſtères foulés aux piés; les Vaſes précieux, deſtinés au culte Divin, mis en piéces; & partagés entre les raviſſeurs; les reſtes vénérables de ceux qui l'avoient ſervi avec piété, traités indignement; les buchers allumés au milieu des Egliſes, pour réduire en cendres les édifices mêmes, & tout ce qui ne pouvoit pas ſervir à l'avidité de ces nouveaux Zélateurs. Voyez ce tableau de ſacriléges & d'horreurs, bien plus en grand dans *l'Hiſtoire des Variations* (*d*) que les Proteſtans n'ont jamais pu contredire ni effacer.

Qui étoient alors les Perſécuteurs & les Fanatiſques ? Sur qui falloit-il rejetter ces affreux déſordres, ſinon ſur François I, un peu ſur Henri II, & preſque entiérement ſur Catherine de Médicis, qui avoient eu la foibleſſe de laiſſer introduire

(*d*) *Hiſt. des Varia.* L. 10. n. 50. & ſuiv.

l'erreur dans le Royaume, & d'en tolérer l'exercice ? Leurs ſucceſſeurs crurent appaiſer l'orage & les diſputes par l'impoſition du ſilence. Mais les eſprits échauffés & devenus préſomptueux, n'étoient plus diſpoſés à ſe taire & à plier. Ils ſervent d'exemple pour apprendre qu'il eſt plus ſage de prévenir les inconvéniens attachés aux différences, ou même aux querelles de Religion, que de compter ſur la puiſſance que l'on a en mains, pour en arrêter les effets : *Principiis obſta.*

Vous vous oppoſerez tant qu'il vous plaira, dit mon Ami, à la liberté de Religion ; elle & fondée ſur l'équité naturelle & ſur le droit des gens. Quoi de plus injuſte & de plus cruel, que de vouloir forcer des hommes à croire ce qu'ils ne penſent pas ? C'eſt un projet inſenſé, dont tous les Souverains, tous les Docteurs & tous les ſupplices de la terre ne viendront jamais à bout.

Eh ! qui s'en eſt flatté, répondis-je ? Qui de nous entreprit de faire croire à un homme ce qu'il ne veut ni connoître ni penſer ? Nous ſavons, comme vous, que la Religion & les ſentimens ne ſont pas l'ouvrage de la contrainte ; & que la perſuaſion fondée ſur de juſtes & ſolides motifs, peut ſeule gagner l'eſprit & le cœur. C'eſt la voie que les Prédicateurs de l'Évangile

ont toûjours ſuivie depuis les Apôtres juſqu à nous. Ils ont eu la douce conſolation de voir que les Païens, les Hérétiques & autres Incrédules, qui ont voulu écouter la Raiſon, ſe ſont rendus à ſa voix, & qu'ils n'ont cru que parce qu'ils étoient ſincerement perſuadés. En moins de deux ſiécles, tout l'Univers connu embraſſa l'Evangile; & qu'on nous cite les violences employées pour forcer les Païens à croire.

J'avoue, reprit le Gentilhomme avec un ris moqueur, que les progrès allerent aſſez rapidement; mais ce fut parmi le Peuple, facile à éblouir par la nouveauté, & qui croit toûjours ſans ſavoir pourquoi. Les Philoſophes furent réſiſter; & les vrais Génies, qui veulent de bonnes raiſons, ne ſe laiſſerent point ſéduire. Tels encore ceux de notre ſiécles.

Quoi! les Juſtin, les Irénée, les Ammonius, les Origène, les Tertulien, les Arnobe, les Lactance, les Baſile, les Grégoire, les Cyrille, les Athanaſe, les Hilaire, les Euſébe, les Jérôme, les Auguſtin, & tant d'autres (*e*) ont marché ſur

(*e*) Le grand *Aphoriſte* M. Diderot, l'un des plus zélés ennemis du Chriſtianiſme, quoiqu'il en diſe, compare dans ſes *Penſées Philoſophiques*, les Peres de l'Égliſe avec les Prêtres de l'Égypte païenne: & il ajoute que, comme l'autorité de ceux-ci n'étoit

leurs traces dans la ſuite des ſiécles juſqu'à nous, étoient des eſprits foibles, à qui on en impoſoit aiſément; incapables de découvrir les ſophiſmes de l'erreur, & toûjours prêts à adopter ſes illuſions! J'aime la belle Modeſtie qui oſe accuſer de foibleſſe & de crédulité, les Oracles de tous les tems, & renverſer leurs Statues pour s'en faire un pié d'eſtal. Comparez le nombre, la force & la beauté de leurs Ouvrages avec les brochures, démenties entre vous, qui entreprennent d'attaquer leur réputation, leur doctrine, leurs raiſonnemens; & vous nous direz, ſi vous êtes ſincères, de quel côté vous aurez vu pencher la balance.

---

pas une preuve que leur culte fût bon, celle de tous les Peres ne prouve pas davantage en faveur de la Religion Chrétienne. Que répondre à une ſi juſte comparaiſon? Ecoutez encore deux phraſes de ce Philoſophe merveilleux: » Je ſuis né dans l'Egliſe » Catholique, Apoſtolique & Romaine, & *je me* » *ſoumets de toute ma force à ſa déciſion*... Mais les » preuves de la Religion ſeroient-elles cent fois plus » grandes, le Chriſtianiſme ne me ſeroit point enco- » re démontré? Pourquoi donc exiger de moi que » je croye qu'il y a trois Perſonnes en Dieu? *n.* 58. » *& ſuiv.* » Quand un Ecrivain raiſonne ainſi, le plus foible de ſes Lecteurs dira tout auſſi-tôt: *Cet homme-là n'eſt ni Philoſophe ni Chrétien.* Tout ce Livret ſi fameux eſt rempli de ſemblables paradoxes. Voilà cependant une des principales colonnes du parti: la belle idée qu'il nous en donne!

Je vous demande encore quel affoiblissement ont reçu les motifs qui ont déterminé ces grands hommes à croire ? Quelles raisons supérieures & convaincantes avez-vous données pour les anéantir ? La curiosité m'a porté à lire attentivement les Livres de vos principaux Écrivains, & j'ai trouvé que tout s'y réduit à ces deux chefs : 1°. A répéter cet admirable Adage de Loke, qui met en problême de savoir si la matiere est susceptible de pensée ; question que vos Antimatérialistes traitent d'absurde : 2°. A s'inscrire en faux contre les dogmes du Christianisme, pour se concentrer dans les bornes de la Religion Naturelle.

Mais depuis quand suffit-il de nier des vérités prouvées de cent manieres, pour se flatter de les avoir détruites ? Depuis quand ne faut-il qu'avancer des absurdités, pour oser dire qu'on les a établies ? On a démontré la Divinité de la Religion Chrétienne par l'inspiration de ses Écritures ; par la certitude des miracles de Jesus-Christ ; par le rapport de toutes les circonstances de sa vie, avec tout ce que les Prophêtes en avoient annoncé ; par l'établissement incroyable de l'Évangile ; par la sainteté & la perpétuité inaltérable de ses dogmes. On a fait voir que les caractères de la Pensée sont inconciliables avec ceux de la Matiere : voilà nos raisons de croire.

Dites-nous à préſent leſquelles de ces Vérités vous avez détruites, pour avoir droit de les rejetter ? Indiquez-nous du moins dans lequel de vos Livres ſont les argumens par leſquels vous les avez renverſées ? ou je vous applique l'ancien Proverbe : *Plus negaret* ... Je ſuis en poſſeſſion de ces Vérités ; mon titre eſt public ; il eſt dans toutes les régles ; prouvez, pour m'évincer, que le vôtre eſt meilleur. C'eſt ainſi que Deſcartes, Mallebranche & Newton ont fait éclipſer la Philoſophie d'Ariſtote. Mais tant que vous vous en tiendrez à déclamer dans les airs, chacun dans votre ſens, jamais vous ne perſuaderez les eſprits équitables. Quel nom donneriez-vous à un homme qui, en plein ſoleil & au milieu de la campagne, s'obſtineroit à fermer les yeux, & à ſoutenir qu'il eſt dans les ténébres ? Vous abandonneriez cet inſenſé dans ſon entêtement ; vous lui repréſenteriez que ce n'eſt pas la faute de la lumiere, s'il ne voit point ; & vous le laiſſeriez dire qu'il eſt injuſte & cruel de vouloir le forcer à croire ce qu'il ne penſe pas. Plus il perſéverera dans ſon obſtination, plus vous gémirez de ſon délire.

Mais reprit mon Introducteur, pourquoi voulez-vous que je profeſſe une Religion, qui me paroît contraire à la

Raiſon que le Ciel m'a donnée pour me conduire ?

A Dieu ne plaiſe, lui dis-je, que je penſe ſeulement à vous le propoſer ; il y auroit en moi de l'impiété & de l'extravagance. Mais où avez-vous trouvé que la Religion Chrétienne eſt contraire à la Raiſon ? Eſt-ce parce que celle-ci n'en comprend pas les Myſtères ? J'aimerois autant vous entendre dire, qu'un groſſier forgeron eſt bien fondé à ſoutenir que le feu qui le brûle, a la même chaleur qu'il reſſent dans ſa main ; parce qu'il ne conçoit pas qu'il pût ſe brûler autrement. Combien d'exemples ſemblables ne pourrois-je pas vous citer ? Votre cher frere J. J. Rouſſeau vous dit ſi bien (*f*) que le Monde intellectuel, ſans excepter la Géométrie, eſt plein de vérités incompréhenſibles, & pourtant inconteſtables.

Si vous êtes Déiſtes, je vous défie de comprendre, non-ſeulement la nature & les perfections infinies de la Divinité, mais encore ſon action continuelle ſur tous les Êtres qui ont exiſté & qui exiſtent dans tout l'Univers. Niez donc par cette raiſon l'exiſtence de Dieu. Si vous êtes Matérialiſte, faites-nous entendre comment le choc fortuit des atomes a pu produire, de tous les tems & avec la même unifor-

(*f*) Réponſe à M. d'Alembert, *pag.* 6.

mité, toutes les merveilles que vous attribuez à une Nature purement corporelle & aveugle ? Montrez-nous comment les chefs-d'œuvres, que dis-je ? les plus petits ouvrages de ce que nous appellons les Arts & les Sciences, peuvent naître du seul mouvement qui n'est dirigé par aucune Intelligence. Quelque parti que vous embrassiez, vous voilà forcé de convenir qu'il est une infinité de choses que vous ne pouvez pas comprendre, quoique vous n'en puissiez nier l'existence.

La Divinité & la Nature sont remplies de mystères impénétrables ; & vous ne voulez pas que la Religion, qui vient nécessairement de Dieu, & qui l'a pour objet, en renferme quelques-uns auxquels la Raison ne sauroit atteindre. Direz-vous pour cela qu'ils lui sont opposés, & que dès-lors il ne faut pas les croire ? Je parle à un enfant de la distance, de l'immensité & de la rapidité des Astres dans leur mouvement périodique... Je lui dis que la Terre tourne sans cesse sur son axe, & que tous les jours, ceux qui habitent sous la ligne, font un circuit de neuf mille lieues, & il ne peut le comprendre. Conclûrai-je de-là que ce que je lui ai dit, est contraire à sa Raison ? Non : je dirai seulement que toutes ces choses sont au-dessus de sa portée. Quoi ! nous concevons clairement des

Vérités

Vérités que cet enfant ne ſauroit comprendre ; & nous ne voulons pas qu'il y en ait d'incompréhenſibles à nos lumieres dans la Sageſſe éternelle, dans ſes Conſeils & dans ſa Religion ! Nous refuſons de les croire, quoique Dieu nous les ait manifeſtées par ſa parole & par des preuves de fait, autant qu'il étoit néceſſaire pour nous en convaincre ! Notre orgueil s'élévera-t-il juſqu'à ſe flatter que nous devons être auſſi pénétrans vis-à vis de Dieu, que nous le ſommes à l'égard d'un enfant ?

J'apperçois dans votre Bibliothéque le Dictionnaire de Bayle qui me rappelle pluſieurs choſes que j'y ai lues ſur ce ſujet, leſquelles prouvent bien qu'il n'y a pas ſi longtems que l'Incrédulité eſt parvenue à ce dernier période. Vos Meſſieurs citent à tout propos cet Ecrivain, & ſe font gloire de le ſuivre à titre d'excellent Philoſophe. Croiriez-vous néanmoins qu'il réjette hautement & par principe ce qu'ils oſent avancer aujourd'hui (*a*) en faveur de la prétendue Raiſon ? Ecoutez cet endroit dans l'Article des Manichéens. » La Rai-

(*a*) Suivant J. J. Rouſſeau dans ſa *Réponſe à M. d'Alembert, pag.* 5. Chacun a ſa propre Raiſon qui le détermine, & les bornes de celle-ci ne ſont point fixées.... La belle choſe, qu'une Raiſon qui croit n'avoir point de bornes, & qui ſe perſuade que tout ce qu'elle penſe eſt vrai !

» ſon, eſt un principe de deſtruction &
» non pas d'édification ; elle n'eſt propre
» qu'à former des doutes à droite & à
» gauche, pour éterniſer les diſputes ; à
» faire connoître à l'homme ſes ténébres
» & ſon impuiſſance, & la néceſſité d'une
» autre Révélation, qui eſt celle des Écri-
» tures ; qu'il n'y a rien de plus inſenſé que
» de raiſonner contre des faits ; & que le
» Tribunal de la Philoſophie pour juger de
» la Religion Chrétienne eſt incompétent ».
Liſez avec moi ce qu'il dit dans ſes Eclair-
ciſſemens ſur le Phyrrhoniſme : » Que
» perſonne ne doit être reçu à examiner
» s'il faut croire ce que Dieu dans les
» Écritures ordonne de croire ; que le de-
» voir de l'homme eſt de faire taire la
» Raiſon, de captiver ſon Entendement
» ſous l'obéiſſance de la Foi, & de ne
» jamais diſputer ſur les choſes révélées ;
» que leur grandeur & leur ſublimité ne
» leur permettent pas de la ſubir ; que leur
» caractère eſſentiel eſt d'être un objet de
» foi, & non pas un objet de ſcience ;
» qu'ils ne feroient plus des Myſtères di-
» vins, ſi la Raiſon en pouvoit réſoudre
» toutes les difficultés ; qu'ainſi au lieu de
» trouver étrange que quelqu'un avoue
» que la Philoſophie peut les attaquer,
» mais non pas repouſſer l'attaque ; on de-
» vroit ſe ſcandaliſer, ſi quelqu'un diſoit

» le contraire ». Écoutez encore ces deux mots qu'il dit dans ſes Remarques ſur les Pauliciens & les Marcionites : » Si les » Partiſans de la Raiſon contre la Révéla- » tion veulent continuer à diſcourir opi- » niâtrement, il faut les laiſſer parler ſeuls, » & ils ſe tairont bientôt ».

Voyez le prodigieux eſpace qu'il y a entre les ſentimens de Bayle & ceux de vos Écrivains. Ils le réclament & l'exaltent comme le premier de ces courageux Philoſophes qui ayent oſé parler librement ; & d'avance il les a déſavoués & réfuté dans le point fondamental de leur ſyſtème. Ils ſe portent à des excès que Bayle faiſoit hautement profeſſion d'anatématiſer ; mais depuis lui, l'Incrédulité a fait bien du chemin dans le pays de l'erreur.

Si c'étoit ici le lieu, ajoutai-je à mon Introducteur, j'aurois beau jeu pour vous faire voir que cette Religion Chrétienne, qui vous paroît ſi contraire à la Raiſon y eſt parfaitement conforme. La Raiſon, vous dirois-je, demande que vous reconnoiſſiez pour authentiques des Livres (*b*)

(*b*) L'incomparable Auteur des *Penſées Philoſophiques* n'avoit garde de manquer à dreſſer ſes plus redoutables batteries contre nos Livres ſaints. Cet homme conſéquent, qui ſe dit Chrétien, ſoumis de toute ſa force aux déciſions de l'Égliſe, & qui ne peut pas croire qu'il y ait trois Perſonnes en Dieu,

dont une Nation eſſentiellement intereſſée à les rejetter pour ſon honneur, ne peut s'empêcher de révérer l'ancienneté & la

---

attaque le Chriſtianiſme juſques dans ſes premiers fondemens. Voici des *Adages*, car c'eſt ainſi qu'il aime à parler. " La Divinité des Ecritures n'eſt point „ un caractère ſi clairement empreint en elles, que „ l'autorité des Hiſtoriens ſacrés ſoit abſolument in„ dépendante du témoignage des Auteurs profanes. (C'eſt-à-dire qu'Hérodote, Thucidide, Diodore, Plutarque, devoient nous atteſter & nous prouver l'Inſpiration divine des Livres de Moïſe & des Prophêtes. Admirez la juſteſſe & la ſolidité de cette réflexion. Continuons) : " Où en ſerions-nous, s'il „ falloit reconnoître le doigt de Dieu dans la forme „ de notre Bible ? ... Les Originaux mêmes ne „ ſont pas des chefs-d'œuvres de compoſition. Les „ Prophétes, les Apôtres & les Evangéliſtes ont „ écrit comme ils s'y entendoient... Moïſe & ſes „ Continuateurs ne l'emportent pas ſur Tite-Live, „ Saluſte, Céſar & Joſeph, tous gens qu'on ne „ ſoupçonne pas aſſurément d'avoir écrit par Inſpi„ ration ; & ne préfère-t-on pas même le Jéſuite „ Beruyer à Moïſe ? *n. 45.* „. (On trouve là tout ce que l'on peut demander : un homme qui ſe connoît admirablement en ſtyle, & un Chrétien bien convaincu des fondemens & des principes de ſa Foi. Allons un peu plus loin, au *nombre 60.*) " Pourquoi „ la collection de vos Ecritures eſt-elle à préſent „ moins ample qu'elle ne l'étoit il y a quelques ſié„ cles „ ? (Cela eſt faux ; car l'Egliſe univerſelle a toujours reconnu le même Canon). " De quel droit „ a-t-on banni tel ou tel ouvrage, qu'une autre „ Secte révéroit „ ? (Les Peres des premiers ſiécles n'ont rejetté que les Livres compoſés par les Héréti-ques, pour établir leurs erreurs ; & ils ont religieu-

certitude. La Raiſon veut que vous les regardiez comme inſpirés du ciel, puiſque les événemens qu'ils avoient annoncés ſe

---

ſement conſervé ceux qui venoient des Apôtres.)
„ Sur quel fondement avez-vous donné la préférence
„ à ce manuſcrit ? Qui vous a dirigé dans le choix
„ que vous avez fait entre tant de copies différentes,
„ qui ſont des preuves évidentes, que ces Auteurs
„ ſacrés ne vous ont pas été tranſmis dans leur pureté
„ originale & premiere „ ? (Eſt-on bien convaincu que l'Auteur n'y va pas de main morte, pour anéantir l'autorité des Livres ſaints, & pour prouver qu'étant corrompus, ils ne méritent plus aucune foi ? Je lui réponds par ce ſeul mot : Je vous défie, ſavant Auteur, de me montrer un ſeul paſſage de nos Ecritures, cité dans les Peres avec des différences eſſentielles de ce que nous le liſons dans notre Texte ſacré. Juſqu'à ce vous nous en ayez donné de preuves, je vous accuſe d'impoſture au premier chef).
„ Mais, continuez-vous, ſi l'ignorance des Copiſ-
„ tes, ou la malice des Hérétiques a corrompu ces
„ Livres, *comme il faut que vous en conveniez*,
„ (Quelle atroce calomnie de nous imputer un tel
„ aveu) ! Vous voilà forcés de les reſtituer dans
„ leur état naturel, avant que d'en prouver la Divi-
„ nité ; car ce n'eſt pas ſur un recueil d'Ecrits muti-
„ lés que tomberont vos preuves, & que j'établirai
„ ma croyance. Or qui chargerez-vous de cette re-
„ forme ? l'Egliſe ? Mais je ne peux convenir de
„ l'infaillibilité de l'Egliſe, que la Divinité des Ecri-
„ tures ne me ſoit prouvée. Me voilà donc dans un
„ ſcepticiſme néceſſité ... Les Livres qui contien-
„ nent les motifs de ma croyance, m'offrent en
„ même tems les raiſons de l'incrédulité „. O l'Ecrivain ſincère ! ô le judicieux Critique ! ô le parfait Chrétien, *ſoumis de toute ſa force aux déciſions de l'Égliſe !* Cur potenta refellam ? Expoſuiſſe ſat eſt.

trouvent clairement accomplis. La Raiſon ne permet certainement pas de douter que Jeſus-Chriſt a exiſté ſous l'empire d'Auguſte & de Tibere; & que le don des miracles lui étoit familier; puiſque des milliers de Juifs qui en avoient été témoins l'ont atteſté hautement, de même que ſa Réſurrection, cinquante jours après ſa mort. La Raiſon ne peut nier que les Peuples voiſins l'ont également reconnu de proche en proche juſqu'aux extrémités de la terre, & en ont ſcellé le témoignage par l'effuſion de leur ſang, tant les faits étoient certains. La Raiſon dit que ceux qui vivoient dans le premier & le ſecond ſiécle étoient plus à portée d'en juger que nous. La Raiſon ſent que les livres Apoſtoliques n'aïant point été attaqués ſur les faits, il s'enſuit que les miracles, les prophéties, la mort & la réſurrection de Jeſus-Chriſt ſont donc inconteſtables. Voïez à préſent ſi la Raiſon nous défend de croire la Divinité du Chriſtianiſme; & ſi au contraire elle ne nous y force pas, quoiqu'il ne lui ſoit pas donné de pénétrer dans ſes myſtères.

A vous permis, reprit mon Introducteur avec un peu de vivacité, d'en penſer tout ce qui vous plaira. Mais il n'eſt porté par aucune Loi, que les motifs qui font impreſſion ſur vous doivent m'obliger à

croire. Chaque esprit a sa trempe & son point de sensibilité. N'est-il pas affreux que vous vouliez mettre des entraves à ma conscience, & que vous prétendiez m'interdire la liberté de proposer & d'éclaircir mes doutes, de dire franchement ce que j'ai dans l'ame & de le rendre public, comme il vous est permis d'exposer vos propres sentimens ? Il me semble que la condition doit être égale entre vous & moi.

Vous voudriez, répondis-je, nous faire prendre le change par l'amertume de vos plaintes insidieuses. Mais nous ne donnons pas dans le piége. Qui vous empêche de croire intérieurement tout ce que bon vous semble ? Va-t-on dans vos maisons vous demander si vous êtes Sociniens, Spinosistes ou Athées ? Vous cite-t-on devant les Tribunaux, pour vous obliger de déclarer à quelle Religion vous donnez la préférence ; si vous reconnoissez les dogmes de la Révélation, ou si vous vous en tenez à la Religion naturelle ? On vous défie de rapporter un seul exemple de pareille vexation ; nous nous bornons à déplorer votre sort. Comment pouvez-vous donc dire que l'on veut mettre des entraves à votre esprit & à votre conscience, dès qu'on vous laisse libre de penser tout ce qu'il vous plaît sur

la Religion & ſur Dieu même ?

Mais ce que nous ne croïons pas devoir tolérer en vous, c'eſt l'enſeignement de l'Erreur, par la publication que vous en faites dans vos Livres. Depuis plus de dix-ſept ſiécles, le Chriſtianiſme eſt en poſſeſſion de ſes dogmes, comme d'un héritage qui lui a été tranſmis de main en main. Il a triomphé des Légions ennemies, qui dans tous les âges, lui déclarerent la guerre. La force du Tout-Puiſſant peut ſeule lui avoir donné tant de victoires. Il eſt le titre de nos eſpérances éternelles, & ſes biens nous ſont plus chers que tous les domaines de la terre. Comment le laiſſerions-nous attaquer impunément ? pourrions-nous demeurer tranquilles, en voïant renverſer ſon Culte, ſes Autels, & élever ſur leurs ruines les Idoles d'Épicure, de Soçin ou de Spinoſa ? *In his omnis Homo miles.*

Votre doctrine eſt nouvelle ; elle n'eſt pas même conſtante parmi vous ; un de vos derniers Écrivains ſent dès ſa Préface, qu'il va s'égarer ; *& il compte marquer l'erreur par ſon naufrage.* Il n'eſt pas difficile d'être Prophête en pareil cas. La nôtre au contraire eſt de tous les tems ; elle porte tous les caractères de la vérité ; & dès-lors, la condition n'eſt plus égale entre vous & nous.

A vous entendre dans la converſation ou dans vos préambules, vous n'avez d'autre objet que de propoſer les doutes qui vous inquiétent, de vous en éclaircir ; & par vos recherches, de parvenir à connoître le vrai. Mais quand on lit vos Ouvrages, on vous voit employer tous les efforts & les ruſes de l'art, pour détruire les vérités les plus généralement reçues, & les plus ſacrées. Comment nous ſeroit-il permis d'obſerver le ſilence & le Tolérantiſme, quand nous voyons l'Auteur trop connu des *Penſées Philoſophiques* pointer droit & nommément ſur les trois Perſonnes Divines, ſur Jeſus-Chriſt, ſur la certitude de ſes miracles ; déclarer nettement qu'il ne peut les croire, & les traiter de merveilleuſes illuſions, pareilles à celle de l'Augure *Navius*, &c. couvrir d'un mépris ignominieux nos Livres inſpirés ; ſoutenir hardiment qu'ils ſont corrompus ſans reſſource, & nous imputer d'en convenir ; vouloir ravir l'eſtime ſi juſtement dûe aux Peres de l'Egliſe ; s'épancher en regrets amers & en gémiſſemens, ſur la perte qui a été faite des Livres de Celſe, de Porphyre, ou des autres ennemis de l'Egliſe ; nous accuſer de les avoir détruits, pour écarter les coups mortels qu'ils portoient au Chriſtianiſme ; ſe déclarer l'Apo-

logiſte de toutes les paſſions ; dédier ces belles maximes aux Eſprits forts par une allégorie fadement ironique ; enfin conſacrer un autre Ouvrage du même goût aux jeunes gens ?

Que penſeriez-vous des Chrétiens ; s'ils voyoient tranquillement déchirer ainſi l'Evangile ? Vous les prendriez pour des hommes vaincus, qui n'ont rien à répondre, ou pour des lâches & des indifférens, que les intérêts de leur Religion n'émuent point. Si nous repouſſons l'attaque en vous réfutant, nous ſommes, ſelon vous des Perſécuteurs & des Fanatiques. Croyez-moi, vous nous imputez ici vos défauts, & j'en appelle au Public ſenſé. Il en jugera par cet exemple entre mille autres. Après que votre dernier Ecrivain a ſi bien prouvé par ſa propre conduite, de quels égaremens l'*Eſprit* eſt capable, il prévoit qu'on ne manquera pas de relever les ſiens ; &, pour parer les coups, il veut ſe mettre ſous la ſauvegarde de la Liberté & du Tolérantiſme. Qu'on liſe le 24ᵉ chapitre du *IIᵉ Diſcours*, & l'on y verra un Fanatiſme réel, armé contre un Fanatiſme imaginaire ; & non content de s'être ſi violemment emporté dans cet endroit, il y revient avec une nouvelle fureur au 10 chapitre du *IVᵉ Diſcours*. Voilà ce que vous prétendez que nous devons

voir & écouter en ſilence ; mais ne vous y attendez pas. Le Ciel ſuſcitera toujours parmi nous des défenſeurs de ſa cauſe, comme les Hiſtoires vous apprennent qu'il en a ſuſcité dans tous les ſiécles, pour confondre les erreurs. Nous avons la confiance qu'il diſſipera ces torrens fangeux, trop foibles pour renverſer les arbres ; mais qui abattent le roſeau, & le couvre de leur limon. Oui ſi nous avions la foibleſſe de nous taire, les pierres crieroient pour nous : *ſi hi tacuerint, lapides clamabunt* (*d*).

Ne perdez point de vûe, je vous prie, que vous êtes ici les agreſſeurs, & que nous demeurons ſur la défenſive, en repouſſant les traits que vous lancez contre une Religion démontrée vraie de cent & cent manieres. Or, ſi la défenſe en général eſt de droit naturel, en cette occaſion elle devient un devoir. Où en ſeroient les hommes & la Religion quelconque, ſi l'on avoit laiſſé introduire dans le monde toutes les Sectes qui ſe ſont élevées depuis dix-ſept ſiécles ? Je ne ſerois pas embarraſſé d'en compter trois cens, qui deshonorent eſſentiellement la Divinité & la Raiſon humaine. Il n'y en avoit aucune qui ne pût réclamer comme vous en faveur du Tolérantiſme, & de la liberté de pen-

(*d*) *Luc. 19. 40.*

ſer & d'écrire. Eh bien ! que verrions-nous ſi on les eût ſouffertes ? une foule innombrable d'infâmes Gnoſtiques qui, ſous le voile d'une prétendue Philoſophie ſublime, de la Raiſon & des droits de la Nature, ſe formoient à l'envi des ſyſtêmes plus qu'abſurdes ſur la Divinité, par la chimère de leurs Eons ; qui aſſocioient ſon culte à celui des Puiſſances infernales dans les opérations de la Magie ; qui, dans leurs aſſemblées ténébreuſes, ne reſpectoient ni l'âge, ni le ſang, ni le ſexe, & s'abandonnoient à des abominations que l'on n'oſe d'écrire. Nous verrions régner publiquement toutes les impiétés, les horreurs & les extravagances du Manichéiſme & de ſes branches. Que dis-je ? Les Moſquées ſe croiroient en droit de diſputer la premiere place à nos Temples ; & nous verrions encore fumer l'encens des Païens aux piés de leurs Idoles, puiſque votre *Oracle* voudroit qu'on les excuſât & qu'on les tolérât comme les autres. Dans vos principes, tous pourroient dire d'après vous, qu'il eſt affreux de vouloir mettre des entraves à leur eſprit & à leur conſcience, ſi on ne leur permettoit pas d'expoſer leurs ſentimens, & d'exercer leur Religion.

Nous n'entreprenons pas, me dit le Gentilhomme, d'exclure le Chriſtianiſ-

me, ni même le catholicisme de la France. Nous les laissons subsister comme toutes les autres Religions ; & nous prétendons que ce Tolérantisme universel, loin de troubler l'État, y feroit au contraire règner l'union entre les Citoïens. Voyez si les choses ne se passent pas ainsi en Angleterre, où toutes les Sectes sont permises. Tout y est tranquille dans le Gouvernement. Le Déiste écrit en faveur des Unitaires ; le Chrétien défend l'Evangile ; le Protestant soutient la Réforme ; les Hobbistes combattent la Loi naturelle ; les différentes classes du Matérialisme travaillent, chacune de leur côté, à établir le régne universel de la matiere : Berkley soutient qu'il n'existe pas même de corps dans la Nature, & ainsi des autres. Toutes ces Sectes publient hautement leurs opinions ; il est permis d'écrire indifféremment pour & contre. Pourquoi ne nous accorde-t-on pas la même liberté en France ?

Voilà en peu de mots, répondis-je, beaucoup de choses qui mériteroient bien d'être examinées ; mais je n'y repondrai que succintement.

1°. Est-il bien vrai que vous consentiez à laisser subsister en France le Christianisme & le Catholicisme ? J'ai bien de la peine à me le persuader ; & vous nous assu-

rez vous-même (*e*) avec enthousiasme ; que, si vous pouviez extirper jusqu'à la racine & au dernier germe de la Religion Chrétienne, l'œuvre seroit bientôt con-

---

(*e*) Je ne serois pas embarrassé d'en donner cent preuves formelles, tirées des *Œuvres de M. de Voltaire*, des *Mœurs*, des *Pensées Philosophiques*, de l'*Histoire de l'Ame*, de *l'Inégalité des conditions*, &c. On dit qu'il y en a grand nombre dans le *Dictionnaire Encyclopédique ;* mais je n'ai point lu ce livre. Je ne citerai que cet échantillon de l'*Esprit*, *pag.* 229. „ A quel mépris faut-il donc condamner „ quiconque veut retenir les Peuples dans les téné„ bres de l'ignorance ? On n'a point encore, jus„ qu'à présent, assez insisté sur cette vérité ... Avant „ d'attaquer des erreurs généralement reçues, il „ faut envoyer, comme des colombes de l'Arche, „ quelques Vérités à la découverte, pour voir si le „ Déluge des préjugés ne couvre point encore la „ face du Monde ; si les erreurs commencent à „ s'écouler ; & si l'on apperçoit çà & là dans l'Uni„ vers quelques Isles, où la Vertu & la Vérité „ puissent prendre terre, pour se communiquer aux „ hommes.

„ Mais tant de précautions ne doivent se prendre „ qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit on „ à des hommes qui, jaloux de la domination, „ veulent abrutir les Peuples, pour les tyranniser ? „ Il faut d'une main hardie, briser le talisman d'im„ bécillité auquel est attachée la puissance de ces Gé„ nies malfaisans ; découvrir aux Nations les vrais „ principes de la Morale ; leur apprendre qu'insen„ siblement entraînés vers le bonheur apparent ou „ réel, la douleur ou le plaisir sont les seuls mo„ teurs de l'Univers moral, &c. "

ſommée. Vous l'attaquez avec trop de zéle & d'ardeur dans ſes fondemens & dans ſes principes, pour nous en laiſſer douter un inſtant. Eh ! comment n'en ſerions-nous pas convaincus, quand vous ne la déſignez que par les noms odieux de foibleſſe, d'ignorance, de préjugés, de crédulité, d'imbécillité & de fanatiſme ?

On ne ſait à qui il en veut le plus, ou aux Croyans ou au Chriſtianiſme, dans cette *Déclaration de Guerre*, où il s'arme en Fanatique réel, contre un Fanatiſme imaginaire. Quoiqu'il en ſoit, voici comment il traite ceux qu'il appelle *Moraliſtes*. „ Ces „ Ambitieux hypocrites & diſcrets, ſentent que, „ pour s'aſſervir les Peuples, ils doivent les aveugler. „ Auſſi ces IMPIES crient ils ſans ceſſe à l'impiété „ contre tout homme né (comme nous) pour „ éclairer les Nations ; toute Vérité leur eſt ſuſpecte. Ils reſſemblent aux enfans que tout effraïe dans „ les ténébres. Ils ne veulent point de *Vérités nouvelles*. Ce ſont des hommes dont l'eſprit eſt dépourvû de talens, & l'ame de vertus ; auxquels, „ pour être de grands ſcélérats, il ne manque que „ du courage ; incapables de vues élevées & neuves „ ils croïent que leur conſidération tient au reſpect „ imbécile ou feint, qu'ils affichent pour toutes les „ opinions & les erreurs reçues. Furieux contre tout „ homme qui veut en ébranler l'empire, ils arment „ contre lui les paſſions & les préjugés mêmes qu'ils „ mépriſent, & ne ceſſent d'effaroucher les eſprits „ foibles par le mot de *Nouveauté*, comme ſi l'on „ ne pouvoit être vertueux, ſans être imbécile. Ils „ veulent qu'on tienne les Peuples proſternés devant „ les préjugés, comme devant les Crocodiles de „ Memphis ". *Ibid. pag. 224.*

Conviendroit-il que vous lui permiſſiez de ſubſiſter plus longtems, ſi vous êtiez maîtres de ſon ſort ? il eſt dans l'homme de ſouhaiter le dernier anéantiſſement des ſentimens & de la Religion, qui lui ſont diamétralement contraires. Ce n'eſt donc pas pour nous, c'eſt pour vous, que vous demandez le Tolérantiſme.

2°. Il s'enſuit de ce ſentiment naturel à l'humanité, que vous êtes dans l'erreur, ou que vous voudriez nous y jetter, quand vous dites que l'union & la concorde régnent entre les différentes Sectes qui ſe trouvent en Angleterre. La poſſibilité s'y oppoſe, & le fait vous dément. Votre très-cher frere l'Auteur *des Lettres Juives* a vu les choſes par lui-même, & voici comme il nous les rend. » Quand à la Re-» ligion, dit-il (*f*), chaque Anglois pa-» roît en avoir une à ſa mode. Si l'on » obligeoit tous les habitans de cette Iſle, » de mettre en écrit leur profeſſion de Foi, » il y en auroit autant de différentes, » qu'il y a de différens particuliers. Un » Anglois *hait ſouverainement* un Presby-» térien ; & celui-ci lui rend parfaitement » le change «. Doutez-vous que les autres Sectes, oppoſées en des chefs bien plus importans, ne ſe traitent de la même maniere ?

Vous

(*f*) Lettre 122. *Item* 128 & 146.

Vous ne parlez jamais de l'Angleterre que ſur le ton de l'entouſiaſme; & cela, parce qu'on y profeſſe hautement toutes ſortes de Religions, & même l'Athéiſme, qui les exclut toutes, ſans excepter celle dont les ſentimens & les devoirs ſont gravés en nous des mains de la Nature. Renaiſſez donc de vos cendres, infâmes Gnotiques, blaſphémateurs Manichéens, Idolâtres inſenſés. Cette Iſle fortunée vous ouvre ſes ports, & vous offre un aſile & un théatre, où vous pouvez prêcher auſſi librement vos dogmes impies, que le Wicléfiſte & le Quaker. Le beau ſujet d'éloge pour un Royaume qui, en admettant toute Religion, autoriſe les monſtres mêmes qui la mettent en piéce. » Nos » Inſulaires, me diſoit un jour à Paris un » Anglois ſincere, de beaucoup d'eſprit, » & qui occupe actuellement une des pre- » mieres places de l'État, tiennent quel- » que choſe de toutes les Religions, & » foncierement n'en ont aucune. Com- » parez-les à ces hommes prétendus uni- » verſels, qui s'imaginent poſſéder toutes » les ſciences, & qui, au vrai, ne ſça- » vent rien. Je tremblerai, ajouta-t-il, » aux premiers troubles civils que je ver- » rai dans ma Patrie: la diverſité des Reli- » gions y groſſira furieuſement l'orage «.

Eh! réprit mon Introducteur, comment

l'État pourroit-il empêcher cette varieté ? Il n'a nulle inſpection ſur la Croyance des Citoyens. Quand je ſuis ſoumis au Tribut, à la Police & aux Loix du Royaume, que lui importe ſi je crois, ou non, la Divinité de Jeſus-Chriſt, l'inſpiration de vos Écritures, la Révélation de vos Dogmes, la Spiritualité de l'Ame ? Si je ſuis dans l'erreur, ce ſont mes affaires, j'en porterai la peine. Mais vous n'avez nul droit de me contraindre & de me damner.

Vous confondez encore, lui dis-je, la croyance intérieure avec les démarches publiques. Le Miniſtère ne vous fait aucune queſtion ſur vos ſentimens perſonnels. Mais il eſt de ſon devoir de vous réprimer, quand vous publiez une Doctrine contraire à la Religion profeſſée dans l'État. Alors, vous devenez perturbateurs de ſon répos, dignes des peines que mérite ce crime, & vous n'avez plus de droit à la Tolérance ſécrete. L'État, dit le véritable *Ami des Hommes*, ne punit pas les Omiſſions, mais ſeulement les Commiſſions.

Si l'on veut en croire les grands termes dont vous vous parez, il n'eſt point de ſujets plus fidéles que vous aux Loix du Royaume où vous vivez. Mais dans le fait, vous employez tous vos efforts pour anéantir la principale de ſes Loix, la baſe

de toutes les autres, je veux dire ſa Religion.

Que faites-vous pour éluder le reproche que nous vous en adreſſons ? Vous ſoutenez, & je l'ai entendu moi même, que le Chriſtianiſme n'eſt point une Loi de l'État. Il faut que l'antipathie que vous avez conçue contre lui, vous ait jettez dans un prodigieux aveuglement, pour avancer un paradoxe auſſi énorme. Mais à qui appartient-il d'en décider ? Eſt-ce à vous, ou au Souverain ; aux Magiſtrats qu'il a rendu dépoſitaires de ſes ſentimens & de ſon autorité ; enfin à la voix publique ? Eh bien ! interrogez le Monarque, & priez-le de vous décider la queſtion. Il le fera avec cette bonté & cette droiture d'ame qui forment ſon caractère ; il vous dira ſincerement ce qu'il en penſe. Conſultez ſes Organes, qui préſident avec tant de ſageſſe à ces auguſtes Tribunaux, où la Juſtice & la Vérité ſe font entendre par leurs bouches. Adreſſez-vous au Corps célebre des Juriſconſultes. Raſſemblez tous les Ordres de l'État ; & demandez leur ſi le Chriſtianiſme n'en eſt pas la premiere Loi .... Vous êtes trop ſûrs de la réponſe, pour riſquer la queſtion à viſage découvert. Pourquoi donc mettez-vous le fait en doute ; ou plutôt pourquoi le niez-vous ?

Parcourez l'Hiſtoire du Monde depuis l'origine des Empires & des Républiques, vous y verrez que chaque Etat eut toujours ſa Religion pour première Loi ; & que tous les particuliers qui entreprirent de l'attaquer, ou d'en introduire une nouvelle, ſoit par leurs écrits, ſoit par la prédication, en furent toujours punis par le Miniſtère public. Une Miſſion divine, conſtatée par de vrais prodiges ſurnaturels, ou une Doctrine prouvée par cette voie, peuvent ſeules autoriſer les hommes à vouloir changer la Doctrine préexiſtante. Quelle pitié de voir pluſieurs de vos Écrivains faire ici la comparaiſon de la Philoſophie d'Ariſtote, qu'un antique & aveugle préjugé avoit, diſent-ils, rendu auſſi ſacrée que la Religion, & dont on a enfin abjuré les erreurs ? Un tel raiſonnement ſe couvre aſſez de honte lui même, ſans qu'il ait beſoin que l'on y en ajoute.

J'oſe le dire ; quelqu'abſurdes que fuſſent les impiétés de l'Idolâtrie, les Payens euſſent été en droit de demander aux Apôtres & à leurs ſucceſſeurs, par quel titre ils venoient attaquer le culte des Dieux, & propoſer une Doctrine inconnue, s'ils n'avoient vû les Miniſtres de l'Évangile opérer des Miracles, & produire ainſi leurs Lettres de créance

avec la preuve de leur Miſſion. Auſſi Jeſus-Chriſt y avoit pourvû, en leur donnant le pouvoir de chaſſer les Démons, de guérir ſubitement toutes les maladies, & de reſſuſciter les morts. Il continua ce don à ſon Égliſe juſqu'à ce que la Doctrine Évangélique fût ſuffiſamment établie.

Vous faites jouer tous vos reſſorts pour la détruire par vos Écrits inſidieux, & pour lui ſubſtituer le Deiſme, le Matérialiſme, le Naturaliſme, ou même l'Anti-naturaliſme de Hobbes; car il s'en faut bien que vous ſoyez tous du même avis. Eh bien, ſi vous voulez que l'Univers ſe range ſous vos drapeaux, donnez la preuve de votre miſſion, citez vos miracles, ou montrez vos titres d'exception. Pour moi, je ne vois d'autre prodige en vous qu'un excès d'aveuglement & de témérité. Où nous conduira-t-on, ſi tout particulier a droit de s'ériger, de ſa propre autorité, en dogmatiſte & en prédicant, pour renverſer l'ancienne croyance, & en établir une nouvelle?

Loin de vous plaindre, & de dire que le Miniſtère public vous perſécute injuſtement, ſachez lui gré au contraire de ce qu'il ne condamne que vos Écrits. Il a même le ménagement de ſupprimer vos noms, quoiqu'ils ne ſoient que trop con-

nus; & il ne bleſſe vos perſonnes que lorſque vous vous êtes mis totalement à découvert, & témérairement préſentés ſous ſes coups. Mais ſouffrez que je vous renvoie ſur tout ceci à *l'Ami des Hommes*. II. Partie ch. IV.

Quand votre Oracle s'eſt mis en vivacité de ce que nous le *damnons*, & ceux qui penſent comme lui, que n'ai-je oſé lui répondre par ces belles paroles de Tertullien : *O teſtimonium animæ naturaliter Chriſtianæ !* O témoignage précieux d'une ame qui tient naturellement le langage du Chriſtianiſme, tant il eſt profondément gravé en elle ! Vous craignez donc d'être damné ; & vous le craignez ſi fort, que vous redoutez juſqu'à l'arrêt que nous en portons. *O teſtimonium* ! Mais qu'apréhendez-vous, ſi, comme vous dites le croire, les Ecritures qui vous en ménacent, ne ſont que des Livres purement humains ; ſi Jeſus-Chriſt, qui a prononcé votre condamnation, n'a été qu'un homme tel que les autres ; ſi l'idée d'un Dieu vengeur n'eſt qu'une idée fauſſe & barbare, ou l'imagination de quelques fanatiques atrabilaires, qui ſe le répréſentent tel qu'ils ſont eux-mêmes ; ſi la Religion Chrétienne que vous rejettez, n'eſt que chimère & ſuperſtitions ; ſi enfin il n'y a pas même de châtiment éternel pour les Idolâtres,

les Mahométans & les Libertins ? Quelle contradiction entre vos discours & les frayeurs de votre conscience ! Le trouble dans lequel elle vous jette est si grand, qu'il offusque votre Raison. *O testimonium !*

Eh quel mal peut vous faire le jugement que je porte sur votre sort à venir ? Ai-je le pouvoir de vous précipiter dans les abîmes éternels ? Vous vous effrayez sur la simple ménace que je vous en fais. Sur quoi est-elle fondée cette ménace ? Est-ce sur sur mon autorité propre ? Non, car elle ne mériteroit que vos mépris. Mais je vous juge d'après la Loi de l'Évangile, dont vos frayeurs mêmes attestent la Vérité. *O testimonium animæ naturaliter Christianæ !*

Voilà assurément la plus palpable de toutes les contradictions : la persuasion de l'impunité, & la crainte d'être puni. Votre Oracle aura beau s'étourdir tant qu'il voudra ; il aura beau nier en nous l'idée innée d'un Être suprême, juste Juge & Vengeur des infidélités commises contre sa Loi ; je le défie d'en jamais rien croire sincerement, ni d'imposer silence aux remords de son Ame. Et en dernier ressort, j'en appelle à la premiere maladie sérieuse dont il sera attaqué. C'est alors que l'on verra encore bien mieux, (& je le demande au ciel par l'estime très-réelle que j'ai pour

lui), combien ſa conſcience eſt en oppoſition avec ſa plume. Souffrez que je vous rappelle ces beaux vers que vous me citiez hier, & que je lui en faſſe l'application.

. . . . . .

Ainſi l'Être éternel; qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le Ciel fit la Vertu, l'Homme en fit l'apparence;
Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur;
Il ne peut la changer; *Son Juge eſt dans ſon cœur.*

Vous me paroiſſez bien aigri contre notre Oracle, me dit le G. H. Seriez-vous tellement rébuté que vous ne vouluſſiez plus le voir? Certes, lui répondis-je, il s'en faut beaucoup que j'y renonce. Je ſerois même très-fâché, ſi les réflexions que je viens de vous confier, parvenoient juſqu'à lui. Car je compte bien lui faire ma cour, toutes les fois qu'il voudra me le permettre, & que vous aurez la bonté de m'y introduire. Je vous le conſeille, dit mon Ami; les converſations ſuivantes éclairciront ſans doute ce que vous ne comprenez pas encore; & je me prêterai de grand cœur à ſatisfaire vos deſirs.

IVe. CONVERSATION.

MON Ami me tint parole. Deux jours après, il me demanda obligeamment ſi je voulois aller voir l'Oracle. Très volontiers, lui dis-je; vous ne ſauriez me propoſer une partie plus agréable. Sur le champ nous nous mîmes en chemin.

L'Oracle me reçut avec beaucoup d'amitié, me témoigna la joie qu'il avoit de me revoir, & me fit entendre qu'il n'y comptoit preſque plus. N'avez-vous pas été un peu ſurpris, me dit-il, des principes que je vous ai donnés dans notre premiere Converſation? Ils ont dû vous paroître étranges; car j'avoue qu'ils ſont fort différens de ceux que l'on enſeigne parmi vos Croyans. A ce mot, je regardai mon Introducteur qui ſourioit. Je compris auſſitôt qu'il m'avoit décélé, & que ces Meſſieurs ne ſe piquent pas d'une grande exactitude ſur le ſecret qu'ils ont promis. Je convins à l'Oracle que j'avois trouvé des difficultés ſur certaines choſes qu'il m'avoit dites, très contraires aux maximes que l'on m'avoit enſeignées dès l'enfance. Mais j'ajoutai que c'étoit peut-être ma faute, ou l'effet des préjugés, &

que la ſuite de ſes Inſtructions léveroit probablement tous mes doutes. Vous avez eu tort, me dit-il, de ne me pas faire part de vos Réflexions ſur ce qui vous embarraſſoit. Je ne l'aurois point trouvé mauvais. Je vous aurois ſatisfait avec plaiſir ; & je vous en donne toute permiſſion pour l'avenir. Reprenons le ſujet où nous l'avions laiſſé.

J'avois commencé à vous parler du Chriſtianiſme, & je vais vous faire voir que j'en ai dit pluſieurs choſes qui y ſont parfaitement conformes. Liſez ces belles paroles qui commence mon Ode à Meſſieurs de l'Académie des Sciences, qui ont été au Cercle polaire & ſous l'Équateur, pour déterminer la figure de la Terre ; j'invoque ainſi le ſecours du Verbe, cette Sageſſe éternelle, engendrée du Pere, & ſource de toutes nos lumières (*a*).

O Vérité ſublime ! ô céleſte Uranie !
Eſprit de l'Eſprit, qui forma l'Univers ;
Qui meſure des Cieux la carrière infinie ;
Et qui péſe les airs ;
. . . . . .
Entens ma foible voix.

Je louai beaucoup l'Oracle ſur la ſublimité de ce début ; & je lui dis, qu'un homme qui n'auroit aucune connoiſſance de la Révélation, ou qui ne l'admettroit

(a) *Tome 6. pag.* 94.

pas, ne s'exprimeroit jamais en termes auſſi divins, la plûpart tirés de nos Ecritures. Les *Nouveaux Philoſophes* ne ſont pas aſſez reconnoiſſans à cet égard.

Écoutez ce que j'ai dit de la même Sageſſe incarnée dans mon Poëme ſur *la vraie Vertu* (*b*).

Quand l'ennemi Divin des Scribes & des Prêtres
Chez Pilate autrefois fut traîné par des Traitres.
De cet air inſolent, qu'on nomme *Dignité*,
Le Romain demanda : *Qu'eſt-ce que Vérité ?*
L'Homme-Dieu, qui pouvoit l'inſtruire ou le confondre,
A ce Juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son ſilence éloquent diſoit aſſez à tous,
Que ce Vrai tant cherché n'étoit pas fait pour nous.
Mais lorſque, pénétré d'une ardeur ingénûe,
Un ſimple Citoyen l'aborda dans la rue ;
Et que, Diſciple ſage, il prétendit ſavoir
Quel eſt l'état de l'Homme, & quel eſt ſon devoir.
Sur ce grand intérêt, ſur ce point qui nous touche,
Celui qui ſavoit tout, ouvrit alors la bouche ;
Et dictant d'un ſeul mot ſes Décrets ſolemnels :
Aime Dieu, lui dit-il, mais aime les Mortels.
Voilà l'Homme & ſa Loi.

Je ne pouvois parler plus correctement ſur les Miracles de Jeſus-Chriſt quand j'ai dit, que » la Phyſique (*c*) n'a rien de » commun avec ſes Miracles. La Religion » ordonne de les croire, & la Raiſon » deffend de les expliquer ». Auparavant j'avois reconnu celui des 4000 perſonnes, raſſaſiées avec cinq pains & trois poiſſons.

(*b*) *Tome 6, pag. 43.* (*c*) *Tome 9. pag. 333.*

J'ai rendu hautement témoignage à l'établiſſement divin de l'Égliſe Chrétienne, à la Primauté de celle de Rome, à la pureté de ſa Foi, & à la Sainteté de l'auguſte Sacrifice qu'elle célebre (*d*).

Près de ce Capitole, où régnoient tant d'allarmes,
. . . . . .
Là, Dieu même a fondé ſon Égliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante.
Là, ſon premier Apôtre, avec la Vérité,
Conduiſit la Candeur & la Simplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque tems l'imiterent;
D'autant plus reſpectés, que plus ils s'abaiſſerent.
Leur front, d'un vain éclat, n'étoit point revêtu;
La pauvreté ſoutint leur auſtère Vertu;
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai Chrétien déſire,
Du fond de leur chaumiere, ils voloient au Martyre.
. . . . . .
Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle (*e*),
Voit, connoît, aime enfin ſa lumiere immortelle.
Il avoue avec foi, que la Religion
Eſt au deſſus de l'Homme, & confond la Raiſon.
Il reconnoît l'Égliſe, ici-bas combattue;
L'Egliſe toujours une, & par-tout étendue;
Libre, mais ſous un chef; adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de ſon Dieu.
Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante;
De ſes Elus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les Autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu, ſous un pain qui n'eſt plus.

J'ai rendu publiquement hommage de mon reſpect & de ma ſoumiſſion au Pape Benoit XIV, en lui dédiant ma Tragédie

(*d*) Henriade, *Chant* 4.
(*e*) La Vérité: ceci eſt du *Chant* 10 vers la fin.

de *Mahomet*. Je lui parle en ces termes : » Si je ſuis (*f*) un des moins élevés des » Fidèles, je ſuis un des plus grands ad- » mirateurs de votre Vertu. J'eſpere donc » que ſa Sainteté voudra bien me pardon- » ner la liberté que je prens de ſoumettre » *au Chef de la vraie Religion* un Ouvrage » fait contre le Fondateur d'une Secte » fauſſe & barbare. A qui mieux qu'au » *Vicaire* & à l'imitateur d'un Dieu de Paix » & de Vérité, pourrois-je dédier cette » ſatyre de la cruauté & des erreurs d'un » faux Prophête » ?

Après des témoignages auſſi formels, rendus publiquement à la Religion des Chrétiens, peuvent-ils douter que je n'en ſois un fidéle diſciple ? Et vous même, qu'en penſez-vous ? Laiſſez parler votre cœur. Tels que ſoient ſes aveus, je vous proteſte qu'ils ne vous feront aucun tort dans mon eſprit.

Puiſque vous me défendez expreſſément, répondis-je à M. de V. de vous rien diſſimuler, je vous avouerai que je ſuis dans la plus grande indéciſion. D'une part, vous venez de me faire une confeſſion exacte, ſublime & complette de nos dogmes fondamentaux. Il me paroîtroit injuſte de rien exiger de plus précis ; & il ſemble que la perſuaſion ſeule peut tenir un

(*f*) *Tome* 3. *pag.* 116.

ſi beau langage. Je dois vous ſuppoſer de la ſincérité dans une matière auſſi grave ; & avec ce préjugé favorable, dû aux honnêtes gens, je ne ſaurois croire que vous ne penſiez rien de ce que vous dites avec tant d'éloquence. D'autre part, je ſais des hommes bons connoiſſeurs en ce genre, qui n'ont aucun motif de rivalité ou de haine contre vous, incapables de calomnie, qui, après avoir lû attentivement vos Ouvrages, aſſurent que le plus ſubtile poiſon de l'incrédulité y eſt partout répandu avec un art infini ; & qui ſoutiennent que l'enfer ne pourroit en produire de plus funeſte à la Religion.

Eh bien, reprit l'Oracle en riant, dites leur de ma part qu'ils ont raiſon : j'ai été charmé de vos aveus ; je vais vous en faire à mon tour.

Né avec une paſſion extrême de me faire un nom parmi ceux que l'Eſprit philoſophique a rendu célebres, j'y aſpirai dès ma jeuneſſe, par la liberté que je donnai de ſecouer le joug de tout ce qui peut contraindre l'Eſprit & la Nature. Plus d'une fois mon bon-homme de pere en verſa des larmes amères. Le pere le Jay, mon Profeſſeur de Rhétorique au Collége de Louis le Grand, s'apperçut comme lui du penchant qui me dominoit, & fit un jour mon horoſcope. En me prenant par la

boutonniere, il me dit en pleine classe : *Malheureux, tu seras le drapeau des Incrédules & des Impies.*

Il étoit trop honnête homme pour que je vouluſſe le faire mentir. Je me ſentois du talent pour les vers ; & les premiers eſſais de ma muſe furent déja des eſcarmouches d'Incrédulité & de Libertinage. J'entrepris ma *Henriade* à vingt-cinq ans à la ſortie de la Baſtille. La nature de ce Poëme, le ſujet que je traitois, la Cour & la Nation à qui il étoit préſenté, demandoient que je parlaſſe de la Religion en termes auſſi avantageux que je l'ai fait, & que vous l'avez entendu dans les vers que je vous en ai rapportés. Mais dès-lors même, la politique ſeule conduiſoit ma plume. Depuis ce tems, je n'ai plus gardé qu'un coin du maſque, dont je crois encore devoir me couvrir, comme il eſt de régle parmi nous. Les eſprits ſuperficiels ou prévenus en ma faveur y ſont trompés : mais les Philoſophes ne s'y méprennent pas ; & c'eſt par-là que je ſuis devenu leur Oracle.

Ceux d'entre vous qui ſe diſent attachés à leur Religion, & qui ne croyent pas que je m'en écarte jamais, ſont donc bien ſimples & bien bornés, s'ils penſent que je n'avois pas J. C. en vue, quand, ſans le nommer, j'en fais le parallele avec (g) l'Idole

(g) *Eſſai ſur l'Hiſt. Géner.* chap. 1.

de *Fo*, ou *Foé*, adorée par les Indiens & les Chinois; quand j'ai dit que préciſément dans le premier ſiécle de notre Ére, ſon culte commença à devenir célebre; qu'il paſſa pour un Dieu deſcendu ſur la terre, à qui on rendit le culte le plus ridicule, & par conſéquent le plus fait pour le vulgaire; que cette Religion infecta l'Aſie; que les Bonzes (les Prêtres & les gens de Communautés) ſont les principaux Adorateurs de ce Dieu prétendu; que c'eſt en ſon nom qu'ils promettent une vie éternelle; qu'ils conſacrent leurs jours à des exercices de pénitence qui effrayent la nature; que leur fanatiſme ſe ſubdiviſe à l'infini; qu'ils paſſent pour lui offrir des prieres & des ſacrifices agréables, pour chaſſer les démons, pour opérer des miracles, & qu'ils vendent au peuple la remiſſion des péchés; que cette ſecte ſéduit quelquefois des Mandarins; & que par une fatalité qui montre que la ſuperſtition eſt de tous les pays, quelques Mandarins ou grands Seigneurs ſe ſont fait tondre en Bonzes, par piété.

Le vulgaire de vos Croyans eſt donc bien aveugle, s'il ne voit pas que j'ai ajuſté à ma façon l'hiſtoire du *Dalaïlama*, pour tourner en ridicule votre Égliſe & le Pape, que j'avois appellé en lui écrivant: *Le Chef de la vraie Religion, le Vicaire & l'Imitateur*

l'Imitateur du Dieu de Paix & de Vérité. Ce Dalaïlama, ai-je dit, passe pour Successeur & Vicaire du Dieu *Fo*, & l'on croit son Trône éternel. Les Princes lui parlent à genoux. Il décide souverainement les points de la Foi, sur lesquels les *Lamas* ou *Prêtres* sont divisés. Il s'est depuis quelque tems fait Souverain ; l'Empereur reçoit ses Ambassadeurs, & lui en envoye avec des présens considérables. Ces Sectes sont tolérées à la Chine pour l'usage du vulgaire, comme des alimens grossiers faits pour le nourrir ; tandis que les Magistrats & les Lettrés, séparés en tout du peuple, se nourrissent d'une substance plus pure. Je laisse à faire l'application de ce parallèle.

Elle est aussi claire qu'ingénieuse, dis-je à l'Oracle. C'est un tableau si bien allégorisé, que tout le monde en voit le rapport. Vous vous feriez même fait injure & à vos Lecteurs, si vous eussiez cru qu'il a besoin de commentaire.

Celse & Julien, continua-t-il, quoique gens d'esprit, n'y entendoient rien quand ils combattoient votre Religion par le raisonnement. Cette voie ne réussira jamais ; aussi n'en veut-on point parmi nous. Ils devoient déguiser leur marche & les coups qu'ils vouloient porter à leur adversaire, afin de le surprendre, & de le per-

cer lorſqu'il ne s'y attendoit pas. Ils devoient, comme moi, imaginer d'ingénieuſes fictions, par leſquelles ils auroient d'abord amuſé l'eſprit; & enſuite lui faire voir dans des ſujets étrangers & biſarres les abſurdités de la Foi Chrétienne. Voilà ſenſiblement où j'en voulois venir dans ce que j'ai écrit ſur le Dieu *Fo* & ſur le *Dalaïlama* des Tartares.

Je conviens, Monſieur, qu'il y a beaucoup d'eſprit dans cet emblême. Mais qui ſait manier le pinceau, & aſſortir les couleurs & les caractères avec autant d'art que vous l'avez fait? Il y a dans ce tableau des licences & des traits hardis dont vous ſeul êtes capable.

Penſez-vous encore, reprit-il, que j'avois un autre but quand j'ai donné l'Hiſtoire des Quakers? Ces dévots fanatiques & du premier ordre ne méritent que le ſouverain mépris d'un homme ſenſé. Mais je m'en ſuis ſervi comme d'une allégorie, pour montrer que ce qu'ils ont conſervé de l'Évangile & de la Religion Chrétienne n'eſt qu'un tiſſu de folies; & que ce qu'ils en ont rejetté eſt, au jugement de la Raiſon Philoſophique, une preuve de leur ſageſſe. Je ſuppoſe qu'un ancien de leur ſecte répondit ainſi aux queſtions que je lui avois faites.

» Non (*b*) je ne ſuis point baptiſé, & ce-
» pendant je ſuis Chrétien. Mais je ne crois
» pas que le Chriſtianiſme conſiſte à jetter
» de l'eau ſur la tête d'un enfant avec (*c*)
» un peu de ſel. Le Chriſt reçut le baptême
» de Jean; mais il ne baptiſa jamais perſon-
» ne. Nous ne ſommes pas les diſciples de
» Jean, mais du Chriſt, & nous croyons
» que ceux qui profeſſent une Religion
» toute ſainte & toute ſpirituelle, doivent
» s'abſtenir des cérémonies Judaïques.
» Nous n'avons point d'autre Communion
» parmi nous que celle des cœurs. Tous
» vos Sacremens ſont d'invention humai-
» ne; & ce mot ne ſe trouve pas une ſeule
» fois dans l'Évangile. Tu peux lire l'expo-
» ſition de notre Foi par *Robert Barcley*;
» c'eſt un des meilleurs livres qui ſoit ja-
» mais ſorti de la main des hommes. Nos
» ennemis conviennent qu'il eſt très-dan-
» gereux; cela prouve combien il eſt rai-
» ſonnable. Nous affirmons la Vérité par
» un *oui* ou par un *non*. Les Juges nous en
» croyent ſur notre ſimple parole, lorſque
» tant d'autres Chrétiens ſe parjurent ſur
» l'Évangile. Le premier d'entre nous,
» homme ou femme, jeune ou vieux, qui

(*b*) Religion des *Quakers*, *t. 7. p. 196.* & ſuiv.
(*c*) On n'a jamais jetté du ſel ſur la tête de ceux que l'on baptiſe.

» ſe ſent inſpiré, explique l'Evangile aux » autres. A Dieu ne plaiſe que nous oſions » ordonner à quelqu'un de recevoir le » Saint-Eſprit le dimanche, à l'excluſion » de tous les autres Fidèles. Graces au » Ciel, nous ſommes les ſeuls ſur la terre » qui n'ayons point de Prêtres. Nous nous » en trouvons bien, & ne nous enviez » point ce bonheur. Ces mercenaires do- » mineroient bientôt parmi nous, & nous » opprimeroient. Irons-nous marchander » l'Evangile, vendre l'Eſprit ſaint, & faire » d'une aſſemblée de Chrétiens une bouti- » que de marchands ? Nous ne donnons » point d'argent à des hommes vêtus de » noir pour aſſiſter nos pauvres, pour » enterrer nos morts, pour prêcher les » Fidèles. Nous remontons notre établiſſe- » ment juſqu'à Jeſus-Chriſt qui fut le pre- » mier Quaker. Mais il fut renouvellé & » réformé en Angleterre en 1642 par » *George Fox*, qui prêcha en vrai Apôtre, » c'eſt-à-dire, ſans ſavoir ni lire, ni écri- » re. Il fut mis en priſon, & traité comme » un fou. Un ſoldat lui ayant donné un » grand ſoufflet, parce qu'il tutoyoit le » Juge, Fox préſenta l'autre joue, ſelon » l'Evangile, & le pria de lui donner un au- » tre ſoufflet pour l'amour de Dieu, &c ».

Un badinage tel que celui-là, ſemé d'ironies & de traits lancés contre votre

Religion, fera plus d'effet ſur les trois quarts des Lecteurs que tous les argumens de la Métaphyſique & de la Théologie.

Vous avez raiſon, lui dis-je ; car il y a peu de perſonnes qui aiment ces raiſonnemens abſtraits, & même qui ſoient en état de les ſoutenir. Ils gênent l'eſprit, & vos apologues l'amuſent. On eſt bien près de croire un Ecrivain qui a le talent de plaire ; & dans notre ſiécle, ce talent vaut beaucoup plus que le ſolide & le vrai. Quand on le poſſéde comme vous, on peut hardiment tout hazarder, & l'on eſt sûr de trouver des Approbateurs.

Je vous avouerai franchement, me répondit M. de V. que j'y compte un peu. Pour varier mes armes, tantôt j'avance un paradoxe, & je dis (*d*) que tout ce qui compoſe votre Religion, juſqu'aux noms, aux uſages, aux cérémonies & aux dignités de l'Egliſe Romaine eſt de l'inſtitution des Grecs : *Baptême*, *Euchariſtie*, *Liturgie*, *Diocèſe*, *Paroiſſe*, *Évêque*, *Prêtre*, *Diacre*, *Moine*, *Égliſe*, tout eſt grec. Rien de plus pitoyable que ce ſophiſme, par lequel je veux faire croire que toutes ces choſes ont été inventées par les Grecs, parce qu'elles en portent le nom ; comme ſi les noms d'une langue ou d'une autre prouvoient l'origine de la choſe. Je ſais

(d) *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér.* chap. 21.

ue ce raiſonnement eſt ridicule. Mais qu'importe ; le plus grand nombre de mes Lecteurs y ſera trompé, & c'eſt tout ce que je demande.

Tantôt j'attaque les premières ſources & les fondemens de votre Foi, en niant l'authenticité & l'inſpiration de vos Ecritures ; & cela par deux raiſons qui n'ont pas l'ombre de la ſolidité & de la vraiſemblance. Premièrement, je ſoutiens que les Livres des Chinois (*e*) précédent de pluſieurs mille ans ceux de Moïſe, & que le *Hanſcrit* des Brachmanes Indiens (*f*) eſt le plus ancien Livre de toute l'Aſie. Il ne manque à cela qu'un témoin qui les ait vûs, & qui ait ſçu les lire. C'eſt la premiere fois qu'on a cité un Livre des Brachmanes. Ainſi on doit me croire en faveur d'une ſi belle découverte ; de même que quand je donne (*g*) neuf mille ans aux dogmes de Zoroaſtre.

Secondement j'établis pour principe certain & pour Pierre (*h*) de touche que tout Livre qui péche contre la Phyſique, n'eſt point inſpiré du Ciel ; parce que Dieu n'eſt ni abſurde ni ignorant. Or il y a dans vos Ecritures des fauſſetés groſſieres en ce

(e) *Tom. 8. pag. 530.*
(f) *Tom. 7. pag. 177.*
(g) *Tom. 11. pagt 48.*
(h) *Tom. 11. pag. 55.*

point : Les Eaux (*i*) ſupérieures, la Création des Êtres (*k*) auſſi impoſſible que leur anéantiſſement, le période journalier du ſoleil autour de la terre démontré faux, quoique cette derniere expreſſion doive naturellement être excuſée par le langage commun fondé ſur l'apparence, & que moi-même je m'en ſuis ſervi pluſieurs fois (*l*). Je ſais bien que ces coups ne feront pas d'impreſſion ſur les connoiſſeurs & ſur les gens ſenſés ; mais ils ne compoſent pas le grand nombre, & les autres ne doutent point de ce que je dis.

Comme je m'étois contenté de répandre des nuages ſur l'authenticité & l'inſpiration de vos anciennes Ecritures, je ſuis la même méthode ſur la Divinité de Jeſus-Chriſt, qui eſt le point capital de votre Religion. Pour abréger la diſcuſſion infinie de cette matiere, j'oppoſe à toutes vos raiſons l'autorité & le ſentiment des immortels Wolf, Leibnitz, Newton, Clarke, Milord Bolinbrok, & de pluſieurs autres Philoſophes, dont les génies ſublimes ont pénétré dans le Sanctuaire de la Nature & de la Raiſon. « Or ces „ Oracles de l'humanité entiere ne ſont

(i) *Tom. 9. pag. 115.* & *tom. 11. pag. 114.*
(k) *Tom. 7. pag. 204.*
(l) *Tom. 11. pag. 38.* & alibi.

„ (*m*) point du tout de l'avis de S. Athanaſe
„ ſur le Chapitre de la Trinité; & ils vous
„ diſent nettement que le Pere eſt plus
„ grand que le Fils.... Le célebre M.
„ Newton faiſoit à cette opinion l'honneur
„ de la favoriſer. Ce Philoſophe incom-
„ parable & toujours ſûr dans ſes déci-
„ ſions, penſoit que les Unitaires ou
„ Déiſtes raiſonnoient plus géométrique-
„ ment. Mais le plus ferme Patron de la
„ Doctrine Arienne eſt l'illuſtre Docteur
„ Clarke, uniquement occupé de calculs
„ & de démonſtrations, aveugle & ſourd
„ pour tout le reſte, une vraye machine
„ à raiſonnemens. C'eſt lui qui eſt Auteur
„ d'un Livre aſſez mépriſé ſur *la Vérité de*
„ *la Religion Chrétienne.* Il ne s'eſt point
„ engagé dans de belles diſputes ſcholaſti-
„ ques, que notre Ami appelle de *véné-*
„ *rables Bilveſées.* Il s'eſt contenté de faire
„ imprimer un Livre qui contient tous les
„ témoignages des premiers ſiécles, pour
„ & contre les Unitaires, & a laiſſé aux
„ Lecteurs le ſoin de compter les voix, &
„ de juger. Ce Livre du Docteur lui a at-
„ tiré beaucoup de partiſans, mais l'a em-
„ pêché d'être Archevêque de Cantorbe-
„ ry.... Je crois que Clarke s'eſt trompé

(m) *Des Sociniens & Ariens*, tom. 7. pag. 231. & ſuivantes.

„ dans ſon calcul, & qu'il valoit mieux „ être Primat orthodoxe d'Angleterre (à „ la maniere du pays) que Curé Arien „.

Ici je pris la liberté d'interrompre l'Oracle, pour lui repréſenter que je ſavois de bonne part ſur M. Clarke & ſur ſes Ouvrages des Anecdotes qui ne s'accordoient nullement avec ce qu'il venoit de dire.

Quelles ſont ces Anecdotes, me dit-il, je ſerai charmé de les apprendre.

1°. On voit bien que vous n'avez pas lû ſon Livre ſur *la Vérité de la Réligion Chrétienne*, & que vous vous en êtes rapporté à des Juges impoſteurs qui vous ont trompé. Vous dites que c'eſt un Ouvrage mépriſé. Il ne peut l'être que parmi les Déiſtes, qui voudroient ſe venger d'y être confondus par la force convaincante des raiſonnemens de l'Auteur.

2°. On convient que M. Clarke a été long-tems dans le parti des Ariens, lors même qu'il étoit déja Curé de la Paroiſſe Royale de S. Jaques de Londres. A ce titre il étoit odieux aux vrais Proteſtans; & par la même raiſon, grand ami de la Reine Caroline, femme du Prince aujourd'hui régnant, qui jouoit l'eſprit fort, pour faire croire qu'elle avoit beaucoup d'eſprit. Une des Dames d'honneur, fatiguée par les inſtances de la Reine, qui la preſſoit de renoncer au Catholiciſme, promit

d'embraſſer ſa Doctrine, ſi on lui prouvoit que le Verbe n'eſt pas Dieu. Elle pria M. Hooke de lui procurer une converſation entre M. Clarke & un Théologien Catholique; où l'on diſcuteroit la matiere. M. Hooke lui amena le Docteur Hawarden de la Faculté de Douai, qui commença la Conférence par demander à M. Clarke *s'il croyoit que le Verbe de Dieu pût être anéanti?* S'il le peut, ajouta-t-il, il eſt au rang des ſimples créatures; s'il ne le peut pas, il eſt donc Dieu, conſubſtantiel à ſon Pere. M. Clarke fut tellement embarraſſé & interdit par la queſtion, qui alloit droit au fait, qu'il ne put pas répondre une ſeule parole. M. Hibſon Evêque de Londres, préſent à la Conférence, éclata tellement de rire en voyant le grand Docteur des Ariens réduit au ſilence dès le premier mot, qu'il ſe retira, pour ne point augmenter ſa honte, & alla publier l'avanture par toute la ville. Il y eut d'autres Conférences qui ne firent pas moins de tort à la réputation du Curé de S. Jaques. M. Hawarden les a fait imprimer en Anglois.

M. Clarke étoit de bonne foi dans l'Arianiſme, parce qu'il croyoit y voir la vérité. Mais dès qu'il en eut reconnu l'erreur par ſa propre défaite, il l'abjura. Il eut même la droiture de chanter publiquement la palinodie dans les Sermons ou Lectures

qu'il fit en chaire, pour concourir au prix des 50 liv. ſterling, ou environ 50 louis, fondé par M. *Boyle*, en faveur de ceux qui prouveroient mieux *la Vérité de la Religion Chrétienne, contre les Athées, les Déiſtes, les Païens, les Juifs, les Mahométans & autres Incrédules.* Digne fondation d'un homme tel que M. Boyle; qui produit tous les ans d'excellens Ouvrages en Angleterre, & qui mériteroit bien d'avoir des Imitateurs en France, pour y animer les Apologiſtes de la Religion.

M. Clarke prêcha donc dans l'Égliſe de S. Jaques ſes faux Sermons de Controverſe, où il ſuivit, dit ſon Éditeur, tout le plan d'Abadie, & qui ont été réduits en ſon Traité ſur la Vérité de la Religion Chrétienne. Liſez le Chap. XVIIe ſur la Trinité, & vous verrez comment il y parle de la Divinité du Verbe qui s'eſt incarné. " Le ſecond Article de notre Foi, „ dit-il, porte que cet Être exiſtant par „ lui-même (la Cauſe ſuprême & le Pere „ de toutes choſes) a engendré une Per„ ſonne divine, qui eſt émanée de lui „ avant tous les ſiécles, & cela d'une ma„ niere incompréhenſible; Que cette „ Perſonne eſt appellée *Logos, la Parole,* „ *la Sageſſe, ou le Fils de Dieu; Qu'elle eſt* „ *Dieu de Dieu, & qu'en elle habite toute* „ *la plénitude de la Divinité*, c'eſt-à-dire

„ qu'elle poſſéde tous les Attributs divins „ dans toute leur perfection ; Qu'elle eſt „ l'Image du Dieu inviſible, la ſplendeur „ de la Gloire du Pere, & l'empreinte de „ ſa Perſonne ".

» Que cette Perſonne étoit au commencement avec Dieu ; qu'elle jouiſſoit avec » Dieu de ſa gloire avant que le monde » fût fait ; qu'elle ſoutient toutes choſes » par ſa parole puiſſante ; qu'elle eſt enfin, » pour tout dire, *Dieu ſur toutes choſes*, » *béni éternellement* par communication de » la gloire du Pere. J'avoue, continue M. » Clarke, que la raiſon toute ſeule n'eſt » pas capable de nous donner la connoiſſance de ce Dogme. Mais elle aquieſce à la découverte qui en eſt faite par la » Révélation, & elle n'y trouve rien qui » ſoit abſurde ou contradictoire. On ne » ſauroit aſſez s'étonner de la hardieſſe de » certains partiſans prétendus de la Raiſon, » qui ſe récrient étrangement contre ce » Dogme, & qui s'efforcent, &c. »

Après une Profeſſion de Foi auſſi ample & auſſi préciſe, je ſoutiens que M. Clarke n'a été dans l'Arianiſme ou le Déiſme que pendant un tems ; & que mieux inſtruit, il abandonna l'erreur en conſéquence de ſes Conférences avec M. Hawarden. Témoignage authentique, qui prouve la force victorieuſe de nos Raiſons, ſous leſquelles

le plus Savant des Ariens d'Angleterre ſuccomba. Eh pourquoi ceux de France ne veulent-ils pas les diſcuter d'auſſi bonne foi que lui ? La ſincérité demandoit donc, à mon avis, que vous reconnuſſiez ſon changement. Car enfin, s'il étoit encore Arien, lorſqu'il fit l'Ouvrage dont nous parlons, ce Docteur, que vous appellez *une vraie Machine à raiſonnement*, ne ſavoit nullement raiſonner, & la preuve s'en préſente d'elle-même par ce ſimple argument : Jeſus-Chriſt a dit qu'il étoit le Fils de Dieu, une même choſe avec lui ; que toutes choſes leur étoient communes ; qu'il avoit opéré de tout tems, & qu'il opéroit encore avec lui ; & il faiſoit des miracles pour le prouver ; s'il a dit vrai, donc il étoit Dieu, donc ſa Religion eſt divine. Mais s'il a trompé les hommes, donc ſa Religion n'eſt plus qu'impoſture ; parceque Dieu ne peut aprouver ni le menſonge ni le blaſphême. Or pour prouver, comme M. Clarke l'a fait, que la Religion Chrétienne eſt divine, il eſt indiſpenſable de croire que Jeſus-Chriſt eſt Dieu ; ſans quoi le fondement même de l'édifice s'écroule. Il faut donc opter entre ces deux partis : Ou M. Clarke avoit changé de ſentiment quand il prêcha ſes Sermons ſur la Vérité de la Religion Chrétienne ; ou, s'il étoit encore Arien, le

voilà manifeſtement en contradiction avec lui-même, & perſonne ne ſut moins raiſonner. Voulez-vous bien me réſoudre le problême ?

Je n'entre point dans vos queſtions, me répondit M. de Voltaire avec un peu d'humeur. *Ce qui eſt de certain* (*n*), c'eſt que M. Clarke avoit trop d'eſprit & raiſonnoit trop bien pour penſer comme les Catholiques. Ces misères ne ſont pardonnables qu'à des Philoſophes de vos écoles. Je les abandonne à votre Pere Mallebranche, dont on fait tant de cas parmi vous, & qui, au fond, n'étoit qu'un (*o*) Quakre. Mais réprenons le fil de notre Diſcours & les différentes manieres dont j'attaque votre Religion.

Ecoutez ce que j'ai répondu à la conſultation de Mad... dans ma fameuſe *Epitre à Uranie*, que le Parlement s'aviſa de condamner au feu.

Tu veux donc, charmante Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucréce nouveau
Devant toi, d'une main hardie,
A la Religion j'arrache le bandeau;

(*n*) Mot favori & tranchant de M. de Voltaire, dans les choſes les plus douteuſes & les plus fauſſes. C'eſt l'expédient par lequel il ſe tire de tout, & décide tout.

(*o*) *Tome 7. pag. 206.*

Que j'expoſe à tes yeux le dangereux tableau
Des menſonges ſacrés, dont la terre eſt remplie ;
Et qu'enfin ma Philoſophie
T'aprenne à mépriſer les horreurs du tombeau,
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes ſens,
De ma Religion blaſphêmateur profane,
Je veuille, par dépit pour mes égaremens,
Détruire, en libertin, la Loi qui les condamne.
Examinateur ſcrupuleux,
Je prétens pénétrer, d'un pas reſpectueux,
Au plus profond du Sanctuaire
Du Dieu mort ſur la Croix, que l'Europe révére.
L'horreur d'une éfroyable nuit.
Semble cacher ſon Temple à mon œil téméraire ;
Mais la Raiſon qui m'y conduit,
Fait marcher devant moi ſon flambeau qui m'éclaire.
Les Prêtres de ce Temple, avec un ton ſévère,
M'offrent d'abord un Dieu que je devrois haïr ;
Un Dieu qui nous forma pour être miſérables ;
Qui nous donna des cœurs coupables,
Pour avoir droit de nous punir ;
Qui nous créa d'abord à lui-même ſemblables,
Afin de nous mieux avilir,
Et nous faire à jamais ſouffrir
Des tourmens plus épouvantables.
. . . . . .
Je ne ſuis pas Chrétien, mais c'eſt pour t'aimer mieux.
. . . . . .

On ſuprime ici plus de 80 vers, remplis d'imputations ſi atroces, & de blaſphêmes ſi affreux contre le Créateur & contre Jeſus-Chriſt, qu'on n'oſe les expoſer aux yeux du Public. L'auteur, après avoir feint que Jeſus-Chriſt lui aparoît & lui reproche ſon Incrédulité, continue ainſi :

Entre ces deux portraits, incertaine Uranie ?
C'eſt à toi de chercher l'obſcure Vérité ;
A toi que la Nature honora d'un Génie
Qui ſeul égale ta beauté.
Songes que du Très-Haut la Sageſſe immortelle
A gravé de ſa main, dans le fond de ton ame,
La Religion Naturelle.
Crois que ta bonne foi, ta bonté, ta douceur,
Ne ſont point les objets de ſa haine éternelle.
Crois que, devant ſon Trône, en tous tems, en tous lieux,
Le cœur du Juſte eſt précieux.
Crois qu'un Bonze modeſte, un Dervis charitable,
Trouve plutôt grace à ſes yeux,
Qu'un Janſéniſte impitoyable,
Ou qu'un Jéſuite ambitieux.
Eh! qu'importe en effet ſous quel titre on l'implore :
Tout homme le connoît, mais aucun ne l'honore.
Ce Dieu n'a pas beſoin de nos vœux aſſidus :
Si l'on peut l'offenſer, c'eſt par des injuſtices.
Il nous juge ſur nos Vertus,
Et non pas ſur nos Sacrifices.

Voilà le centre & les principes auxquels ſe raporte tout ce que j'ai dit dans mes Ouvrages. Liſez-les avec attention, & vous verrez que je ſuis ſyſtématique.

Cela eſt clair, dis-je à l'Oracle, après des ſorties auſſi vives ſur Jeſus-Chriſt & ſur la Religion, on ne peut pas douter que vous ne ſoyez parfait Arien, parfait Déiſte. Mais une choſe qui m'étonne, c'eſt que vous & vos Meſſieurs qui enſeignez le Déiſme dans vos Ecrits, & qui y faites tous vos efforts pour l'établir, vous rougiriez & ſeriez très-offenſés, ſi dans une

une compagnie reſpectable, ou même dans la ſociété ordinaire, on vous donnoit le nom de *Déiſtes*; vous vous retireriez bientôt avec la honte & la colere. Un Catholique ſe donne pour ce qu'il eſt; un Proteſtant avoue qu'il ſuit la Réforme; un Turc mettroit le ſabre à la main plutôt que de renier Mahomet & l'Alcoran; en général perſonne ne rougit de ſon ſentiment quand il le croit vrai; & aucun de vous ne veut convenir qu'il eſt Déiſte. Voilà une étrange Religion, & de bien foibles diſciples, qu'un enfant ou une femmellette font auſſi-tôt apoſtaſier! La plûpart de vos Ecrivains n'oſent finir leurs Ouvrages, ſans y avoir inſeré quelques correctifs en notre faveur; mais ſi groſſiers que perſonne n'y eſt trompé. S'ils ſont repris par le Miniſtère public, ils donnent ſur le champ les *Rétractations* les plus fortes & les plus humiliantes; je ne parle pas de la ſincérité. Quoi! ſeriez-vous contredits par la conſcience, confondus par la vérité, dépourvûs de réponſes, arrêtés par la politique, effrayés par la crainte du public qui ſe ſouléve contre vous? Ces motifs combattroient bien votre cauſe. Quelle idée nous donnez-vous d'une Religion que vous abandonnez ſi promptement? Je me rapelle que de tous les tems les Hérétiques ont eu pour maxime généra-

le de déguiſer ou de renier leurs ſentimens quand on le leur demandoit. Ils ne ſympatiſoient point avec la lumière. Excuſez, je vous prie la liberté de ma comparaiſon.

La prudence inſpire, me dit l'Oracle, la conduite que tiennent nos Ecrivains. Les préjugés ſont encore trop forts, & la lumiere trop foible, pour ſe déclarer ouvertement. Ceci eſt la réforme d'une Doctrine illuſoire, malheureuſement enracinée dans les eſprits. Il faut que la Philoſophie ait fait plus de progrès avant de s'en déclarer les Protecteurs. Donnez-vous patience, & vous verrez que nous nous montrerons un jour à viſage découvert.

Je n'en ſuis pas bien convaincu, lui répondis-je. Le livre de l'avenir eſt un livre bien obſcur & bien incertain pour les hommes; ils y voient volontiers les prophéties & le ſuccès des projets qui les flattent. Tout ce que l'on peut dire juſqu'à préſent, c'eſt que le paſſé ne vous donne pas de grandes eſpérances. Mais en attendant, ſi vous regardez votre entrepriſe comme une réforme de la Philoſophie, que vous voulez rendre meilleure par une autre dont la Vérité vous paroît ſure, pourquoi rougir des ſentimens nouveaux? Dès les commencemens du Cartéſianiſme, tous les gens d'eſprit ſe diſoient Cartéſiens. Dès que le Syſtè-

me de Newton parut, une foule de Philoſophes ſe fit gloire de le ſoutenir hautement; & aucun de vos Meſſieurs n'oſe avouer le Déiſme, le Matérialiſme, ni la Religion purement naturelle. Pourquoi cela ?

Ce ſont des lâches, me répondit l'Oracle avec vivacité. Pour moi, je dis nettement ce que je ſuis. Non-ſeulement je ne diſſimule point dans la converſation les bons mots & les ſatyres qui me viennent dans l'eſprit contre votre Religion; mais je les ai fait imprimer publiquement dans le Recueil de mes Ouvrages. Mon nom eſt à la tête, & mes diſciples (*a*) n'oſent encore mettre le leur.

Par exemple, vous regardez comme un miracle éclatant en faveur de votre Religion, qu'elle ſe ſoit établie dans le monde malgré les obſtacles qu'elle avoit à vaincre de la part des Empereurs Romains, & de leurs Miniſtres dans les Provinces, que vous dites avoir répandu des torrens de ſang, pour détruire juſqu'au dernier des Chrétiens : & moi, pour vous enlever cette preuve de la Divinité du Chriſtianiſme, je ſoutiens hardiment, dans mon *Hiſtoire Générale*, que c'eſt la plus chimérique de toutes les illuſions. « L'ignorance

(*a*) D'environ trente Brochures que ces MM. ont données pour établir leurs différens ſyſtèmes, aucun n'a oſé mettre ſon nom que M. Touſſaint; encore l'a-t-il défiguré, en le greciſant ſous celui de *Panage*.

» (*b*) ſe repréſente d'ordinaire ces Princes, » & ſurtout Dioclétien, comme un enne- » mi armé ſans ceſſe contre les Fidéles, & » ſon régne comme une S. Barthelemi con- » tinuelle ". Vain préjugé que je laiſſe aux Baronius, aux Pagi, aux Ruinart, aux Boſſuet, aux Fleury, aux Tillemont. Il eſt vrai que je n'ai jamais perdu mon tems, comme eux, à étudier les anciens monumens de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique*. Mais en revanche, j'ai bien lû la judicieuſe & ſincere Diſſertation du fameux Dodwel, ſur *Le petit nombre des Martyrs*. C'étoit un excellent Cacouac, rempli de l'eſprit Philoſophique, s'il y en eut jamais en Angleterre, & de qui j'ai appris beaucoup de bonnes choſes. La lecture de ſes Diſſertations m'a tenu lieu d'une infinité de Livres que je cite, & que je n'ai jamais vus.

Je veux donc vous aſſurer ſur ſa parole, qu'il n'y a pas eu la milliéme partie des Martyrs, dont vos Hiſtoriens anciens & modernes ont fait mention. Les roues, les chevalets, les ongles de fer, les chaudieres bouillantes, les buchers ſont autant

(*b*) *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*, chap. 5. Liſez tout le chap. où cette matiere eſt traitée, & vous verrez ſi le langage que je fais tenir ici à l'Auteur, eſt autre choſe que le dévelopement de ſes paradoxes ſur ce point, démentis par toute l'Hiſtoire. Il faudroit un Livre, pour en réfuter toutes les abſurdités.

de fables inventées dans les siécles d'ignorance & de superstition, par les faiseurs de Légendes. N'allons point rendre barbares des Princes remplis de sagesse & d'humanité, pour trouver un miracle de trois siécles dans l'établissement du Christianisme. Insensiblement il gagna du terrein, & s'étendit naturellement, comme toutes les Sectes de l'Erreur & de la Philosophie : voilà le fait & la vérité.

„ Ce qui est de certain, c'est que le „ génie du Sénat ne fut jamais de persé- „ cuter personne pour sa croïance ; & au- „ cun des Césars n'inquiéta les Chrétiens „ jusqu'à Domitien ". Je n'en excepte pas même Néron. Je sai ce que Suétone, Sulpice Sévére, & Paul Orose ont dit des cruautés horribles que ce Prince inhumain fit souffrir aux Fidéles, & la vive peinture que Tacite nous en a laissée. Dowel est bien bon d'en convenir. Pour moi, je nie tout, & je recuse leur autorité.

Il s'en faut bien que je représente Trajan, Marc-Aurele & les Antonins, comme des Princes capables de verser le sang. J'assure expressément qu'il ne furent point persécuteurs. Il est vrai que les Apologies de S. Justin, de Tatien & d'Athénagore, leur furent présentées pour les conjurer, & en même tems le Sénat, de ne pas souffrir qu'on fît mourir les Chrétiens par le seul motif

de leur Religion. Mais, ou il faut que les Ouvrages, qui portent leur nom, ſoient ſuppoſés, ou que les Auteurs ayent été bien inſenſés d'oſer parler ainſi à des Empereurs qui ne perſécuterent jamais perſonne. J'en dis autant de l'Apologétique de Tertullien.

Inutilement Lactance & Euſébe, témoins oculaires de ce qui ſe paſſa dans l'Aſie & dans l'Egypte par les ordres de Dioclétien, rapportent des cruautés ſans nombre, & telles que l'on ne conçoit pas comment des hommes ont été capables de s'y livrer. Je ſuis convaincu que le zéle de ces deux Hiſtoriens avoit échauffé leur imagination, & qu'ils ont cru voir ce qui n'exiſta jamais.

A l'égard de tant d'*Actes de Martyrs*, rapportés par Dom Ruinart, ce Bénédictin ſuperſtitieux & fanatique; ce ſont autant de pieuſes rêveries, enfantées dans le cerveau des anciens Moines ſes Confreres. Dowel n'y penſoit pas, quand il en a reconnu la plus grande partie pour vraie.

Dès que j'ôte aux Chrétiens la gloire d'avoir verſé leur ſang, pour rendre témoignage à l'Evangile, vous comprenez que je ne ſuis guéres diſpoſé à louer leurs vertus. J'ai fait l'éloge des Chinois, que j'appelle (c) le plus ancien & le plus ſage de tous les Peuples. J'ai donné les mêmes

(c) *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér.* Chap. I & II.

qualités aux Indiens. En vingt endroits de mes Ouvrages, j'ai préconiſé Socrate, Platon, Ariſtide, Titus, Trajan, Marc-Aurele, Antonin, Julien & tant d'autres Païens, que je dis s'être rendus dignes des récompenſes immortelles, dont je les crois couronnés. J'ai cru même devoir rendre juſtice à Mahomet & à ſes Diſciples, des ſages maximes & de la bonne conduite que j'avois reconnues en eux.

Il étoit naturel que, dans une *Hiſtoire Générale*, où je parle de tous les ſiécles, de tous les Peuples, de toutes les Réligions, je fiſſe un chapitre ſur celle des Chrétiens; que je diſe quelque choſe de Jeſus-Chriſt, après avoir tant loué *Confucius*; que je donnaſſe du moins à entrevoir la rapidité inconcevable, avec laquelle l'Évangile s'eſt répandu en moins de deux ſiécles juſqu'aux extrémités de l'Univers, dont il a changé la face, comme j'ai remarqué les progrès immenſes du Mahométiſme dans ſes trois premiers régnes. Enfin on devoit s'attendre que je dirois quelque choſe de la ferveur des premiers Chrétiens, & de tant de beaux génies, parmi les Apologiſtes & les Peres qui ont écrit en faveur du Chriſtianiſme. Cette matiere auroit fourni d'auſſi beaux traits pour le moins, que les Chinois, les Indiens, les Gaures & les Quakers ſur leſ-

quels je me ſuis beaucoup étendu.

Mais elle étoit inſipide & odieuſe pour moi. Je n'y ai jamais apperçu que des ſuperſtitions, des vices, des cruautés & les horreurs du Fanatiſme. Cherchez bien dans tous mes Ouvrages, je vous défie d'y trouver une ſeule fois l'éloge des Chrétiens. Le premier Prince, qui les a protégés, Conſtantin le Grand, étoit un monſtre à mes yeux. Voyez (*d*) toutes les barbaries que j'entaſſe ſur ſa tête, ſans avertir que la haine des Païens l'a chargé de tous ces crimes; la plûpart ſans fondement; & que, s'il en a commis, ils ſont antérieurs à ſon Baptême. Voyez les cruautés effroyables, que j'impute aux Chrétiens de ſon tems en Syrie & dans la Paleſtine. Voyez comment je traite Charlemagne le plus grand de nos Rois, parce qu'il étoit plein de zéle pour la propagation & le bon ordre de l'Égliſe. Je ne lui connois pas l'apparence d'une Vertu. Voyez enfin ſi, lorſque j'ai parlé des Chrétiens attachés à leur foi, j'ai jamais manqué de leur donner les titres de Superſtitieux & de Fanatiques. Je ſuis tolérant pour toutes les Religions du Monde; il n'y a que la leur qui me ſoit odieuſe.

Il en eſt un ſur-tout qui a échauffé ma

(*d*) *Eſſai ſur l'Hiſt. Génér.* chap. 5.

bile plus que tous les autres, par un certain projet qu'il avoit conçu, mais qu'il n'a pu exécuter. C'eſt ce *Blaiſe Paſcal* (*e*) ſi célebre dans le Monde par ſes découvertes, par le ſeul Ouvrage qu'il a donné, & par les matériaux qu'il amaſſoit pour en compoſer un autre ſur la Religion. Les principes qu'il devoit y développer, ſont tellement oppoſés aux miens, que je n'ai pu les lire, ſans en être courroucé juſqu'au fond de l'ame. A peine eus-je parcouru ſes *Penſées*, que je pris la plume pour les réfuter; mais la colére qui me tranſportoit, m'offuſqu'à la raiſon. Au jugement de tous les gens ſenſés, on ne me reconnoît point dans un écrit ſi pitoïable; & je me ſens moi-mê

(*e*) *Voyez* le portrait contempteur, qu'il en fait dans une de ſes *Epîtres* au R. de P. *tom. 6. pag.* 205. L'Auteur des *Penſées Philoſophiques* en juge tout différemment, *n.* 14. » Paſcal, dit-il, avoit de la droitu» re; mais il étoit peureux & crédule. Eloquent » Ecrivain & Raiſonneur profond, il eût ſans dou» te éclairé l'Univers, ſi la Providence ne l'eût » abandonné à des gens, qui ſacrifierent ſes talens à » leurs haines, & qui ne méritoient pas d'être ſes » Diſciples «. Concilie qui pourra ces caractères diſparates de peureux, de crédule, de raiſonneur profond, de beau génie, capable d'éclairer l'Univers, ſupérieur à tout Port-Royal. Voilà comment ces Meſſieurs s'accordent avec eux-mêmes, & les uns avec les autres. Voilà l'uniformité de leur ſyſtême & leur judiciaire.

me, quand, à tête repoſée, je relis mes *Remarques*. La chienne de Brochure ! Elle m'a fait mille fois plus de tort, que je n'en comptois faire à *ce Miſantrope ſublime, ennemi du genre humain.*

Je demande donc un peu d'indulgence au Public pour cette éclipſe paſſagere, arrivée à mon génie, capable certainement de faire mieux ſur d'autres ſujets; & j'en reviens au jugement que j'ai prononcé ſur moi-même. » Quelle défiance » (*f*) ne dois-je point avoir, moi qui, né » avec des talens ſi foibles, accablé de » maladies continuelles, (& d'ailleurs ſi » remplis de préjugés), n'ai ni le don » de bien imaginer, ni la patience de cor- » riger, par un travail aſſidu, les défauts » de mes Ouvrages«.

L'Oracle parloit depuis long-tems, & avec tant de feu, qu'il en étoit épuiſé & hors de lui-même. La derniere réflexion avoit ſur tout extrêmement affecté ſon ame. Il nous congédia, en nous diſant de revenir le lendemain, parce qu'il avoit de nouvelles choſes à m'expliquer.

Comme mon Introducteur m'avoit trahi ſur mes premieres confidences, je ne m'aviſai pas de lui en faire de nouvelles. Je me contentai de réfléchir à part moi, ſur les horreurs que l'Oracle venoit de nous

(*f*) Préface ſur la Tragédie de Mariamne.

débiter avec enthouſiaſme. Il m'auroit été facile de le confondre ſur tout ce qu'il m'avoit avancé dans nos deux converſations. Mais une réfutation diſcutée auroit trop coupé le diſcours ; elle nous auroit écartés ; elle n'auroit point fini, & la chaleur de la diſpute auroit bientôt rompu tout commerce. C'eſt ce que je ne voulois pas. Mon deſſein étoit de laiſſer parler M. de V. en toute liberté, & de me couvrir du voile de la politeſſe & de l'admiration, pour voir juſqu'où il porteroit l'excès de ſes égaremens. C'eſt le parti que je pris encore dans les converſations ſuivantes.

V^e. CONVERSATION.

JE trouvai l'Oracle bien remis de l'émotion où je l'avois laiſſé la veille, & je vis à ſon air ſerein, qu'il étoit de fort bonne humeur. Eh bien, me dit-il, nous diſcutames hier le fonds de votre Chriſtianiſme, examinons aujourd'hui quelques-uns de ſes Dogmes. Dans ce que j'ai le plus admiré en Angleterre & en Pruſſe, parmi les grands avantages & les traits de ſageſſe que je trouve dans ces deux Royaumes, rien ne m'a tant fait de plaiſir que *la Liberté* ineſtimable, accordée à tout par-

ticulier, de penſer, de dire, d'écrire & de faire tout ce qu'il veut. De-là naît une infinité de Livres ſavans & admirables, où l'on plaide pour & contre la cauſe de tous les ſentimens & de toutes les Religions. Voilà ce que ne connoiſſent pas vos timides Croyans qui, ſe renfermant dans la ſphére étroite d'un ſeul parti, ne donnent aucun eſſor au genie, & aiment mieux le voir languir, que d'oſer franchir les barrieres des préjugés conſacrés par l'imbécillité de leurs peres. De telles chaînes ne ſont pas faites pour moi. J'aime à voyager dans toutes les régions de l'eſprit humain, & quelquefois à m'y égarer volontairement. Je crois y voir de nouvelles beautés. Que m'importe ſi les autres ne les regardent pas comme telles, il ſuffit qu'elles me plaiſent. Telle idée me flate aujourd'hui que je rejetterai demain. Eſt un ſot qui ne trouve pas toujours des probabilités & des vraiſemblances pour contredire les Vérités les plus univerſellement reçues, & celles mêmes qu'il a établies.

J'ai cru, par exemple, pendant un tems la Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame, ou du moins je paroiſſois la croire; car je m'exprimois ſur les biens éternels, juſte récompenſe du ſage, comme un homme fermement convaincu de cette

eſpérance. Inſenſiblement cette certitude s'eſt affoiblie dans mon eſprit. Je me ſuis approché de ceux qui en doutoient, parce que c'étoient de ces Philoſophes que j'eſtime ; j'ai ſouvent rapporté leurs paroles ſceptiques, & enfin j'ai commencé à héſiter comme eux (*g*).

Pour comble de malheur, je ſens de ma penſée
Se déranger les reſſorts.
Mon eſprit m'abandonne, & mon ame éclipſée
Perd en moi de ſon être, & meurt avant mon corps.
Eſt-ce là ce rayon de l'Eſſence ſuprême,
Qu'on nous peint ſi lumineux ?
Eſt-ce là cet eſprit ſurvivant à nous-même ?
Il naît avec nos ſens, croît, s'affoibit comme eux.
Hélas ! périroit-il de même ?
JE NE SAIS ; mais j'oſe eſpérer
Que de la mort, du tems, & des deſtins le Maître,
Dieu conſerve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

A coup ſûr, ce langage vous paroîtra un peu extraordinaire ; car il y a là de quoi amuſer tous les partis, & rien qui puiſſe les contenter. Je doute de tout ce qui concerne cette matiere ; & je ne veux pas aller plus loin que de Newton, qui ne s'étoit (*h*)

(*g*) Lettre à Monſieur de Genonville, *tom. 6. pag. 240.*

(*h*) *De l'Ame & des Idées*, tom. 9. pag. 58. On prête ici des ſentimens fort injurieux à la memoire de M. Newton. C'eſt à ſes Diſciples à le vanger. On ne lit rien de tel dans ſes Ouvrages. M. de Voltaire ne l'a jamais vu, ſur quoi eſt-il donc fondé ?

» point fait de ſyſtème ſur l'ame, ni » ſur la maniere dont elle eſt unie au » corps, & ſur la formation de ſes » idées. Il croyoit ſeulement qu'il étoit » poſſible qu'il y eût des millions d'au- » tres ſubſtances penſantes, dont la na- » ture pouvoit être abſolument diffé- » rente de la nature de notre Ame.... » ennemi des ſyſtèmes, il ne jugeoit de » rien que par analyſe; & lorſque ce » flambeau lui manquoit, il ſavoit s'arrê- » ter «. Or comme l'analyſe ne démontre ni la Spiritualité ni l'Immortalité de l'Ame, il a dû être abſolument indécis ſur l'une & ſur l'autre; & c'eſt auſſi à quoi je m'en tiens.

L'analyſe démontre ſi peu ces deux points, que tout ce que M. Loke a dit de mieux dans ſon traité de l'*Entendement* eſt » que nous n'avons pas aſſez de » connoiſſance de la Nature pour oſer » prononcer qu'il ſoit impoſſible à Dieu » d'ajouter le don de la penſée à un Être » étendu quelconque... Celui qui peut » tout, ne peut-il pas faire penſer un Être » matériel, un atôme, un élement de la matiere? *On* (*i*) aſſure que Newton croyoit

(*i*) Voilà la grande reſſource de M. de Voltaire, pour haſarder les plus groſſieres fauſſetés. Il fait toujours parler cet *On* chimérique. *On* aſſûre, *on* a dit,

» la choſe poſſible ainſi que Loke . . . Ce-
» pendant affirmer que la matiere penſe
» en effet, parce que Dieu a pu lui com-
» muniquer ce don, ſeroit le comble de
» la témérité ; mais affirmer le contraire
» eſt-il moins hardi ? « Pour moi je ſuis ſi convaincu de cette importante Vérité, que je l'ai répétée plus de trente fois dans mes Ouvages.

J'en ai fait la réflexion en les liſant, pris-je la liberté de dire à l'Oracle ; & je n'ai jamas pu comprendre pourquoi vous y reveniez ſi ſouvent. Car enfin, vous convenez qu'on ne peut affirmer que la matiere penſe ; & vous vous en tenez à demander ſeulement qu'on vous accorde la poſſibilité du fait. Eh bien ! quand les Croyans en conviendroient, je ne vois pas que cette poſſibilité intéreſſe plus que la poſſibilité de mille mondes, différens de celui que nous habitons. Pourquoi donc rappellez-vous cette queſtion à tout propos ? Je n'en apperçois ni l'objet ni la conſéquence.

Je le crois, me répondit l'Oracle, & bien d'autres que vous ne pénétrent pas plus loin. Si je n'avois pas des vues, pouvez-

---

on a fait imprimer, &c. Eh ! ne ſait-il pas que *on* eſt un menteur ? Les Ecrivains judicieux & ſolides n'employent pas une pareille autorité.

vous penſer que je rappellerois ſi ſouvent comme importante, une queſtion qui vous paroît frivole, & qui l'eſt en apparence ? Puiſque vous venez ici pour vous inſtruire, je vais vous découvrir ce ſecret. Regardez-moi comme un bon pere de famille, plus que ſexagenaire, qui plante des avenues & des forêts, dont il ne jouira jamais, & que ſes neveux ſeuls verront dans leur beauté. Je ne me flatte pas que l'hypotheſe de Loke ſera reçue de mon vivant. Mais à force de la répéter & de la rendre plauſible, j'eſpere qu'un jour on la regardera enfin comme telle; & de cette poſſibilité une fois convenue, mes ſucceſſeurs n'auront plus qu'un pas à faire pour paſſer à la réalité.

Quand on aura accordé que *la matiere quelconque* eſt ſuſceptible de penſée, on ſe détachera bientôt de recourir pour cela à l'Ame, que Newton appelle *une ſubſtance incompréhenſible*; on prouvera aiſément que Dieu communique par ſa Toute-Puiſſance (*k*) nos idées à nos ſens; on le fera voir

(*k*) *Voyez* le chap. ſur l'*Ame*, tom. 7. pag. 279. Vous y trouverez que M. de Voltaire nous y égale abſolument aux Bêtes ſur le principe de la penſée. Eſt-ce à nous ou aux Bêtes à le remercier ? Ailleurs, il nous met au-deſſous d'elles. Voici ſes termes: » J'oſe dire que la raiſon de l'homme ainſi obſcurcie,

voir par la conſtruction même de notre corps, dont chaque partie a ſes propriétés différentes, & a été formée dans cette vue. Ce ſera leur configuration particuliere, qui déterminera l'eſpéce de nos penſées. Celles-ci deviendront communes aux Bêtes, qui ſont pourvues des mêmes ſens que nous. On comprendra déſormais comment Archiméde ne différe d'une Taupe que par une plus grande perfection des organes, & comment un enfant n'eſt eſſentiellement rien de plus qu'un petit chien, ainſi que je l'ai avancé. On concevra que les déſirs & les plaiſirs phyſiques ſont auſſi naturels & auſſi licites aux hommes qu'aux animaux; & comme il ſeroit abſurde de dire qu'il y a dans une autre vie des peines & des récompenſes pour les animaux, on ſentira le ridicule de croire qu'il y a quelque choſe à eſpérer ou à craindre pour les hommes. La démonſtration en eſt complette; puiſque les uns & les autres ſont uniquement de la même nature, c'eſt-à-dire, compoſés de la ſeule matiere, dont l'organiſation, qui eſt le ſujet où réſide la penſée, ſe diſſout après

» eſt bien au deſſous des connoiſſances ſi bornées; » mais ſi ſûres, que nous appellons *inſtinct* dans les » Brutes «. *tom* 9. *pag.* 91. Ainſi nous voilà plus Bêtes que les Bêtes.

la mort. Qu'on vienne après cela ménacer le genre humain de la damnation éternelle. Voilà où j'en veux venir en accoutumant les hommes peu à peu à croire que la matiere eſt ſuſceptible de penſée. Je poſe le fondement de l'édifice. Mes Diſciples en ſavent le plan ; & ce ſera leur affaire de l'élever quand le moment en ſera venu.

Aſſurément, répondis-je à M. de V. vous aviez bien raiſon de dire, que ni moi ni beaucoup d'autres ne comprenions pas la fin & toute l'étendue de votre projet. Il eſt vaſte, ſolide & digne de vous. Je ne vois qu'une difficulté dans le ſuccès de ſon exécution. C'eſt que tout porte ici ſur une ſimple poſſibilité, qui eſt de ſavoir ſi la matiere peut être ſuſceptible de la penſée. Or quand on vous l'accorderoit, croyez-vous qu'on ira tout d'un coup conclure qu'elle penſe en nous ? Parce qu'une choſe eſt poſſible, donc elle l'eſt. L'Empereur du Mogol peut avoir vingt piés de haut, donc il les a. En vérité ceux mêmes qui n'ont jamais étudié en Philoſophie ne vont pas ſi vite en conſéquences. On pourroit bien vous appliquer ces paroles très-cenſées, par leſquelles vous concluez le jugement que vous portez ſur la diſpute de M. Leibnitz & de M. Newton, au ſujet de la formation des Idées, „ Quand mê-

„ me, dites-vous, (*a*) il ſeroit poſſible
„ que Dieu eût fait tout ce que Leibnitz
„ imagine, faudra-t-il le croire ſur une
„ ſimple poſſibilité ? Qu'a-t-il prouvé par
„ tous ces nouveaux efforts ? qu'il avoit
„ un très-beau genie ; mais s'eſt-il éclairé,
„ a-t-il éclairé les autres ? . . . Si l'on veut
„ ſçavoir ce que Newton penſoit ſur l'A-
„ me, ſur la maniere dont elle opere, &
„ lequel de tous ces ſentimens il embraſ-
„ ſoit, je répondrai qu'il n'en ſuivoit au-
„ cun. Que ſavoit donc ſur cette matiere
„ celui qui avoit ſoumis l'infini au calcul,
„ & qui avoit découvert les Loix de la
„ péſanteur ? Il ſçavoit douter ". C'eſt-à-dire, ajoutai-je, qu'après avoir bien donné la torture à ſon eſprit, il en revenoit au mauvais bon mot de Socrate ; & qu'il étoit auſſi peu avancé ſur la connoiſſance de lui-même, que le plus ignorant de tous les hommes. Je doute fort que ce génie ſublime s'y ſoit aſſez mal pris pour n'acquerir que des incertitudes ſur ſon Ame. N'eſt-ce pas bien la peine de conſumer ſon eſprit en frais, pour ne découvrir que des raiſons de douter, tandis que tout le monde en connoît d'invincibles, qui démontrent la néceſſité de croire ?

L'Oracle fut un peu interdit du jugement

(*a*) *Tom. 9. pag. 67.*

qu'il avoit porté lui-même contre ſon ſyſtême des poſſibilités & du ſcepticiſme. Il en rit ; ce qui ne lui eſt pas ordinaire avec ceux qui le contrediſent, & il changea de propos.

On s'étonnera, dit-il, tant qu'on voudra de mes variations, on en fera même l'Hiſtoire ſi l'on veut ; jamais on ne m'ôtera la liberté de dire ce qui me vient dans l'eſprit ſuivant le tems & les circonſtances. C'eſt une puérile timidité que de vouloir toujours marcher ſur la même ligne, par la crainte de tomber dans des précipices, pour peu que l'on s'en écarte ſur la droite ou ſur la gauche.

L'impreſſion qu'avoit fait ſur moi la force du ſentiment & de la vérité, m'éloignerent d'abord du Manichéiſme & du Fataliſme qu'il enſeigne. J'avois dit de fort belles choſes contre ſes impiétés, en parlant de l'exiſtence de Dieu, de ſa Sageſſe & de ſa Providence. Mais comme je ne contractai jamais d'attachement indiſſoluble à aucune idée, je me réſervai la liberté d'écrire en d'autres tems tout ce qui me paſſeroit par la tête.

Ce fut dans un de ces momens où je me crois tout permis, que je compoſai la plus ſanglante & la plus horrible de toutes les Satyres contre le Créateur & contre ſes Ouvrages. L'Antiquité feignit dans les

Titans une image des audacieux & des impies ; mais elle n'en a fait que des pigmées, des timides & des lâches, par comparaiſon à ce que j'ai avancé. Pour donner à entendre que c'eſt la raiſon & le bon ſens qui parlent dans cette prétendue fiction, je la mets ſous le nom de Platon, le plus éclairé & le plus ſage des Philoſophes. Liſons enſemble cet endroit que les Cacouacs ont fort gouté.

» Platon (*b*) rêvoit beaucoup, & l'on » n'a pas moins rêvé depuis..... Voici » un de ſes ſonges, qui n'eſt pas un des » moins intéreſſans. Il lui ſembla que le » grand *Demiurgos*, l'éternel Géometre, » ayant peuplé l'eſpace infini de globes in- » nombrables, voulut éprouver la ſcience » des Génies qui avoient été témoins de » ſes Ouvrages. Il donna à chacun d'en- » tr'eux un petit morceau de matiere à » arranger..... *Démogorgon* eut en par- » tage le morceau de boue, qu'on appelle » *la Terre* ; & l'ayant arrangée de la ma- » niere qu'on la voit aujourd'hui, il pré- » tendoit avoir fait un chef d'œuvre.

(*b*) *Songe de Platon*, tom. 8. pag. 352. C'eſt l'imitation, ou plutôt la copie d'une pareille chimere, imaginée par l'Héréſiarque *Ménandre*, & adoptée par les Gnoſtiques dans leur ſyſtême des *Eons*. Voyez S. IRENÉE *Contra Hæreſes. Lib.* 1, *c.* 24. *Nova Edit.*

» Il fut bien ſurpris d'être reçu avec des » huées (*c*).

„ L'un de ſes confreres, qui étoit un „ fort mauvais plaiſant, lui dit : Vraiment „ vous avez bien operé; vous avez ſéparé „ votre monde en deux, & vous avez mis „ une grande eſpace d'eau entre les deux „ Hémiſphères, afin qu'il n'y eût point „ de communication entre l'un & l'autre. „ On gélera de froid ſous vos deux Pôles, „ on mourra de chaud ſous votre Ligne „ équinoxiale. Vous avez prudemment „ établi de grands déſerts de ſables, pour „ que les paſſans y meurent de faim & de „ ſoif. Je ſuis aſſez content de vos mou- „ tons, de vos vaches & de vos poules; „ mais franchement, je ne le ſuis pas trop „ de vos ſerpents & de vos araignées. „ Vos oignons & vos artichaux ſont de „ très bonnes choſes; mais je ne vois pas „ quelle a été votre idée, en couvrant la „ terre de plantes vénimeuſes; à moins

(*c*) Les Manichéens diſoient que le Dieu de l'Ancien Teſtament étoit un Dieu mauvais, & l'Auteur du mal. Leurs raiſonnemens n'avoient rien de plus fort, que ce que dit ici M. de Voltaire. C'eſt préciſément la Doctrine blaſphêmatoire de l'Anglois Wiclef dans ſon *Trialogue*. Je voudrois bien qu'on lût M. Boſſuet ſur l'impiété qu'il y a de nier la Divinité du Créateur & de ſes Ouvrages. *Hiſtoires des Variations*, Liv. II. n. 201. & ſuiv. Ce qu'il dit ſemble être fait pour cet endroit.

„ que vous n'ayez eu le deſſein d'empoi-
„ ſonner ſes habitans. Il me paroît d'ail-
„ leurs que vous avez formé une trentai-
„ ne d'eſpéces de ſinges, beaucoup plus
„ d'eſpéces de chiens & ſeulement quatre
„ ou cinq eſpéces d'hommes. Il eſt vrai
„ que vous avez donné à ce dernier ani-
„ mal, ce que vous appellez *la Raiſon.*
„ Mais en conſcience, cette Raiſon-là eſt
„ trop ridicule & approche trop de la fo-
„ lie. Il me paroît d'ailleurs que vous ne
„ faites pas grand cas de cet animal à deux
„ piés ; puiſque vous lui avez donné tant
„ d'ennemis, & ſi peu de défenſes, tant
„ de maladies & ſi peu de remédes, tant
„ de paſſions & ſi peu de ſageſſe. Vous
„ ne voulez pas apparemment qu'il reſte
„ beaucoup de ces animaux-là ſur la terre.
„ Car, ſans compter les dangers auxquels
„ vous les expoſez, vous avez ſi bien fait
„ votre compte, qu'un jour la petite vé-
„ role emportera régulierement tous les
„ ans la dixiéme partie de cette eſpéce ;
„ & que la ſœur de cette petite vérole
„ empoiſonnera la ſource de la vie dans
„ les neuf parties qui reſteront ; & com-
„ me ſi ce n'étoit pas encore aſſez, vous
„ avez tellement diſpoſé les choſes, que
„ la moitié des ſurvivans ſera occupée à
„ plaider, l'autre à ſe tuer ; ils vous auront
„ ſans doute beaucoup d'obligation, ils

„ vous en remercieront tous les jours, &
„ vous avez fait-là un beau chef-d'œuvre.
„ Démogorgon rougit ; il ſentoit bien
„ qu'il y avoit du mal moral, & du mal
„ phyſique dans ſon affaire ; mais il ſoute-
„ noit qu'il y avoit plus de bien que de mal.
„ Il eſt aiſé de critiquer, dit-il, mais penſez-
„ vous qu'il ſoit ſi facile de faire un ani-
„ mal qui ſoit toujours raiſonnable, qui ſoit
„ libre, & qui n'abuſe jamais de ſa liber-
„ té ? Penſez-vous que, quand on a neuf
„ à dix mille plantes à faire provigner,
„ on puiſſe ſi aiſément empêcher que quel-
„ ques-unes de ces plantes n'ayent des
„ qualités nuiſibles ? Vous imaginez-vous,
„ &c. „

Mon goût pour les critiques hardies en ce genre réveilla ma verve au ſujet des déſaſtres affreux arrivés à Lisbonne au mois de Novembre 1755. Quelques-uns de vos Moraliſtes prétendirent que l'éclat de ces malheurs étoit un ſignal que le Ciel nous donnoit pour nous faire rentrer en nous-mêmes, & nous rappeller à lui ; que nous devions craindre pour nous, adorer les coups de ſa main vengereſſe ; & que tout étoit *bien* dans l'ordre de ſes deſſeins éternels. Je ſaiſis l'occaſion d'examiner cette grande maxime : TOUT EST BIEN. Je n'ai omis aucune des raiſons qui peuvent en faire douter ; & je conviens

d'avoir imité Bayle, qui a discuté le pour & le contre de toutes les questions épineuses, sur tout de celle qui regarde la cause du bien & du mal, & qui n'a rien décidé. Pour écarter les soupçons & les cris auxquels je m'attendois bien, j'ai cru devoir emprunter pour un moment le langage de vos Piétistes, (*d*) & même le ton dévot dans ma préface, dans quelques vers & dans mes notes. Y sera trompé qui voudra l'être. Mais tenez-vous-en à ces premiers vers ; ils vous apprendront ce que je pense de la nature & de la justice de ce fléau. (*e*)

O malheureux Mortels, ô Terre déplorable !
O de tous les fléaux assemblage effroyable !
D'inutiles douleurs, éternel entretien !
Philosophes trompés, qui criez : *Tout est bien*,
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfans l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés,
. . . . . .
Aux cris demis formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous, c'est l'effet des éternelles Loix,
Qui d'un Dieu libre & bon nécessitent le choix ?
Direz-vous en voyant cet amas de victimes,

(*d*) Épithete que M. Panage nous donne par dérision.

(*e*) Poëme sur le désastre de Lisbonne, ou Examen de cet axiôme : TOUT EST BIEN. *Tom.* 6. *pag.* 335.

Dieu s'eſt vengé, leur mort eſt le prix de leurs crimes!
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfans,
Sur le ſein maternel écraſés & ſanglans?
Lisbonne, qui n'eſt plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices?
Lisbonne eſt abîmée, & l'on danſe à Paris.
. . . . . .
Croyez-moi : quand la Terre entr'ouve ſes abîmes,
Ma plainte eſt innocente, & mes cris légitimes.

Ces deux traits lancés contre le Créateur & contre ſes Œuvres, vous apprendront ma maniere ordinaire d'éclaircir & d'établir les dogmes les plus ſacrés : c'eſt en faiſant valoir (*f*) avec force tout ce qui eſt plus capable de les combattre. Quel danger y auroit-il de l'expoſer ſous les yeux de tout homme qui ſait lire? Il y a dans Ciceron & dans Lucréce mille traits qui paroiſſent plus pernicieux (*g*), & cependant on en a fait de très-belles Éditions pour l'uſage de M. le Dauphin; pourquoi n'aurois-je pas la liberté de penſer & de parler comme ces grands hommes?

On a fauſſement ſoupçonné Bayle de Manichéiſme, parce qu'il en a plaidé la

(*f*) Voyez *tom.* 9. *pag.* 11. & *ſuiv.* L'affectation avec laquelle il pouſſe au plus loin les objections des Matérialiſtes.

(*g*) C'eſt le raiſonnement de M. de Voltaire dans ſes notes ſur *ce Poëme.*

cauſe avec toute la ſagacité de ſon eſprit. Mais l'eſtime (*h*) & le reſpect, dont je ſuis pénétré pour ce célebre Sceptique, ſont les deux motifs qui m'engagent à faire ſon apologie. Je ſuis même ſa méthode ſur le Chapitre de la *Liberté de l'Homme.* Je la reconnois cette Liberté dans une (*i*) Lettre que j'eus l'honneur d'écrire au R. de P. & dans un Poëme exprès (*k*), où je ſuppoſe qu'un Ange deſcendu du Ciel eſt venu me convaincre de cette Vérité. Mais il n'a pas levé tous les doutes de mon eſprit. Car je prétends qu'on peut faire *d'excellentes objections* contr'elle; & à tout prendre, la choſe n'eſt pas ſi certaine que cet Eſprit céleſte me l'avoit aſſuré. Avez-vous lû les réflexions (*l*) que j'ai faites ſur cette matiere?

Oui, M. je les connois, & elles ſont même aſſez préſentes à ma mémoire. Eh bien, comment les trouvez-vous? M, je révére infiniment tout ce qui émane de votre plume. La réponſe eſt obligeante, mais elle peut bien n'être qu'une politeſſe. Je veux que vous me diſiez franchement

---

(h) *Voyez* le Temple du Goût, *tom. 7.*
(i) *Tome 6. pag. 200.*
(k) *Ibid. pag. 15.*
(l) Voyez *tom. 9. chap. 4.* & *5.* Sur la Liberté de l'Homme.

ce que vous en penſez, & je vous donne ma parole de ne le pas trouver mauvais. Puiſque vous me l'ordonnez, je le ferai d'autant plus librement, que tout ce que vous dites paroît tiré du fameux *Collins*, Magiſtrat de Londres, Auteur du Livre ſur *la Liberté de penſer*, & de pluſieurs autres Ouvrages auſſi hardis que philoſophiques. Celui qu'il écrivit contre la Liberté de l'homme eſt, dites-vous, ſi bon & ſi excellent, que le Docteur Clarke n'y put répondre que par des injures. Quoique vous l'ayez adopté & beaucoup loué, mes réflexions ne tomberont pas ſur vous, ce ſera l'affaire de Collins.

» 1°. Les Plantes, dites-vous d'après » lui, ſont des Êtres organiſés dans leſquels » tout ſe fait néceſſairement. Quelques » Plantes tiennent au regne animal, & » ſont en effet des animaux attachés à la » terre. Ces animaux plantes n'ont certai- » nement point de Liberté ». D'où vous prétendez conclure que les hommes n'en ont pas d'avantage. Voilà la premiere de ces *excellentes objections* que vous annoncez. Oh, je vous aſſure que ſi c'eſt-là le bon ſens des *Nouveaux Philoſophes*, nos cultivateurs & nos enfans en ont mille fois d'avantage. Car ils ne s'aviſeront jamais de mettre l'homme en parallele avec l'herbe des champs.

„ 2°. Les Animaux brutes n'ont-ils pas „ (*m*) un ſentiment, un inſtinct, une rai- „ ſon commencée, une meſure d'idées & „ de mémoire ? .... Or il n'eſt pas vrai- „ ſemblable que ces Êtres poſſédent ce „ qu'on apelle *la Liberté ;* on peut donc „ avoir des idées ſans être libre „ ? Quoi ! vous mettez auſſi les bêtes parmi vos ſemblables ; vous leur donnez de la raiſon, des idées & de la mémoire ; vous ne connoiſſez de différence entre elles & vous que du plus au moins ?

Oh, que nous ſommes bien plus fiers ! Nous ne croyons point du tout être de la nature des bêtes, nous ne leur donnons pas même un commencement de Raiſon, ni conſéquemment la Liberté, qui eſt une ſuite de la Raiſon. Il faudroit leur ſuppoſer une ame, & nous ſommes bien loin de le croire.

„ 3°. Les hommes reçoivent & combi- „ nent des idées dans leur ſommeil. On ne „ peut pas dire qu'ils ſoient libres alors. „ N'eſt-ce pas une nouvelle preuve qu'on „ peut avoir des idées ſans être libre „ ? Si quelqu'un venoit vous faire cet argument : L'homme quand il dort a des yeux, des oreilles, un né, une langue, & cependant il ne voit, ni n'entend, ni ne

(m) *Voyez* le chap. ſur l'Ame, *tom. 7. pag. 279.*

ſent, ni ne parle ; donc il peut avoir des ſens & n'en faire aucun uſage ; vous lui diriez, mon ami, vous rêvez ; apprenez à raiſonner avant de parler à gens qui ont le ſens commun ; & ſachez que quand on diſcute la nature de l'Homme, on le prend toujours dans ſon état naturel, tel qu'il doit être pour agir & converſer avec ſes ſemblables. Ne ferois-je pas un plaiſant argument ſi je diſois : Tout homme qui a deux jambes peut marcher. Or un paralytique a deux jambes, donc, &c ?

„ 4°. L'Homme a par deſſus les Animaux „ une mémoire plus vaſte. Cette mémoire „ eſt l'unique ſource de toutes ſes penſées. „ Or cette ſource, commune aux Animaux „ & aux Hommes pourroit-elle produire „ la Liberté „ ? Je ne m'étois pas même douté que la mémoire fût l'unique ſource de nos penſées. Si cela étoit, nous ne pourrions rien apprendre de nouveau ; parce que, pour apprendre quelque choſe de nouveau, il faut mettre dans ſon eſprit des idées qui n'y étoient pas, & qui par conſéquent ne ſe puiſent pas dans la mémoire, comme dans la ſource de toutes nos penſées. Je vous avoue que cette Philoſophie eſt toute nouvelle pour moi. Comme je ne l'entens pas trop bien, je ne ſais ſi elle ne ſeroit pas contraire à ce que vous avez proteſté, en réfutant les idées innées

de Deſcartes. " Pour moi, diſiez-vous alors „ (*n*), je me vante de l'honneur d'être en „ ce point auſſi ſtupide que M. Loke. Je „ ne me ſens pas plus diſpoſé que lui à „ imaginer que quelques ſemaines après „ ma conception j'étois une fort ſavante „ ame ; ſachant alors mille choſes que j'ai „ oubliées en naiſſant, & ayant fort inuti- „ lement poſſédé dans l'*Uterus* des connoiſ- „ ſances qui m'ont échappé dès que j'ai pu „ en avoir beſoin, & que je n'ai jamais „ bien pu rapprendre depuis „. Il me ſem- ble que c'eſt aſſez bien tourner en ridicule cette mémoire univerſelle & préexiſtante, que vous appellez ici la ſource de nos penſées. Vos ennemis n'en pourroient pas dire plus de mal.

„ 5°. Les Hommes ne ſont-ils pas tous „ déterminés par *leur inſtinct* ; & n'eſt-ce „ pas la raiſon pourquoi ils ne changent „ jamais de caractère ? Cet inſtinct n'eſt-il „ pas ce qu'on appelle *le naturel* ? Si l'on „ étoit libre, quel eſt l'homme qui ne „ changeât ſon naturel ? Mais a-t-on jamais „ vû ſur la terre un homme qui changeât „ ſeulement de goût „ ? Je ſavois bien que les hommes ont chacun des goûts & des attraits naturels, ſuivant leur famille, leur patrie, leur éducation, l'habitude & la

(n) *Voyez* le chap. 34. ſur Loke, *p. 276. tom. 7.*

diſpoſition de leurs organes ; mais j'ignorois que ce fût là un *inſtinct*. Je crois même qu'on feroit un fort mauvais compliment à un honnête-homme à qui l'on diroit : Monſieur, votre *inſtinct* vous donne du goût pour le gibier ; pour la chaſſe, pour les livres ; ou bien : Madame, votre *inſtinct* vous donne de l'amour pour le jeu, la danſe & les ſpectacles. Allez apprendre à parler aux gens, me répondroit-on. Vous nous prenez pour des chiens, des loups & des renards. Il eſt vrai que je pourrois m'excuſer, en citant la phraſe que vous ajoutez pour ſervir d'éclairciſſement & de comparaiſon très-honnête. „ Le loup a la „ perception de quelques moutons paiſſans „ dans une campagne, & ſon inſtinct le „ porte à les dévorer. *Un Conquérant auſſi* „ *a la perception d'une province que ſon inſ-* „ *tinct le porte à envahir. Y a-t-il une gran-* „ *de différence entre ce loup & ce Prince* „ ? Pour moi, je vous avoue que je ne me ſens point d'inſtinct pour ces raiſonnemens-là. Autant que je peux m'y connoître, l'inſtinct dans les Animaux conſiſte dans la diſpoſition particuliere de leurs organes ; & dès-lors il en réſulte des impreſſions néceſſaires & uniformes dans chaque eſpéce. Mais ce que nous appellons penchant & naturel de l'homme, eſt en lui une inclination bonne ou mauvaiſe, qui varie ſans fin

dans

dans les différens ſujets, & qui y change tous les jours. Vous m'étonnez de dire que perſonne ne changea jamais de goût. Toute la terre vous démentira.

„ 6°. La volonté, dites-vous, n'eſt-elle „ pas toujours la ſuite des dernieres idées „ que l'on a reçues „ ? Non, vous répondrai-je, ces dernieres idées ne nous plaiſent pas toujours. Les anciennes au contraire ont acquis plus d'empire ſur nous, & ce ſont elles qui nous décident préférablement. La nouveauté n'entraîne que les eſprits foibles & volages, chez qui le dernier venu eſt preſque sûr d'avoir raiſon. „ Ces idées étant néceſſaires, ajoutez-„ vous, la volonté ne l'eſt-elle pas auſſi „ ? Non encore une fois; parce que toute idée ne nous décide pas infailliblement. La preuve en eſt ſenſible. Je délibere ſi je prendrai le parti des armes ou celui de la robe. Vingt raiſons de part & d'autre s'offrent à mon eſprit, qui me repréſentent les avantages & les inconvéniens de ces deux états. J'abandonne celles qui favoriſent les armes. Je préfere les autres qui m'attirent vers le Barreau; & parmi ces vingt raiſons, il n'y en a qu'une qui me détermine; c'eſt la premiere à laquelle j'avois d'abord penſé.

„ 7°. Cet Univers ne paroît-il pas aſſu-„ jetti dans toutes ſes parties à des Loix

„ immuables „ ? Eh, qui en doute ? Mais qu'entendez-vous par-là ? Voulez-vous dire que l'ordre établi par le Créateur pour les mouvemens céleſtes eſt invariable ; que chaque ſemence produit avec une uniformité merveilleuſe ſon eſpéce particuliere ; que les corps gravitent toujours vers leur centre commun ; que les Loix du mouvement ſont conſtamment les mêmes, &c ? Perſonne ne vous le conteſte. Mais prétendez-vous que l'homme (*a*) eſt tellement aſſervi à des Loix immuables, qu'il en ſuit néceſſairement le cours, de même que les Êtres phyſiques ; qu'il eſt entraîné par ce torrent, comme un fétu eſt emporté au gré d'un tourbillon ; que toutes ſes actions ſont auſſi invariablement réglées que les périodes des aſtres & de la nature ; qu'il n'eſt pas ſeulement le maître de cracher à droite ou à gauche ? Il faudroit avoir perdu le ſens, pour avancer un paradoxe ſi hautement démenti par l'expérience & par la conſcience.

„ 8°. Si un homme pouvoit diriger à „ ſon gré ſa volonté, il pourroit alors dé„ ranger les Loix immuables „. Eh que dérangeroit-il ? Voyons. Le ſoleil iroit-il ſe lever & ſe coucher aux pôles ? Le cumin

(*a*) C'eſt l'objet d'un Dialogue ſur la néceſſité & l'enchaînement des choſes, *tom. 8. pag. 39.*

s'éléveroit-il à la hauteur des cédres, & les cédres ne s'éléveroient-ils plus qu'à la hauteur du cumin? Les fleuves se glaceroient-ils en été; & souffriroit-on des chaleurs étouffantes en hiver? Les saisons seroient-elles dérangées, & les louves enfanteroient-elles des agneaux? Ce seroit-là un affreux bouleversement des Loix immuables; & vous croyez qu'il arriveroit si l'homme pouvoit diriger à son gré sa volonté? Vous ne sauriez l'avoir dit sérieusement; & je ne croyois pas qu'on pût même l'écrire en plaisantant; encore moins qu'on pût l'avancer comme une *excellente objection.*

„ 9°. Mais par quel privilége, ajoûtez-„ vous, l'homme ne seroit-il pas soumis „ à la même nécessité que les astres, les „ animaux, les plantes & tout le reste de la nature“? Si vous blamez cette exception comme une faute commise par votre Démogorgon dans la composition de l'univers, parmi nous on en juge tout autrement. Nous l'admirons comme un trait de la Sageſſe suprême, qui créa l'homme à son image, capable de connoître son Créateur, de l'aimer, de lui obéir, de mériter par sa soumission & par ses bonnes œuvres des recompenses ineffables. Il falloit pour cela qu'il fût libre; qu'il eût la puissance de faire le mal comme le bien,

afin que ſe portant à celui-ci, & préférant à tout la volonté de ſon Créateur, il.....

Je n'en étois qu'à la moitié de mes remarques ſur *les excellentes objections* de l'Oracle, quand il m'arrêta ici pour me dire que mes réfléxions ne le convertiroient pas ; que la Providence divine (*b*) eſt un myſtère incompréhenſible à la Raiſon ; qu'il ne reconnoiſſoit rien de cette eſpèce ; » qu'une biſarre deſtinée (*c*) ſe » joue de ce monde ; & que rien ne juſtifie » ſi complettement ceux qui croient une » fatalité à laquelle rien ne peut ſe ſouſ- » traire, que cette ſuite de malheurs qui » a perſécuté la maiſon de Stuart pendant » plus de 300 ans «. (*d*) Il termina notre Entretien par quelques autres ſentences.

Le Sort aveugle, Roi des avengles Humains (*e*),
Contredit la Nature, & détruit ſes deſſeins.
Il affoiblit ſes traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au haſard ; & rien n'eſt à ſa place.

» A quoi tiennent (*f*) les révolutions ?
» Un coup de pierre un peu plus fort que

(*b*) *Voyez* une Satyre de la Providence dans le Roman de l'Hermite, *tom. 8. pag. 256.*
(*c*) *Tome 14. pag. 173.*
(*d*) *Tome 17. pag. 310.*
(*e*) Encouragement des Arts.
(*f*) De l'Alcoran & de Mahomet, *tom. 7. pag. 431.*

» celui que reçut Mahomet dans ſon pre-
» mier combat donnoit une autre deſtinée
» au monde.... Mais des hommes qui pen-
„ ſent (g) peuvent-ils croire que Dieu
„ prenne parti pour un petit peuple qui
„ combat contre un autre petit peuple
„ dans un coin de notre Hémiſphère " ?

Cette Converſation me ſurprit pour le moins autant que les deux précédentes. M. de Voltaire s'y étoit hautement déclaré Déiſte, ennemi des Ecritures & de tout culte religieux. Ici il vient de me prouver bien clairement qu'il eſt Fataliſte & Manichéen. Je ne pus même m'empêcher de m'en expliquer ironiquement avec le compagnon de mon retour, au riſque d'être encore décélé.

Manès, lui dis-je, eſt aux yeux de votre Oracle, non le S. Eſprit & l'Apôtre de Jeſus-Chriſt comme cet Impoſteur croyoit devoir le dire, pour donner du poids à ſes dogmes impies; mais c'eſt un homme divin, le Prophéte de la Perſe & du monde entier. Le Ciel lui avoit ſans doute fait connoître la différence des deux Principes, le combat perpétuel qui régne dans la Nature, & l'erreur où eſt le vulgaire de croire que *Tout y va bien*. Il penſoit en Philoſophe ſur la Fable de la Création raportée par Moïſe, ſur la prétendue

(a) Des Menſonges imprimés, *tom. 8. pag. 99.*

Théocratie des Juifs, ſur la Nature de leurs Loix, de leurs Sacrifices, de toute leur Religion, & ſur les Révélations imaginaires faites à leurs Prophétes. Il étoit ſagement perſuadé qu'il n'y a point de liberté ni dans Dieu ni dans l'homme; qu'un aveugle Deſtin eſt le grand mobile de la Nature & de nos actions; que les Juifs, les Chrétiens & les Païens adorent tous le même Dieu; que cet Etre ſuprême eſt content du culte que les uns & les autres lui rendent; que ce n'eſt point un mal de fléchir le genou devant une Idole; que les Païens mêmes ne ſont pas exclus de la béatitude céleſte; que notre ame n'eſt point différente de celle des Bêtes; que le Baptême ni la Foi ne ſont nullement néceſſaires, & que nous ne devons rien croire que ce que la Raiſon a préalablement bien compris. Enfin Manès eut ſes Elus favoris, qui poſſédoient plus éminemment le ſecret de ſes myſtères, & qui n'en communiquoient aux ſimples auditeurs que ce qui étoit convenable à leur portée. Voilà, dis-je à mon Introducteur, la pure Doctrine des Manichéens; & il n'eſt aucune de leurs erreurs que votre Oracle ne nous ait enſeignée. Que penſez-vous du parallele?

J'avoue qu'il eſt frapant, répondit mon Gentilhomme. Mais à coup ſûr M. de

Voltaire n'a pas prévu toutes les conséquences de ce qu'il a dit.... Je changeai de propos, pour finir cette matière; & je priai qu'on ne lui rendît pas ma réflexion, parce que je ne voulois pas me brouiller avec lui.

XXXXXX*XXXXXXXXXXXXXXXXX

VIe. CONVERSATION.

LORSQUE je retournai voir l'Oracle deux ou trois jours après, je ne m'aperçus pas qu'il eût été informé de ce que j'avois dit sur la conformité de sa Doctrine avec le Manichéisme. Il n'auroit pas manqué de m'en témoigner son mécontentement; mais il ne m'en parla pas.

Il faut, me dit-il, que je vous entretienne aujourd'hui de la VERTU, suivant les principes de la nouvelle Philosophie.

Oh! lui répondis-je, vous m'obligerez infiniment. J'ai lû différens livres de vos Messieurs qui m'ont bouleversé la tête sur ce sujet. Nos Docteurs disent tout simplement que la Vertu est une habitude de l'ame qui nous porte à des actions louables & religieuses; comme le vice nous porte à celles qui sont honteuses & mauvaises. Les vôtres au contraire me don-

nent des notions toutes différentes, & auxquelles je ne comprens rien.

J'ai lû, par exemple, dans un Livre fort mal intitulé, DE L'ESPRIT. Que la Vertu n'eſt autre choſe que le déſir du bonheur général; *p. 134. & ſuivante.* Que par-là on nous en donne une idée nette & préciſe; Que les actes de la Vertu différent ſuivant les païs, les nations & les formes du gouvernement; Que c'eſt une Vettu chez certains Sauvages de faire mourir leurs ſexagenaires; chez d'autres de ne donner aucun ſecours à leurs malades à quelqu'âge que ce ſoit; de les étrangler à l'iſle de Formoſe, pour les arracher à la douleur; parmi les Chinois, de détruire leurs propres enfans, de peur que les hommes ſe multipliant trop, la terre ne pût pas fournir à leur nourriture; Qu'il faut ſacrifier à l'utilité publique juſqu'au ſentiment de l'humanité, & que telle eſt la perfection de la Vertu. *p.* 80.

Ailleurs, l'Auteur renverſe toutes les notions qu'il avoit fait naître dans mon eſprit. La Vertu, me dit-il, *p.* 232. n'eſt & ne peut être fondée que ſur le plaiſir phyſique, l'amour de ſoi & l'intérêt perſonnel. Il m'aſſure, *p.* 276. que ſans la ſenſibilité au plaiſir & à la douleur phyſique, il n'y auroit rien de juſte ou d'in-

juſte, & que toute action eût été indifférente. Que l'amour, *p.* 361. eſt le principe efficace de la Vertu guerriere. Que pour animer les jeunes officiers, & en faire des Héros, il faudroit leur promettre les plus belles femmes du royaume; laiſſer aller leurs maîtreſſes à l'armée, les placer à côté d'eux au combat; que celles qui ne les auroient pas ſuivis, devroient venir au devant d'eux à leur retour dans ce déſordre d'habillement & de parures que le tranſport leur inſpireroit; & qu'alors ces jeunes guerriers ſeroient ivres de vertu, &c. &c. &c. Que la Pudeur, *p.* 159, eſt une invention de l'Amour & de la Volupté rafinée. Qu'entre une femme prude & une femme galante, *p.* 86, il n'y a jamais que la beauté de différence; Que la Morale, *p.* 164, eſt une ſcience frivole, ſi on ne la confond avec la politique & la légiſlation; Qu'il faut éloigner bien loin de nous ces pédans, épris d'une fauſſe idée de perfection; Que rien n'eſt plus dangereux que ces Moraliſtes, qui recommandent ſans ceſſe la modération des déſirs, & veulent en tous les cœurs anéantir les paſſions. Ils ne ſentent pas que leurs préceptes ſeroient la ruine des nations qui les adopteroient.

J'analyſe les avantages qu'il promet de ſon Syſtème ſur la Vertu, & les voici; *p.* 167. *& ſuiv.*

1°. Le particulier plus inſtruit, ſeroit moins dépendant de l'opinion des autres.

2°. Il ſeroit affranchi de la crainte puérile du ridicule fantôme qu'anéantit la préſence de la Raiſon.

3°. Il ſecoueroit le joug de ces Moraliſtes atrabilaires, à la critique deſquels on ne peut échaper dès qu'on a le malheur d'en être connu.

4°. Uniquement ſoumis à la Vertu, telle que nous venons de la faire connoître, il pourroit alors braver les préjugés, & s'armer de ces ſentimens mâles & courageux, qui forment le caractere diſtinctif de l'homme vertueux.

5°. La connoiſſance de nos principes ci-deſſus établis lui donne une idée nette & ſûre de l'honnête.

6°. Elle arrache ſon ame à toute eſpèce d'inquiétude.

7°. Elle aſſure le repos de ſa conſcience.

8°. Elle lui procure en conſéquence les plaiſirs intérieurs attachés à notre Vertu.

9°. Conſéquemment à ces principes, on pourroit, ſi j'oſe le dire, compoſer un *Catéchiſme* de Probité, dont les maximes ſimples, vraies & à la portée de tous les eſprits, aprendroient aux peuples, que la Vertu, invariable dans

l'objet qu'elle ſe propoſe, ne l'eſt point dans les moyens propres à remplir cet objet.

10°. On verroit dans cet admirable Catéchiſme, qu'il faut regarder toutes les actions comme indifférentes en elles-mêmes; que c'eſt au beſoin de l'état à déterminer celles qui ſont dignes d'eſtime ou de mépris; & enfin au Légiſlateur à fixer l'inſtant où chaque action ceſſe d'être vicieuſe, & devient vertueuſe.

11°. Par ce moyen le Légiſlateur éteindroit les torches du fanatiſme & de la ſuperſtition. Il ſuprimeroit les abus; il reformeroit les coutumes barbares, qui, peut-être utiles lors de leur établiſſement, ſont devenues depuis ſi funeſtes à l'univers.

12°. En affoibliſſant la ſtupide vénération des peuples, on mettroit les Souverains en état de purger la terre des maux qui la déſolent.

Ne venez pas m'alléguer les oppoſitions de la Probité, de la Prudence & du Bon-Sens. Leurs cris ne méritent pas qu'on les écoute. La Probité *p.* 133. ne peut être que l'habitude des actions utiles à la Nation; comme perſonnelle, & ſe raportant au commerce de la ſociété, elle n'eſt encore rien. Cette Pru-

dence *p.* 582, ſi vantée n'eſt pas une Vertu ſi déſirable qu'on l'imagine ; elle deviendroit même le don le plus funeſte que le ciel pût faire aux hommes, s'il la rendoit commune à tous les citoïens. Enfin, ce beau ſens commun que je mépriſai toûjours, ſa prétendue ſageſſe & bonne conduite ne ſont que l'apanage *p.* 600. de la médiocrité de génie. Ceux qui s'en glorifient, *p.* 369. ſont plus eſtimables par les maux qu'ils ne font pas que par les biens qu'ils font. Ils ſont toujours retenus par les liens de la pareſſe dans le chemin de la Vertu, parce qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter. S'ils connoiſſent le plaiſir, ce n'eſt que pour le fuir. C'eſt néanmoins ſa préſence & ſa vue toute puiſſante qui brave les malheurs éloignés, & anéantit ſagement la prévoyance. Convenez, M. que l'Auteur de l'Eſprit embrouille furieuſement les idées du genre humain ſur la Nature de la Vertu.

Oh, me répondit M. de Voltaire, ne me parlez pas de cet Ecrivain. Sa témérité nous a trop compromis ; & nous déliberons ſi nous ne le rétrancherons pas de notre Corps. Il a voulu ſe faire un nom dans la poſtérité en compoſant un Livre, & il n'a que trop bien réuſſi pour ſon malheur & pour le nôtre. Vous

avez entendu nommer ce fou, qui voulant faire parler de lui dans les siécles à venir, s'en alla, la torche à la main, mettre le feu au Temple de la grande Diane. Au reste les idées de cet Auteur lui sont propres, & vous ne trouverez rien de semblable dans nos autres Ecrivains.

Rien de semblable ! repris-je, je n'en ai que trop lûs pour vous assurer le contraire. Est-ce pour faire des vertueux & des familles heureuses que l'Auteur des Lettres Juives (*g*) apprend à la Jeunesse, que l'Amour est un présent de la Divinité ; qu'on ne doit point rougir d'y être sensible, ni d'en suivre les impressions naturelles, qui n'ont rien de criminel qu'autant que nous les corrompons par la débauche ?

Est-ce la Vertu qui inspiroit l'Auteur hypocrite & insidieux *des Mœurs*, quand il écrivit ces paroles : „ Les Moralistes „ déclament contre les passions, & ne se „ lassent point de vanter la Raison. Je ne „ craindrai point d'avancer qu'au contrai„ re, ce sont nos passions qui sont inno„ centes, & notre Raison qui est cou„ pable (*h*) " ?

Est-ce une grande preuve de pudeur

(*g*) Lettre 46.
(*h*) Les Mœurs, *pag.* 80.

& de vertu que d'avoir mis pour frontiſpice aux *Penſées Philoſophiques* une femme nue dans l'attitude la plus indécente ; de commencer l'Ouvrage par faire l'Apologie des Paſſions qui y répondent, & de s'élever avec zéle contre les moyens que la Religion inſpire pour les contenir ?

Eſt-ce la Vertu qui parle ainſi dans l'*Hiſtoire d'Ema*, *p.* 90., La Raiſon dit aux „ jeunes perſonnes qu'il faut être circonſ„ pecte avec les femmes & ſévére avec les „ hommes ; & moi je vous dis au contraire „ qu'il faut être fiere avec les femmes, & „ facile avec les hommes ? .... La Raiſon „ perd ſon crédit ſur nous, pour nous „ avoir abuſés tant de fois. *p.* 236.

Ecoutez ce que dit l'Auteur bien connu de *l'Hiſtoire de l'Ame*, *p.* 173. Si ce n'eſt pas ſans plaiſirs que la Raiſon nous trompe & nous égare ; qu'elle nous trompe toujours ainſi.... Pourquoi un Philoſophe ſe refuſeroit-il aux plaiſirs, pour leſquels les ſens ont été faits ?

Mais laiſſons-là les maximes licencieuſes, les obſcenités & le Cyniſme dont vos Ecrivains ſont remplis, & que je me donnerai bien de garde de tranſcrire. Revenons à la promeſſe que vous m'avez faite de me parler de la Vertu. Ce ſont vos principes que je déſire de ſavoir, bien convaincu qu'ils ſont très-oppoſés à ceux dont

je viens de vous donner un échantillon.

M. de Voltaire chercha d'abord dans ſon *Diſcours* (*i*) *ſur la vraie Vertu* quelque trait qui pût m'en donner une idée, & la peindre par ſa beauté, ſon caractère & ſes œuvres. Mais il n'y trouva que des déclamations vagues contre la bonne foi mutuelle des Princes, contre Brutus, Zénon, les Religieux, les Convulſionnaires, les Magiſtrats & l'Auteur des Nouvelles Eccléſiaſtiques.

On ſe forme de la Vertu, me dit-il, un fantôme plus capable de nous en éloigner, que propre à la rendre aimable & praticable. Un antique préjugé a fait croire qu'elle avoit pour fondemens les principes d'une Religion véritable, & qu'elle exigeoit de nous des devoirs & un culte pur envers la Divinité. Belle chimère! Je la vois cette Vertu à ſon plus haut dégré dans Socrate, Platon, Titus, Trajan, Antonin, Marc Aurele & le célebre Julien; & je n'en aperçus pas même l'ombre depuis le premier des Chrétiens juſqu'à ceux de nos jours. C'eſt ce qui m'a empêché d'en louer jamais aucun.

Je regarde comme une foibleſſe, bonne pour les dupes, de croire que la Vertu défende à l'homme la jouiſſance des

(*i*) *Tome 6. page 42.*

plaiſirs & des voluptés qui flattent nos ſens. Liſez mes Lettres libres (*k*) ; & ſi vous avez oublié les mœurs & les maximes des Epicuriens & des Cyniques, vous les retrouverez toutes dans les miennes. J'en faiſois mon ſyſtème & ma gloire.

Voyez mon Poëme du *Mondain*, où j'avois parlé ſi librement ſur la Religion & ſur les mœurs, que le Cardinal de Fleury me fit ſignifier un ordre de ſortir du royaume ; & auſſi pour mon Epître à Uranie. C'eſt l'époque de mon premier voyage en Pruſſe en 1736. Voyez mon *Apologie du Luxe*, où je confirme tout ce que j'avois dit dans le Mondain. Voyez mon *Epitalame* ſur le mariage de M. le Duc de R.... où je conſeille à ſa femme de ſe venger des infidélités qu'elle en recevra.

Il eſt en effet ridicule que les Loix de l'Europe (*l*) répriment les inceſtes, les adulteres & les divorces. Les Orientaux ont été beaucoup plus ſages de n'avoir jamais gêné les particuliers ſur les femmes que l'on pouvoit aimer. Voyez ſurtout mon célebre Poëme ſur *la Pucelle d'Orléans*, auquel j'ai mis la derniere main depuis

(*k*) *Tome 6. pag. 216. & ſuiv.*
(*l*) *Tome 11. pag. 239.*

depuis que je ſens & que je répéte ſans ceſſe qu'il me reſte fort peu de jours à vivre. Mais je me ſuis hâté de le finir comme un monument qui conſtatera à la poſtérité ce que j'ai toujours penſé ſur la Vertu. Cherchez dans telle langue qu'il vous plaira, un Poëme auſſi rempli de tout ce que vos Piétiſtes abhorrent ; je vous défie d'en trouver un ſeul. Auſſi, aucun d'eux n'oſe le lire, ou ſe vanter de l'avoir lû. Ce ſont des Dévots & des Cagots, qui ne méritent pas les gentilleſſes qu'un Poëte aimable & galant ſe donne la peine d'écrire (*m*).

Il eſt vrai, M. que vous leur en avez donné cent fois les épithetes, & qu'ils ne s'en fâchent pas. Par ce mot de *Dévots*, diſent-ils, M. de Voltaire entend-il nous reprocher que nous ſommes *dévoués* à Dieu, à ſa Religion, à ſes Loix, car c'eſt-là proprement ce qui eſt ſignifié par ce terme ? Si c'eſt-là ce qu'il veut dire, il nous fait honneur. Nous voudrions qu'il nous reſſemblât. S'il confond ce titre avec

(*m*) On dit qu'un ennemi de M. de Voltaire, que je ne nommerai pas, a ajoûté par haine pour lui, les deux derniers Chants de *la Pucelle*, que l'on aſſûre être plus infâmes que tout ce qui précéde. Si le fait eſt vrai, M. de Voltaire eſt bien en droit d'en porter ſes plaintes au Public, & il ne peut même s'en diſpenſer.

celui de *Cagots*, nous mépriſons la calomnie, qui voudroit nous flétrir par des traits dont la haine & la noirceur l'arment contre nous. Les mœurs des vrais Croyans s'accordent avec leur doctrine. L'une & l'autre ſont le ton de la bonne compagnie, c'eſt-à-dire des honnêtes gens. Si vous en voulez la preuve, vos Philoſophes eux-mêmes vous la donneront. Lorſqu'ils ſe trouvent dans un monde décent & reſpecté comme tel, n'ayez pas peur qu'ils oſent ſe mettre à découvert ſur leurs principes & ſur leur morale, ni qu'ils avouent dans la converſation ce qu'ils ont publié dans leurs écrits. Vrais Geais de la fable, ils ſe parent de nos plumes, ils empruntent notre langage, & ils deviennent nos ſinges. S'ils penſent mieux que nous, pourquoi ne parlent-ils pas comme ils penſent? C'eſt donc eux qui méritent les titres d'Hypocrites & de Cagots.

C'eſt une lâcheté, répondit M. de Voltaire, dont je les ai ſouvent repris, & que je voudrois corriger en eux par l'exemple que je leur donne. La liberté mâle avec laquelle je ſuis né m'interdit toute politique; & ce que je penſe je le dis ouvertement.

Je laiſſe au vulgaire la foibleſſe de reſpecter les Rois, de les croire ſenſibles, capables d'aimer la probité & la vertu,

d'en ſavoir faire un juſte diſcernement, & de ſe les attacher pas des bienfaits. Une expérience perſonnelle ne m'a que trop convaincu du contraire ; & elle m'a déterminé à faire un divorce éternel avec eux, & à dire hautement tout ce que j'en penſe.

Moi-même, renonçant à mes premiers deſſeins (*a*),
J'ai vécu, je l'avoue, avec des Souverains.
Mon vaiſſeau fit naufrage aux mers de ces Sirénes ;
Leur voix flatta mes ſens, ma main porta leurs chaînes.
On me dit : je vous aime, & j'ai cru, comme un ſot,
Qu'il étoit quelqu'idée attachée à ce mot.
J'y fus pris ; j'aſſervis au vain deſir de plaire,
La mâle liberté qui fait mon caractère ;
Et perdant la Raiſon, dont je devois m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvoit aimer.
Que je ſuis revenu de cette erreur groſſiere !
A peine de la Cour j'entrai dans la carriere,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir ſortir.
Raiſonneurs, beaux eſprits, & vous qui croyez l'être.
Voulez-vous vivre heureux ; vivez toujours ſans Maître.

La connoiſſance que j'ai des Cours, tant par l'hiſtoire que par moi-même, m'a convaincu qu'il n'y a dans toutes (*b*) que conflicts d'autorité, mélange de religion, de ſuperſtition, de foibleſſe, de méchancetés, d'injuſtice & de cruautés.

(*a*) De la modération en tout, *tom. 6. pag. 28.*
(b) *Tome 13. pag. 234.*

Et vous de Borgia déteſtables maximes (*c*)
Science d'être injuſte à la faveur des Loix,
Art d'opprimer la Terre, art malheureux des crimes
Qu'on nomme l'art des Rois.

Leurs troupes, dont la fureur ou la licence dévaſte les campagnes, les villes & l'humanité » ne ſont pas (*d*) ce qu'il » faut punir ; *ce ſont les Princes mêmes*, ces » barbares ſédentaires, qui du fond de leur » cabinet, ordonnent dans le tems de leur » digeſtion le maſſacre d'un million d'hom- » mes, & qui enſuite en font remercier » Dieu ſolemnellement «. Auſſi détournai-je leurs Sujets autant qu'il eſt en mon poſſible de porter les armes, pour combattre ſous les enſeignes & par les ordres de leur Prince. » Savez-vous (*e*) qu'à l'heu- » re que je vous parle, il y a cent mille » fous de notre eſpèce couverts de cha- » peaux, qui tuent cent mille autres ani- » maux couverts d'un turban, ou qui ſont » maſacrés par eux. Il s'agit de ſavoir à » qui appartiendra un petit tas de boue, » auquel nul d'entr'eux ne prétend un fêtu ; » & preſqu'aucun de ces animaux qui » s'égorgent mutuellement, n'a jamais vu » l'animal pour lequel ils s'égorgent «.

(*c*) Ode au R. de P. *tom. 6. pag. 103.*
(*d*) Micromegas, Allégorie, *tom. 8. pag. 346.*
(*e*) *Ibid. pag. 344.*

Mortels, vous êtes tous frères (*f*),
Jettez ces armes mercénaires.
Que cherchez-vous dans les combats ?
Quels biens pourſuit votre imprudence ?
En aurez-vous la jouiſſance
Dans les horreurs du trépas ?

❀

Encore ſi, pour votre Patrie,
Vous ſaviez vous ſacrifier !
Mais non, vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cauſe inique
De quelque Tyran politique,
Que vos yeux ne connoiſſent pas ;
Et vous n'êtes dans vos miſeres,
Que des aſſaſſins mercénaires,
Armés pour des Maîtres ingrats.

Mais pourquoi demeurer ſoumis à des Tyrans qui vexent les hommes & qui deshonorent le trône ? La déciſion des Sujets ſuffit pour exclure à jamais celui qui l'occupe. Car je ſoutiens comme une vérité certaine, (*g*) que tout homme à qui le Peuple veut donner la couronne par voie d'élection, la poſſéde à plus juſte titre que celui qui la tient par les droits de ſa naiſſance.

Quand même, repréſentai-je à l'Oracle, il y auroit du vrai dans ce que vous avan-

(*f*) Ode ſur la Paix, *tom. 6. pag. 99.*
(g) *Tom. 11. pag. 108.*

cez, peut-on le faire imprimer ſans ſonner une eſpèce de tocſin.

La liberté mâle, me répondit-il, dont je fais profeſſion, m'engage à publier tout ce que je penſe, au riſque de ce qu'il en peut arriver. Quoique jeuſſe l'honneur d'être Gentilhomme ordinaire de S. M. & d'avoir été nommé Hiſtoriographe de la France avec une penſion que je recevois très-gratuitement, je pris tout-à-coup la réſolution de paſſer en Pruſſe; ſans autre raiſon que les eſpérances plus avantageuſes, dont le Prince me flattoit, & qu'il remplit généreuſement pour m'attacher à ſa perſonne. Là, d'autres vues s'emparerent de mon eſprit. J'ambitionnois de réunir à la place de Chambellan celle de Préſident de l'Académie de Berlin. Il falloit pour y parvenir faire voir que M. de Maupertuis, qui l'occupoit, ne la méritoit pas, & que j'en étois plus digne que lui. J'entrepris de le prouver, en réfutant ſes idées, en lui donnant des ridicules dans ma Lettre du prétendu Docteur Akakia, Médecin du Pape. (*h*), & autres Piéces ſuivantes. Le Roi fut indigné de voir ſon protégé attaqué ſi vivement. Il m'accuſa d'en être l'Auteur. Je lui niait le fait. Mais il me convainquit, en me pro-

(h) *Voyez* ces Piéces au *tom. 8. pag. 372. & ſuiv.*

duiſant le manuſcrit de mon Secretaire Francheville que l'Imprimeur avoit eu ordre de remettre. Voilà la cauſe des humiliations ſanglantes que je reçus de la part du Prince, & du commandement qui me fut fait de ſortir de ſon Royaume. Avois-je tort d'aſpirer à une place qui m'étoit dûe à l'univerſalité de mes talens & de mon ſavoir ? En quoi ai-je violé les Loix de la modeſtie, de la reconnoiſſance & de la vertu ? Et comment pourrois-je oublier des mauvais traitemens, ſi indignes d'un homme tel que moi ? Ma vie dura-t-elle des ſiécles, le tems ne ſera jamais capable de les effacer.

Auſſi ma bile s'en eſt vengée par les traits ſatyriques que j'ai lancés contre les Princes en général, & contre celui-ci en particulier. Je lui avois dis pluſieurs fois que je le mettois au-deſſus de Salomon, de Titus, de Trajan, d'Antonin & de Marc Aurele. Mais je m'en ſuis rétracté publiquement en le mettant au-deſſous de mes amis ordinaires.

Vers les champs Hyperboréens (*i*),
J'ai vu des Rois dans la retraite,
Qui ſe croyoient des Antonins.
J'ai vu s'enfuir leurs grands deſſeins
Au premier ſon de la trompette.

(*i*) Épitre à M. de Cideville, *tom. 6. pag. 264.*

Ils ne ſont plus rien que des Rois.
Ils vont par de ſanglans exploits,
Prendre ou ravager des Provinces :
L'ambition les a ſoumis.
Moi, j'y renonce ; adieu les Princes :
Il ne me faut que des amis.

Ce ſentiment, dis-je à M. de Voltaire, eſt digne de votre belle ame. Rien n'eſt plus précieux qu'un ami ; & tout l'honneur que nous pouvons recevoir des Grands ne mérite pas de lui être comparé. Mais penſez donc que l'intervale prodigieux qui eſt entre le diadême & la condition des Sujets interdit les liaiſons familieres & les intimités que ceux-ci peuvent avoir entr'eux. Peut-être que la ferme perſuaſion de votre mérite vous y faiſoit prétendre. Le vent vous étoit favorable ; vous avez déployez toutes vos voiles ; & là s'eſt malheureuſement trouvé l'écueil, où vous avez fait de ſi fameux naufrages. Je vous demande bien pardon, ſi je m'échappe juſqu'à ce point. Mais vous m'avez permis les réflexions.

Vous vous plaignez amèrement de ce que les Souverains ont péché par les ſentimens à votre égard, & de ce qu'ils n'ont rendu juſtice ni à votre cœur, ni à vos talens. Je le crois ſur votre parole. Mais il falloit les reſpecter & les ménager un peu d'avantage. Vos malheurs

ne peuvent apporter de reméde à cette vivacité qui vous a été ſi funeſte. Aujourd'hui qu'il ſeroit queſtion de vous réconcilier avec les Arbitres du ſort des humains, pour filer le reſte de vos jours dans le ſein de la paix & des honneurs que vous méritez très-certainement, vous criez à pleine voix & vous faites imprimer en triomphe, *que les Souverains ſont incapables d'aimer, de connoître le Mérite, la Vertu & de les récompenſer; que leur ſcience eſt d'être injuſte à la faveur des Loix; que leur art conſiſte à opprimer la terre; que ce ſont des Barbares ſédentaires; des animaux pour leſquels ceux qui défendent la Patrie ont la folie de ſe faire égorger; que c'eſt eux qu'il faut punir perſonnellement, & non pas les troupes qui dévaſtent les campagnes; enfin que tel homme qu'il plaira au peuple de mettre ſur le Trône en jouira à plus juſte titre que celui qui l'occupoit par le droit de ſa naiſſance.* En tout cela, je vous défie de me trouver un ſeul mot qui puiſſe entrer dans un *Placet* où vous demanderiez votre racommodement, une charge, un aſile ou une récompenſe.

Je ſuis cependant aſſez de votre avis quand je vous entends gémir en différens endroits de vos Ouvrages de ce qu'une aveugle faveur emporte tout, & ne laiſſe rien pour le mérite prouvé. Mais j'en jette

moins la faute ſur les Souverains, que ſur ceux à qui ils ont confié la diſtribution de leurs bienfaits; quoique ce ne ſoit point la magie noire pour les uns & pour les autres, de découvrir les perſonnes, dont l'émulation & les travaux, utiles ou honorables à la Patrie, demandent d'être encouragés. Néanmoins c'eſt ici principalement l'affaire des Miniſtres; & j'oſe dire que les graces qu'ils accorderoient par choix & par juſtice au mérite reconnu, leur feroient mille fois plus d'honneur, que les hautes places auxquelles ils ſont élevés.

Je ne ſaurois blâmer, me répondit M. de Voltaire, la ſageſſe de vos réfléxions ſur la conduite peu prudente que j'ai tenue; mais les choſes ſont faites, ne déſeſpérez point de l'avenir. En attendant, je vais vous continuer ma confeſſion.

J'avois rendu juſtice au Parlement de Paris, en faiſant un digne éloge (*k*) de ſes lumieres, de ſa fermeté, de ſon attachement inviolable à la Maiſon de Bourbon, & de ſon oppoſition conſtante aux Ligueurs: autre tems, autres idées. J'ai eu ſujet de prendre de l'humeur contre ce Corps révéré dans toute l'Europe, qui m'a flétri par différens Arrêts; & j'ai ſoutenu (*l*) qu'il avoit prêté ſerment ſur

(*k*) Henriade.
(*l*) *Tom. 15. pag. 204.*

l'Évangile au Légat & à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, de ne jamais reconnoître Henri IV. La calomnie eſt auſſi notoire, que la contradiction eſt ſenſible ; mais je ne crois pas avoir rien fait contre la Vertu. Je ſéme des doutes & des obſcurités (*m*) ſur l'origine de ce Tribunal ; j'en affoiblis les droits & l'autorité, autant qu'il m'eſt poſſible ; j'en attaque les fondemens en rejettant les notions communes & certaines ; je mets ſon établiſſement au nombre des fautes & des maux que commit Philippe le Bel ; & en cela je ne viole pas plus les Loix d'un bon Citoyen, que quand je tourne en ridicule (*n*) les libertés de l'Égliſe Gallicane ; enfin j'ai ſouvent répété que tous les gens de Robe acquierent le droit de juger les autres, comme ils achetent une Métairie, & qu'ils en uſent de même (*o*).

C'eſt une erreur de croire qu'on eſt moins vertueux & plus ennemi de l'humanité, parce qu'on injurie toute la Nature. Sous le nom de (*p*) *Scarmentado*, je par-

(m) *Eſſai ſur l'Hiſt.* chap. 72.

(n) *Tom.* 8. *pag.* 359.

(o) *Voyez* ſur-tout, *Tom.* 8. *pag.* 296. l'indécente Satyre contre les Conſeillers & les Avocats du Parlement. Elle eſt trop longue pour être rapportée ici.

(*p*) Roman de *Scarmentado*, tom. *8. pag. 357.*

cours toutes les Nations de l'Univers ; je n'y vois aucune bonne qualité ; je n'y découvre que des horreurs. Les Italiens ſont des ſimoniaques, des perfides, des empoiſonneurs, des aſſaſſins, des ſodomites. L'inconſtance eſt le caractère des François ; ils ſont toujours en guerre entr'eux, ou avec les étrangers ; une chimere les fait courir aux armes ; depuis ſoixante ans, leur Pays eſt déſolé pour deux pages de controverſe ; ils ſavent brûler un Maréchal d'Ancre, & faire des SS. Barthelemis ; l'indifférence ſur la Religion commence à les calmer ; *Heureux le tems auquel ils ne feront qu'en plaiſanter.* Le plus grand nombre y eſt parvenu chez les Anglois ; le reſte eſt fanatique. Le Hollandois eſt un Peuple flegmatique, groſſier, ignorant, qui ne connoît que ſes intérêts & ſes préjugés, & qui verſe le ſang de ſes meilleurs Citoyens, avant que d'avoir examiné s'ils ſont réellement coupables. La fourberie, l'oſtentation, la ſuperſtition, le reſpect pour le Monachiſme & pour l'Inquiſition ſont tout ce que l'on voit en Eſpagne, &c.

Je n'ai point attaqué la Vertu, quand j'ai diffamé toutes les Communautés Religieuſes, quand j'ai rapporté le motif de leur inſtitution & de leur premiere ferveur aux Prêtres du Paganiſme, aux Faquirs

des Indiens, & quand j'ai dit que la ſuperſtition & le fanatiſme en étoient l'ame.

Ah, ah, ah! m'écriai-je ici; grace, quartier pour ces pauvres Moines & autres. Vous n'en connoiſſez aucun; ils ne vous ont jamais fait de mal; eh! ne leur en faites point! vous allez tout confondre, en concluant du particulier au général, comme l'Auteur des *Lettres Juives*, & vos autres Diſciples. Il y a des hommes par-tout, & des honnêtes gens par-tout; épargnez les premiers en faveur des ſeconds. Je me meurs de peur que vous n'enveloppiez les uns & les autres ſous le même anathême. Souvenez-vous que tout ce qu'on appelle Corps ou Communauté, eſt un animal particulier, à qui manque le ſens de la gratitude; mais qui en eſt amplement dédommagé par celui de la vengeance. Il mérite néanmoins des ménagemens & du reſpect. L'Oracle ſe moqua de ma priere.

Je n'ai jamais ſu, dit-il, en quoi conſiſtoient les vertus des Cloîtres, ni même cru qu'il pût y en avoir. La continence qui s'y obſerve, me paroît un vice qui tend à précipiter la ruine de l'État, & je l'ai répété cent fois. Quoique j'euſſe dit (q), pour le plaiſir de contredire M. de Monteſquieu, que le monde eſt infiniment plus

(q) *Tom. 7. pag. 493.*

peuplé aujourd'hui, qu'il ne l'étoit il y a deux mille ans, ce qui ſeroit très-difficile à prouver; j'aſſure néanmoins quelques pages après (*r*), que „ pour peu que nous „ continuyons en Europe à peupler les „ Couvens, je ne donne pas encore beau„ coup de ſiécles à notre pauvre eſpéce “. Cependant je loue fort & j'admire M. Newton (*ſ*) de ce qu'il a gardé toute ſa vie un célibat rigide. A l'exception des Peres de l'Oratoire & de la Merci, je regarde tous les autres gens de Communauté (*t*) comme des colomnes de la Papauté, qui ont à la fin produit celui par qui la Papauté fut exterminée dans la moitié de l'Europe, *Luther.*

Je n'ai jamais rien eu à démêler avec les Ordres Religieux; il n'y a aucune rivalité entr'eux & moi; j'abhorre la calomnie; j'ai fait une fort belle Épitre en vers contre ce vice; mais cela ne m'empêche pas de maltraiter tous ces Corps, que je laiſſe reſpecter à d'autres que moi. Les richeſſes, l'orgueil, l'ambition des Bénédictins ont fait oublier & effacer tout ce qu'il pourroit y avoir de louable parmi eux. Leur érudition eſt bonne à rechercher (*u*).

(*r*) La même, *pag. 501.*
(*ſ*) La même, *pag. 298.*
(*t*) *Eſſai ſur l'Hiſt.* chap. 117. pag. 266.
(*u*) Sur l'Inſertion de la petite vérole, *t. 7. p. 258.*

Si les Circaſſiens emprunterent autrefois des Arabes la méthode d'inférer la petite vérole. Ce point d'Hiſtoire ſera un jour éclairci par quelqu'un de ces Savans, qui ne manquera pas de compoſer là-deſſus pluſieurs volumes *in-folio* avec les preuves.

Les Franciſcains étoient plus nombreux & plus agiſſans. François d'Aſſiſe qui les fonda étoit pour eux un homme au-deſſus de l'humanité. Ils le comparoient au Chriſt; ils lui attribuoient plus de miracles .... Ces Réligieux étoient ardens à tout; Prédicateurs, Théologiens, Miſſionnaires, Quêteurs, Emiſſaires, courant d'un bout du monde à l'autre, & toujours ennemis des Dominicains.

J'ai parlé trente fois de ceux-ci, & je n'ai rien oublié de ce que l'on peut dire au ſujet de l'Inquiſition & de la forme judiciaire qu'ils pratiquent dans ce Tribunal, dont ils ſont chargés en Italie & en Portugal.

Les Auguſtins ne ſont gueres connus du monde ſéculier que pour avoir été en poſſeſſion de prêcher & de vendre les Indulgences comme les Cordeliers & les Dominicains, & pour avoir eu Luther dans leur Ordre.

J'aurois dû par une ſorte de reconnoiſſance être plus indulgent en faveur des

Jéſuites; premierement parce qu'ils m'ont élevé & donné du goût pour les Lettres; ſecondement parce que je ſuis redevable de ma place de l'Académie Françoiſe au Pere la Tour, qui eût la bonté de certifier que je profeſſois ſincérement tous les Dogmes de la Réligion Catholique, Apoſtolique & Romaine; ce que perſonne ne vouloit croire. Mais les Jéſuites ont eu la témérité dans leurs Journaux de cenſurer mes Ouvrages, je me ſuis cru dans l'obligation de les cenſurer à mon tour & de le leur rendre avec uſure.

Le monde s'eſt épuiſé à en dire du bien & du mal, & moi je prends ce dernier parti. Leur fondation fut l'effort de la politique; & l'inſtitut de S. Ignace étoit un deſſein formé d'aſſervir les Conſciences des Rois à ſon Ordre, de le faire dominer ſur l'eſprit des peuples, & de lui acquérir une eſpèce de Monarchie univerſelle. C'étoit un Gentilhomme Biſcaïen ſans lettres, né avec un eſprit romaneſque, entêté de livres de Chevalerie, diſpoſé à l'enthouſiaſme, & qui avoit ſervi dans les troupes d'Eſpagne. Il y fut bleſſé, ſe dévoua à la mortification, s'arma Chevalier de la Vierge, voulut combattre contre un Maure, qui avoit parlé peu reſpectueuſement de celle dont il étoit Chevalier, & abandonna la choſe à la déciſion

ciſion de ſon Cheval, qui prit un autre chemin que celui du Maure. Tout ignorant qu'il étoit, il prêcha de village en village, & vint enſuite commencer ſes études à trente-trois ans, dans l'Univerſité de Salamanque. L'inquiſition l'ayant fait mettre en priſon parce qu'il dirigeoit des dévotes & en faiſoit des pélérines, il eut l'adreſſe de s'en tirer, & d'aller continuer ſes études à Paris. Il étoit errant & pauvre; il y trouva des Eſpagnols, dans le même état & ſe les aſſocia. Ignace & ſes compagnons avoient de la vertu; ils étoient déſintéreſſés, mortifiés, pleins de zéle. On doit avouer auſſi qu'Ignace brûloit de l'ambition d'être Chef d'un Inſtitut. Cette eſpèce de vanité, dans laquelle entre l'ambition de commander, s'affermit dans un cœur par le ſacrifice des autres paſſions, & agit d'autant plus puiſſamment qu'elle ſe joint à des vertus. Si S. Ignace n'avoit pas eu cette paſſion, il ſeroit entré avec les ſiens dans l'Ordre des Théatins, comme le Cardinal Cajetan l'en ſollicitoit. Mais l'envie d'être Fondateur l'empêcha d'être Réligieux ſous un autre. Enfin, Ignace & ſes Compagnons, pour arracher du Pape une Bulle d'établiſſement, furent conſeillés de faire, outre les vœux ordinaires, un quatriéme vœu particulier d'obéiſſance au Pape. Voilà comme l'eſ-

prit du monde le moins politique donna naiſſance au plus politique de tous les Ordres Monaſtiques.

Les Jéſuites ſe conſacrerent à enſeigner les enfans, & le firent avec un très-grand ſuccès. Mais ce ſuccès même fut une ſource de troubles. Ils eurent à combattre des rivaux dans les Univerſités où ils furent reçus ; & les Villes où ils enſeignerent, en concurrence avec l'Univerſité, furent un théatre de diviſions. On les a vu gouverner dans les Cours de l'Europe, ſe faire un grand nom par leurs études & par l'éducation qu'ils ont donné à la jeuneſſe, aller réformer les ſciences à la Chine, rendre pour un tems le Japon Chrétien, & donner des Loix aux peuples du Paragai. Ils ſont actuellement dix-huit mille dans le monde, tous ſoumis à un Général perpétuel & abſolu, liés tous enſemble uniquement par l'obéiſſance qu'ils vouent à un ſeul. Leur gouvernement eſt devenu le modéle d'un gouvernement monarchique. Ils ont des maiſons pauvres, mais ils en ont de très-riches. Je n'ai pas manqué de rapporter la fameuſe Lettre de Don Jean de Palafox Évêque du Méxique, qui écrivoit en ces termes au Pape Innocent X .... *J'ai trouvé entre les mains des Jéſuites preſque toutes les richeſſes de ces Provinces. Deux de leurs Colléges poſſédent*

trois cens mille moutons ; ſix grandes ſucreries, dont quelques unes valent près d'un million d'écus. Ils ont des mines d'argent très-riches ; leurs mines ſont ſi conſidérables, qu'elles ſuffiroient à un Prince qui ne reconnoîtroit aucun Souverain au-deſſus de lui. Ces plaintes paroiſſoient exagérées, mais fondées.

Cet Ordre eut beaucoup de peine à s'établir en France, & cela devoit être. Il naquit & s'éleva ſous la maiſon d'Autriche en Eſpagne, & fut protégé par elle. Les Jéſuites du tems de la Ligue étoient les penſionnaires de Philippe II. Les autres Religieux qui entrerent tous dans cette faction, excepté les Bénédictins & les Chartreux, n'attiſoient le feu qu'en France ; les Jéſuites le ſouffloient de Rome, de Madrid, de Bruxelles au milieu de Paris, &c.

Il ſe peut néanmoins, quoique je ne l'ai pas dit, qu'il y ait de la Vertu dans ce Corps comme il y a du mérite. Mais on ne peut me faire un procès d'avoir diſſimulé le bien & apuyé ſur le mal. J'avois mes raiſons ; & l'une des principales eſt la conviction où je ſuis, que l'homme eſt un animal pétri d'un limon chargé de défauts & de vices, contre leſquels il eſt permis ou même néceſſaire de s'élever hautement, au riſque d'être moi-même le vrai Miſantrope.

Vivons pour nous, ma chere Roſalie (*a*);
Que l'amitié, que le ſang qui nous lie,
Nous tienne lieu du reſte des Humains;
Ils ſont ſi ſots, ſi dangereux, ſi vains!
Ce tourbillon, qu'on apelle *le Monde*,
Eſt ſi frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'eſt permis d'en aimer le fracas,
Qu'à l'étourdi qui ne le connoît pas.

Continuez la lecture de ces vers, & vous y verrez une piquante Satyre de tous les états, ſoit dans Paris ſoit à la Cour; liberté que j'avois blamée dans Boileau, auſſi bien que la dureté de ſa poëſie. Vous y verrez comment je traite les Créſus de notre ſiécle, mes fades adulateurs, qui me combloient d'éloges & de careſſes, & qui ſe vantoient à l'Opera de m'avoir eu la veille à ſouper avec M. le Marquis...& M. le Duc... qu'on avoit invités pour me faire compagnie. Liſez & vous trouverez ce beau portrait des Miniſtres, chez qui j'avois toutes ſortes d'accès; & qui ſe feroient fait un plaiſir de ne me refuſer aucune grace, ſi jamais j'avois été capable d'en demander pour quelqu'un. J'entendois & je laiſſois dire à mes côtés, qu'un Favori qui aproche du Trône ou

(*a*) La vie de Paris & de Verſailles, *tom.* 6, *pag.* 46.

de ſes environs n'eſt pas digne de vivre, s'il n'emploie ſa médiation, quand il le peut, pour y faire apercevoir ceux qui le méritent, & qui ont beſoin d'être annoncés. Loin de déplaire aux Princes, les Princes lui en ſauront bon gré. Ils l'en eſtimeront davantage pour la bonté de ſon cœur & pour la droiture de ſes vues.

Faut-il aller, confondu dans la preſſe,
Prier les Dieux de la ſeconde eſpéce,
Qui des Mortels font le mal ou le bien ?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui, portés ſur ces rapides ſpheres,
Que la fortune agite en ſens contraires,
L'eſprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le tems d'avoir un ſentiment ?
A leur lever, preſſez-vous pour attendre,
Pour leur parler, ſans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.

Vous voyez ſi j'ai raiſon d'être courroucé contre tout le genre humain. C'eſt que je n'y découvre que les vices de l'eſprit & du cœur, nul attachement ſolide, nul trait de cette amitié ſincere, la ſeule Vertu que j'adore, & qui fait mon caractere. Je ne ſais s'il eſt un autre honnête-homme que moi dans le monde.

Tendre Amitié, don du Ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obſcure :
Puiſſai-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du Méchant, qui ne te connoît pas ;

Loin du Bigot, dont la peur dangereuſe
Corrompt la vie, & rend la mort affreuſe.

La première fois que nous nous verrons, je vous parlerai des particuliers dont j'ai ſujet d'être mécontent.

VIIe. CONVERSATION.

APRÈS les civilités qui ſont d'uſage, M. de Voltaire commença notre Entretien en ces termes : *Les vrais* (*b*) *amateurs des Arts ſont amis. Qui eſt plus que moi en droit de le dire?* J'applaudis à ſa maxime, & j'ajoûtai qu'elle étoit digne d'un cœur tel que le ſien. Quoique le principe ſoit certain, reprit-il, il a néanmoins des exceptions, & de droit il porte ſa diſpenſe 1°. envers ceux qui ont des talens ſupérieurs, & qu'il eſt bon d'humilier ; 2°. envers d'autres qui courent la même carriere que nous, & qui pourroient nous offuſquer, quand même ils ne ſe feroient jamais déclarés nos rivaux. 3°. Envers ceux qui auroient terni notre gloire par quelques traits de critique ou d'obſervations hazardées dans leurs écrits. Il eſt permis de tom-

(*b*) Diſcours de Réception à l'Académie Françoiſe, *tom. 8. pag. 508.*

ber ſur ces trois ſortes de perſonnes, de répandre des ridicules ſur elles ou ſur leurs ouvrages, & de les rendre mépriſables aux yeux du Public.

Vous m'étonnez, lui dis-je, on ne reconnoit point ici ces ſentimuns admirables que vous avez ſi bien exprimés dans votre *Diſcours ſur l'Envie* (*a*).

O vous, qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous ſeul apartient-elle entière ?
N'y pouvez-vous ſouffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous reſſembler à ces Rois d'Orient ;
Qui, de l'Aſie eſclave, opreſſeurs arbitraires,
Penſent ne bien régner qu'en étranglant leurs freres ?
. . . . . .
Hé bien pauvre affligé, ſi ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime ;
Mérite un tel ſuccès, compoſe, afface, lime.
Le Public aplaudit aux vers du *Glorieux* ;
Eſt-ce un affront pour toi ? Courage, écris, fais mieux.

Le Souverain, me répondit l'Oracle, n'eſt point aſſervi aux Loix qu'il impoſe. Elles ne regardent que les ſujets & les ames vulgaires. *La liberté mâle* avec laquelle je ſuis né m'affranchit de ce joug. Elle me permet de tout dire & de tout critiquer, ſans excepter Homere, Virgile, le Taſſe, ni Milton (*b*).

(*a*) *Tome 6. pag. 20.*

(*b*) *Voyez* les Stances ſur les Poëtes Epiques, *tom. 6. pag. 115.*

Si une fois ſeulement j'ai rendu quelque juſtice à Deſcartes, le peignant néanmoins en pigmée pour rehauſſer Newton, dix fois je l'ai traité de *Viſionnaire* lui avec ſes diſciples, & le Pere Mallebranche à leur tête. Ma raiſon eſt qu'ils ne penſoient pas comme moi.

Les ſavans Phyſiologues, à qui les Belles Lettres prétendent avoir des obligations infinies, ſont le premier objet de mon mépris. Je les comprens tous (*c*) ſous les noms ironiques de *Baldus*, *Scioppius*, *Lexicocraſſus*. Tels les Daciers (*d*) & les Saumaiſes, gens hériſſés de ſavantes Fadaiſes.

J'ai ménagé *M. de Fontenelle*, qui n'a jamais critiqué perſonne, ni même répondu à ſes Critiques. Je me ſuis contenté de lui donner ce petit avis en paſſant :

Votre Muſe, ſage & riante,
Devroit aimer un peu moins l'art.
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur eſt aſſez brillante.

Le Cardinal de Polignac a manqué de goût, & a commis une faute en réfutant

(*c*) Temple du Goût, *tom. 6. pag. 273. & ſuiv.*

(*d*) M. de Voltaire fait une ample réparation d'honneur à M. Dacier, dans les Ecrivains du *Siécle de Louis XIV.* Ces contradictions marquent peu de ſolidité dans le jugement, & l'Auteur y eſt très-ſujet.

Lucréce en vers latins. Il auroit mieux fait d'écrire en françois. Les connoiſſeurs jugeront lequel de ces deux partis lui auroit acquis plus de gloire. Mais il ne ſavoit pas faire des vers en notre langue.

Charles Rollin eſt le premier homme de l'Univerſité qui ait écrit purement en françois. Encore eſt-il deſcendu dans des minuties où il a manqué de goût.

Voiture, *Sarazin*, *Bayle*, l'Auteur du Télemaque, *M. Boſſuet* devroient retrancher la plus conſidérable partie de leurs ouvrages. Il eſt bien vraiſemblable qu'on le dira de moi, comme je le dis de ces Ecrivains célebres.

„ *L'Abbé Bignon* (*e*) n'y entendoit „ rien quand il fit ces diſtinctions *déſagréa-* „ *bles* de diſtribuer l'Académie des Scien- „ ces en ſavans que l'on penſionnoit, & „ en honoraires qui n'étoient pas ſavans “. Il falloit apparemment laiſſer les premiers s'encourager eux-mêmes, ſans les exciter par des diſtinctions & des récompenſes *déſagréables*.

L'Académie Françoiſe, où je ſuis parvenu avec tant de peine, n'écrit point; mais elle a fait imprimer ſoixante ou quatre-vingt volumes de Complimens. Au lieu de faire imprimer tous ces diſcours

(*e*) Des Académies, *tom. 7. pag. 405.*

par lesquels seuls elle est connue ; ce devroit être une Loi de ne les imprimer jamais. Je n'excepte pas même le mien, qui est un des plus foibles.

Celle des Belles-Lettres devroit plus aprofondir les matieres & n'en pas traiter de frivoles.

Il est à croire que celle des Sciences *produira enfin* quelque chose qui servira au bien de l'univers.

Le fils du célebre Racine (un des plus honnêtes-hommes du monde) en a imposé au public (*f*) quand il a dit que M. Pope lui avoit écrit ; & M. de Rampsai a menti d'avoir dit qu'il avoit remis la lettre. Cependant M. Racine la montre à qui veut la voir ; Mais il falloit aussi le décrier, parce qu'il est bon Poëte.

Ce fut sur les ordres de quelques marchands de papier & d'encre, que les metteurs en œuvre composerent *les Mémoires d'Artagnan*, *de Pontis*, *de Vordac*, *de Rochefort* & tant d'autres. *De Pontis* mis parmi les mauvais Auteurs !

Tout le monde n'a pas le don de l'invention. *M. Rollin* a fait imprimer *in*-12.

(*f*) Sur M. Pope, *tom. 7. pag. 375.*

les Fables de l'Hiſtoire ancienne, qui étoient ci-devant *in-folio* (*g*).

M. le Régent (*h*) païa magnifiquement les barbouillages de *Coypel*.

Boileau (*i*) du fond de ſon cabinet donne des ridicules à Alexandre, qu'il auroit fatigué d'encens, comme Louis XIV, s'il eut vécu ſous lui.

Les meilleurs vers de *Malherbe*, le premier Poëte de notre langue, ſont foibles & ſans imagination.

„ Le Syſtème des *Cartéſiens* (*k*) a produit celui de *Spinoſa*; & j'ai connu » beaucoup de perſonnes que le Cartéſianiſme a conduites à n'admettre d'autre Dieu que l'immenſité des choſes «. Mais qu'on ne me demande pas de les nommer.

Pluche (*l*) a fait réellement de Moïſe un Phyſicien. Si c'eſt ſimplicité, il faut le plaindre; s'il croit avec cet artifice groſſier rendre odieux ceux qui ne ſont pas de ſon ſentiment, il faut le plaindre davantage.

(*g*) Alluſions aux Editions *in-folio* d'Hérodote, de Diodore & des autres Anciens. C'eſt une pointe que tout le monde n'entendra pas.

(*h*) Diatribe d'Akakia, *pag.* 374.

(*i*) Conſeil à un Journaliſte, *tom.* 8. *pag.* 401.

(*k*) *Tome* 9. *pag.* 13.

(*l*) *Tome* 9 *pag.* 113.

Je n'ai donné tant d'éloges à *M. le Cardinal de Polignac* dans mon Temple du Goût que par maniere d'acquit, & parce qu'il étoit flatteur pour moi d'avoir le ſufrage d'un ſi grand homme. Mais dès qu'il eut ceſſé d'être, je devins ſon Minos, & je le jugeai comme les autres. » Je ſuis (*m*) encore étonné qu'il ait pu » écrire un ſi long ouvrage en vers dans une » langue étrangere, lui qui auroit à peine » fait quatre bons vers dans ſa propre lan- » gue.... Son *Anti Lucréce* eſt trop diffus & » trop peu varié. Une auſſi belle ame que » la ſienne devoit rendre plus de juſtice » aux Mœurs d'Epicure, qui étant à la » vérité un très-mauvais phyſicien, n'en » étoit pas moins un très-honnête hom- » me, & qui n'enſeigna jamais que la » douceur, la tempérance, la modéra- » tion, la juſtice; Vertus que ſon exem- » ple enſeignoit encore mieux... Un véri- » table Epicurien étoit un homme doux, » modéré, juſte, aimable, duquel aucu- » ne ſociété n'avoit à ſe plaindre, & qui » ne païoit pas des bourreaux pour aſſaſ- » ſiner en public ceux qui ne penſoient pas » comme lui. Epicure pouvoit même mé- » riter ſa grace ſur l'immortalité de l'ame

(*m*) Sur l'Anti-Lucréce, *tom. 9. pag. 358. & ſuiv.*

„ en disant : Plaignez-moi, d'avoir com-
„ battu une Vérité révélée (*n*) cinq cens
„ ans après ma naissance. J'ai pensé com-
„ me tous les Législateurs du monde, qui
„ tous ignoroient cette Vérité. J'aurois
„ donc voulu que le Cardinal de Polignac
„ eût plaint Epicure en le condamnant. A
„ l'égard de la Physique, l'Auteur a per-
„ du beaucoup de tems & beaucoup de
„ vers à refuter la déclinaison des atômes.
„ C'est employer de l'artillerie pour détrui-
„ re une chaumiere. Pourquoi encore vou-
„ loir mettre à la place des rêveries de
„ Lucréce les rêveries de Descartes? &c.".
Voilà comment je reviens sur mes pas contre celui que j'avois fait le premier favori du Dieu du Goût. J'ai cru devoir ajouter ailleurs (*o*) qu'il avoit conspiré contre le Régent.

Mais il s'agissoit de vers, & je suis convaincu qu'il n'y a qu'un seul vrai & bon Poëte dans le monde. Le Pere Commire,

(*n*) Il faut être de bien mauvaise foi, ou bien ignorant, pour dire qu'on ne connoissoit pas l'immortalité de l'Ame avant l'Evangile. Un Cacouac même, Auteur du Livre qui a pour titre : *De l'Ame & de son Immortalité*, a démontré le contraire par une foule d'autorités.

(*o*) Siécle de Louis XIV. Art. de l'Abbé de S. Pierre.

Jéſuite (*p*) ne réuſſit que parmi ceux qui croient qu'on peut faire des vers dans une langue qu'ils ne ſavent pas même prononcer. Santeüil auroit été un excellent Poëte latin, ſi on pouvoit l'être. Il ne ſavoit pas ſeulement faire des vers françois.

Ceux qui ont paſſé pour avoir reçu ce don du ciel, n'en poſſédoient que l'apparence, & ſe flattoient follement de me faire ombrage. „ *Iro* (Roi) poëte (*q*) „ médiocre, & qui n'étoit pas médiocrement dur, fit de mauvais vers à ma „ louange, dans leſquels il me faiſoit deſcendre en droite ligne de Minos. Mais „ mon pere ayant été diſgracié, il fit d'autres vers, où je ne deſcendois plus que „ de Paſiphaé & de ſon amant. C'étoit un „ bien méchant homme que cet *Iro*, & „ le plus ennuïeux coquin qui fût jamais".

Rouſſeau jouiſſoit déja d'une brillante réputation lorſque je commençois à paroître. Il eut l'audace de mépriſer ma jeuneſſe, & de ſe plaindre de ce que je le mépriſois à mon tour. Je l'attaquai ouver-

(*p*) La même dans le catalogue des Ecrivains. Il faut ſe ſouvenir que M de Voltaire a envoyé des vers latins au Pape, pour mettre au bas du portrait de ſa Sainteté.

(*q*) Voïage de *Scarmentado*, tom. 8. pag. 357.

tement ; & de ma vie, je n'ai vomi une bile ſi noire que contre ce rival, que j'accuſai de m'avoir calomnié.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies (*r*)
Organe impur de tant de calomnies ;
Cet ennemi du Public outragé,
Puni ſans ceſſe, & jamais corrigé ;
Ce vil *Rufus*, que jadis votre pere
A, par pitié, tiré de la miſere,
Et qui bientôt, ſerpent envenimé,
Piqua le ſein qui l'avoit ranimé :
Lui qui, mêlant la rage à l'impudence,
Devant Thémis accuſa l'innocence.
L'affreux *Rufus*, loin de cacher en paix
Des jours tiſſus de honte & de forfaits.
Vient rallumer aux marais de Bruxelles
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite ſur ſon front.
Et que feront tous les traits ſatyriques,
Que d'un bras foible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié François, & moitié Germaniques,
Pétris d'horreur, & de haine & d'ennui ?
Quel eſt le but, l'effet, la récompenſe
De ces Recueils d'impure médiſance ?
Le malheureux, délaiſſé des Humains,
Meurt des poiſons qu'ont préparé ſes mains.
. . . . . .
Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de ſon ſouffle cauſtique,
Je ſais jouir, en dépit des Cagots,
De quelque gloire, & même du repos.

(*r*) Epitre ſur la Calomnie, à Mad. du Chatelet, *tom. 6. pag. 67.*

Vous m'étonnez bien, lui dis-je, de traiter ſi mal le célebre Rouſſeau. Je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de charger plus impétueuſement le plus indigne des ſcélérats & le plus mépriſable de tous les Poëtes. Comme le public ignore de quel genre de forfait il s'eſt rendu coupable envers vous, on ne ſoupçonne que quelque querelle ou rivalité de métier, qui ne mériteroit pas les injures plus qu'atroces dont vous l'avez accablé. Si vous avez voulu venger la perſonne attaquée par les fameux couplets, il en a fait un déſaveu ſi ſolemnel, que les honnêtes gens ne croient plus aujourd'hui qu'il en ait été l'Auteur.

Vous lui reprochez tout à la fois la foibleſſe, la langueur & la dureté de ſes vers. Néanmoins il a beaucoup de partiſans, & même d'admirateurs. Je ne vous citerai à ce propos que le plus grand de tous vos adorateurs, l'auteur de *l'Hiſtoire de l'Ame*. Voici comment il s'exprime : » Rouſſeau (*f*) eſt, je l'avoue, *un plus* » *grand Poëte que Voltaire*. Quel feu ! Quel » enthouſiaſme ! Quelles images ! Quelle » richeſſe & de rimes & d'idées ! Quel » heureux délire ! Quelle fougue ! Que de » nobles écarts ! Tous les reſſorts de l'ima-

» gination

(*f*) Hiſtoire de l'Ame, *pag.* 260.

» gination ſe ſeroient-ils à la fois débandés ?
» Ou plutôt bornée aux petites ſpheres des
» objets qu'elle embraſſe, ſemblable à
» ces jets d'eau, dont le diamétre eſt an-
» guſtié, cette riante & féconde partie
» de l'ame n'en deviendroit-elle pas en
» quelque ſorte plus élaſtique, & par-là
» plus forte & plus magnifique dans ſes
» productions ? Oui ſans doute » &c.

Le plaiſant Juge que vous me citez-là, reprit l'Oracle avec indignation. Un enthouſiaſte, qui dans ſon imagination extravagante, s'eſt élevé un trône ſur le Parnaſſe, & veut régler le rang que doivent tenir les hommes illuſtres, en décidant de leur mérite reſpectif; un déclamateur, qui ne connoît que le ton du cor; un Médecin toujours armé des grands mots de ſon art; un Néologue, qui fourniroit lui ſeul à pluſieurs harangues de Mathanaſius, & qui, pour me ſervir de ſes termes, ne ſe met jamais *à hauteur d'appui*; un Anatomiſte viſionnaire qui s'eſt imaginé avoir vû, manié & diſſequé notre ame dans cet endroit du cerveau où aboutiſſent les nerfs, & qu'il appelle le *Senſorium*. Je ſais que pour gagner mon ſuffrage il m'encenſe (*a*) juſqu'à la fadeur, &

(*a*) Son Éloge commence à la *page* 253, & ne finit qu'à 276.

qu'il voudroit me faire paſſer pour un partiſan du Matérialiſme. En quel endroit de mes ouvrages a-t-il vû que je l'enſeigne poſitivement ? J'ai bien dit que nous ignorons ſi la matiere n'eſt pas ſuſceptible de penſée. Mais penſe-t-elle ou non ? C'eſt ce que je me ſuis contenté de laiſſer encore dans la claſſe des choſes incertaines ; & lui le décide témérairement. Je récuſe donc un Juge de cette eſpèce ; aſſez mauvais connoiſſeur pour me mettre audeſſous d'un Poëte barbare, & pour dire que ma proſe (*b*) vaut beaucoup mieux que mes vers. Mais revenons à Rouſſeau.

Il avoit plus de cinquante ans lorſque j'entrai en lice avec lui ; & je lui appris qu'à cet âge la ſaiſon des vers eſt paſſée. C'eſt le Dieu du Goût qui m'en avoit averti à ſon ſujet.

> Mais n'imite pas la foibleſſe (*c*)
> Qu'il eut de rimer trop longtems.
> Les fruits des rives du Permeſſe
> Ne croiſſent que dans le printems ;
> Et la froide & triſte vieilleſſe
> N'eſt faite que pour le bon ſens

Je ne ſuivis pas aſſez fidélement le ſage conſeil que me donna le Dieu ; & j'avoue

(*b*) J. J. Rouſſeau dit au contraire qu'il y a de très-beaux vers dans M. de V. mais que ſa proſe eſt ſans nerf.

(*c*) Temple du Goût, *tom. 6. p. 285.*

que les vers que j'ai fait depuis une quinzaine d'années, ſurtout depuis que ma ſanté eſt ſi chancélante, ne paroiſſent pas être de la même main & de la même imagination que ceux de la Henriade. Il m'en a puni par quelques échappées d'imprudence que le bon ſens ne devoit pas me permettre, & qui m'ont cauſé de grands chagrins. Je ſerois aujourd'hui tranquille & honoré dans le ſein de ma patrie, ſi j'avois fait uſage de ce que j'ai écrit contre M. de Maupertuis. » Cet homme (*d*) » ne parle que d'affliction. Il dit ſurtout » que tous les fous ſont malheureux. Nous » faiſons à tous ceux qui le ſont un com» pliment de condoléance ». Qu'ils ne s'en plaignent qu'à eux-mêmes.

Comme eux, un autre Brigand de la littérature mérita également mon courroux. » J'avois (*e*) je ne ſais comment, rendu » à l'illuſtre *Abbé Desfontaines* un léger » ſervice. Mais comme ce ſervice ne lui » donnoit pas de quoi vivre il ſe mit d'a» bord un peu à ſon aiſe au ſortir de la » maiſon (de Biſſêtre) dont je l'avois » tiré, par une douzaine de libelles (ou » feuilles d'obſervations) contre moi, » qu'il ne fit à la vérité que pour l'hon-

(*d*) Diatribe du Docteur Akakia, *tom. 8. p. 389.*
(*e*) Des Menſonges imprimés, *tom. 9. p. 90.*

» neur des lettres, & par un excès de zéle » pour le bon goût ». C'étoit bien à un Juge de ſa trempe à cenſurer un homme comme moi. Auſſi a-t-il mérité que je l'accolaſſe par tout à l'affreux *Rufus*.

Oh ! pour cet Abbé Desfontaines, dis-je à l'Oracle, je vous l'abandonne. Faites-en tout ce que vous voudrez ; il a mérité par plus d'un titre l'indignation des honnêtes gens. Il auroit fait d'excellentes choſes dans le genre de critique qu'il avoit embraſſé, ſi la paſſion & la vénalité n'euſſent infecté ſa plume. Prenez ſeulement garde à ne vous pas rendre auſſi coupable que lui, en mettant trop d'aigreur dans votre cenſure. Avec la meilleure de toutes les cauſes, on commence à avoir tort quand on la défend par les injures. L'Oracle mépriſa mon avis ; il réprit en ces termes :

Quel monſtre plus hideux s'avance ? (*f*)
La Nature fuit & s'offenſe
A l'aſpect de ce vieux *Giton*.
Il a la rage de *Zoïle*,
De Gâcon l'eſprit & le ſtile,
Et l'ame impure de *Chauſſon*.

❀

C'eſt *Desfontaines*, c'eſt ce Prêtre
Venu de Sodome à Biſſêtre,
De Biſſêtre au ſacré vallon.

(*f*) Ode ſur l'Ingratitude, *tom. 6. p. 112.*

A-t-il l'eſpérance bizare,
Que le bûcher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Appollon?

❀

Il m'a dû l'honneur & la vie;
Et dans ſon ingrate furie,
De *Rufus* lâche imitateur,
Avec moins d'art & plus d'audace,
De la fange, où ſa voix croace,
Il outrage ſon bienfaiteur.

Ces deux ingrats m'ont fait ſouvenir d'un autre, (l'Abbé de Macarti) qui m'a rendu pour le moins auſſi furieux qu'une critique littéraire. C'eſt un miſérable, à qui j'avois prêté deux mille francs, & qui s'en eſt allé ſans me les rendre. Tout le monde ſait que ce n'eſt pas pour la conſéquence, & que je ſuis fort peu attaché à l'argent. Mais je devois mettre le public en garde contre ce frippon, & l'accuſer d'avoir été ſe faire circoncire chez le Comte de Bonneval, afin que perſonne n'en fût la dupe, en lui prêtant avec autant de confiance que moi.

Qu'un Hibernois, loin de la France
Aille enſevelir dans Bizance
Sa honte à l'abri du croiſſant;
D'un œil tranquille & ſans colère,
Je vois ſon crime & ſa miſère;
Il n'emporte que mon argent.

Quoique je ſois bien convaincu que les

connoiſſeurs rendent aſſez de juſtice à mon ame pour me croire parfaitement inſenſible aux indignités de mes ennemis, j'ai cru, cependant, devoir l'atteſter à tout l'univers, & je ne penſe pas qu'on doute de ma philoſophie ſur ce point.

Que le jaloux *Rufus*, à la terre attaché, (*g*)
Traîne au bord du tombeau la fureur inſenſée
D'enfermer dans un vers une fauſſe penſée ;
Qu'il arme contre moi ſes languiſſantes mains
Des traits qu'il deſtinoit au reſte des humains.
Que quatre fois par mois un ignorant *Zoïle*
Eléve en frémiſſant une voix imbécile,
Je n'entens point leurs cris que la haine a formés,
Je ne vois point leurs pas dans la fange imprimés,
Le charme tout-puiſſant de la Philoſophie
Eléve un eſprit ſage au-deſſus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que *Newton* s'eſt ſoumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.
Je ne les connois plus.

Ne convenoit-il pas bien à cet Abbé Desfontaines d'oſer prononcer ſes arrêts ſur toutes les matieres qui concernent les arts, les ſciences, le bon goût ? Quelle extravagance en lui de vouloir être comme moi Poëte, Hiſtorien, Littérateur, Mathématicien, Algébriſte, Phyſicien, Aſtronome, Politique, Romancier, Cenſeur de tous les Savans, &c? Car j'ai écrit en tous ces genres. J'avois les autres devant les yeux, & je ne me voyois point

(*g*) Epitre à Mad. Duchâtelet, *tom. 9. p. 1.*

moi-même, quand j'ai prononcé cet arrêt de l'expérience & de la vérité :

Tout vouloir eſt d'un fou, l'excès eſt ſon partage; (*h*)
La modération eſt le tréſor du ſage ;
Il ſait régler ſes goûts, ſes travaux, ſes plaiſirs,
Met un but à ſa courſe, un terme à ſes déſirs.

Que ne penſoit-il comme moi de ces téméraires ſujets, manqués dans tous les genres ; qui par une fole ambition veulent embraſſer mille objets dont ils ne peuvent toucher que la ſuperficie ? Je l'ai dit. » Il » eſt impoſſible (*i*) qu'il ſe forme des » Savans univerſels, parce que chaque » ſcience eſt devenue immenſe. Il faut » néceſſairement que chacun ſe réduiſe à » cultiver une petite partie du vaſte champ » que le ſiécle de Louis XIV a défriché ».

L'expérience m'en a convaincu. Avant elle, je reconnois que j'ai trop étendu mes vues, & que je me ſuis cru capable d'exceller en tout ; malheureux effet de je ne ſais quel dépit ou dégout de la volupté, ou de contradiction dans ma conduite.

L'Amour dans mes plaiſirs ne mêle plus ſes peines; (*k*)
La tardive raiſon vient de briſer mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté ;

(*h*) De la Modération en tout; *tom. 6. p. 25.*
(*i*) Ecrivains du ſiécle de Louis XIV, à la fin.
(*k*) Réponſe à une Dame, ou ſoit diſant telle, *tom. 6. pag. 139.*

J'ai passé l'heureux tems fait pour la volupté.
Est-il donc vrai, grands Dieux ! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux arts, dont je veux tour-à-tour
Remplir le vuide de moi-même,
N'est point encore assez pour remplacer l'amour.

Si vous voulez, je serai plus sincere aujourd'hui, & je vous avouerai franchement que l'envie de devenir un homme universel & unique me prit dès ma jeunesse (*l*), & bien bien avant que la passion de l'amour me quittât. J'effleurai toutes les sciences ; & croyant, ou voulant faire croire que je les avois approfondies, j'en donnai au public quelques légéres esquisses, où je jugeai & censurai les maîtres en tous les genres, les Savans du premier ordre, les Écrivains ordinaires, toutes les nations, tous les états, jusqu'aux sachets du sieur Arnou. Voilà ce qui m'attira la haine des uns & le mépris des autres, surtout des connoisseurs en Newtonisme. Voilà ce qui me fit nommer assez plaisamment par un Hollandois *le Chien rogneux*, & ce qui fit dire à d'autres, *Chien enragé*, qui mord à droite & à gauche. Néanmoins j'eus toujours des sectateurs zélés, & des amis fidéles, que l'on con-

(*l*) Voyez le commencement de la piéce citée.

noît, & dont l'attachement fut cimenté par la Vertu la plus pure. Ma reconnoiſſance eut la gloire de ne leur céder en rien. Ce témoignage mutuel eſt un des plus touchans endroits de mon poëme ſur *la vraie Vertu* dont je me piquai toute ma vie.

Je te rends graces, ô Ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les tems d'injuſtice ;
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repouſſa les aſſauts du calomniateur ;
Du fanatique ardent, du ténébreux *Zoïle*,
Du Miniſtre abuſé par leur troupe imbécile,
Et des petits Tyrans, bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritoit la fierté.
Oui pendant quarante ans pourſuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont conſolé ma vie,
J'ai mérité leur zèle & leur fidélité ;
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.

Ces motifs de conſolation, dis-je à M. de Voltaire, ſont flatteurs pour vous. Mais comment ne trouviez-vous pas dans votre philoſophie des reſſources de courage & d'héroïſme, capables de mettre à vos piés les vaines clameurs de ces Critiques pigmées, qui oſoient ſe jouer à vous ? Je m'étonne encore de ce que vous êtes deſcendu juſqu'à faire la guerre à tant d'Écrivains, qui n'étant pas de votre force, ou n'exiſtant plus, ne ſe trouvoient pas en état de ſe deffendre. On a tant admiré la belle modération de M. de Fontenelle, qui, non ſeulement n'a jamais critiqué

perſonne ; mais ce qui eſt peut-être ſans exemple, n'a pas même voulu répondre à ſes Critiques les plus offenſans. Il s'eſt corrigé ou retracté, & il en eſt demeuré-là. Comment n'avez-vous pas ſuivi un ſi beau modéle, vous qui pouviez le faire avec tant d'avantages ? Il eſt mort dans le lit de paix & d'honneur, & ſa mémoire ſera éternellement précieuſe aux gens de bien. Quelle douceur pour vous, ſi la fin de votre carriere étoit la même !

M. de Fontenelle, reprit l'Oracle, avoit ſon caractere, & moi j'ai le mien. Le ton de ce Berger galant & doucereux ne me va nullement ; & ſi je n'avois appréhendé de me brouiller avec lui & avec ſes partiſans, je ne l'aurois pas plus épargné que les autres. Après tout, que voyez-vous de ſi merveilleux dans ſa perſonne ?

Mes diſciples ont plus oſé que moi, même de ſon vivant. En convenant (*m*) qu'il avoit une érudition moderne très-variée, & qu'il ſavoit même beaucoup de Philoſophie, ils lui ont refuſé nettement le titre de Philoſophe. « C'eſt un in-» génieux compendiaire de penſées qui ne » ſont point à lui. Il a écrit les découvertes » des autres, ſans en avoir fait aucune. Il » a loué les morts avec peu de candeur, » pour faire ſourire les vivans. Borné

(*m*) Hiſtoire de l'Ame, *p. 264. & ſuiv.*

» à peindre la nature, il a eſſayé en vain » de la meſurer; ou s'il l'a entrepris, ce » n'a été qu'avec le compas d'autrui, en- » core l'a-t-il éclipſée par l'art qu'il y a » voulu mettre. Faut-il qu'inſenſible au » vrai beau, & que ſourd aux cris de la » nature, il l'ait fait diſparoître ſous le » fard dont il a prétendu l'embellir! Pour- » quoi tant d'art dans l'expreſſion des cho- » ſes les plus ſimples? Pourquoi courir » ſans ceſſe après l'eſprit? Pourquoi me » faire remarquer ſans ceſſe combien vous » en avez, combien vous en ſemez par- » tout ».

Ces ombres, propres à obſcurcir le portrait de M. de Fontenelle, n'y ſont jettées ſi fortement que pour faire briller les clairs du mien qui eſt à côté. Il eſt trop flateur & peut-être trop flaté, pour que j'oſe le mettre ſous vos yeux. Mais ſi mon rival a manqué de goût dans l'art d'écrire, pourquoi ne voulez-vous pas qu'il ait commis une faute réelle, en négligeant de critiquer tous les Écrivains qui lui étoient amenés par ſon ſujet, & principalement ceux qui l'avoient critiqué lui-même. Il a craint de s'attirer des ennemis: & moi, comme vous voyez, je n'ai point appréhendé de m'en faire dans quelqu'ordre que ce ſoit. Mon nom & la liberté mâle dont je me glorifie, me mettent au-deſſus de tout.

Je répondis que cette conduite étoit d'un homme qui ſe pique d'une probité vraie & généreuſe ; & ce fut par-là que finit notre entretien.

Quel ſingulier mortel, dis-je à mon Gentilhomme, en quittant M. de Voltaire, il nous traite de fanatiques & de perſécuteurs, parce que nous réfutons les égaremens des nouveaux Philoſophes ; car je vous ai fait voir que cette prétendue perſécution ne peut pas tomber ſur les ſentimens perſonnels & ſécrets. Et le voilà lui, qui attaque le ciel & la terre. Papes, Rois, Reines, Miniſtres, Magiſtrats, Prêtres, Moines, Artiſtes, Philoſophes, Poëtes, Gens de Lettres, Nations entieres ; en un mot le Créateur, la Religion, la Nature, il faut que tout ſoit terni de ſa façon & abreuvé de ſon fiel. Si par hazard on venoit à le cenſurer, qu'auroit-il à répondre, ſi ce n'eſt qu'en premier il a attaqué toute la terre ? Il nous a donné ſon portrait bien au naturel, dans celui d'un autre homme d'eſprit fort connu. » Buſſi, dit-il (*n*), parloit purement ſa » langue ; il avoit du mérite, mais plus » d'amour propre encore ; & il ne ſe ſer- » vit gueres de ce mérite, que pour ſe » faire des ennemis ». O, Beſace des hommes, que tu es bien mal placée !

(n) *Tom. 19 pag. 54.*

VIIIe. CONVERSATION.

EH BIEN, me dit M. de Voltaire, je vous ai dévéloppé tous mes prinicipes & mes ſentimens; je n'ai rien eu de caché pour vous. Êtes-vous content? Aſſurément, lui répondis-je, j'ai tout ſujet de l'être. Vous m'avez appris mille choſes ſingulieres & admirables, qui ne s'effaceront jamais de mon eſprit, tant elles l'ont frappé. Mais il eſt une autre matiere ſur laquelle vous ne m'avez rien dit, & qui mériteroit bien d'être éclaircie.

Vous avez beaucoup écrit en vers, & donné encore plus d'Ouvrages en proſe. Je ne ſais quel Écrivain s'eſt plus diſtingué par la ſingularité de ſes vues, l'étendue de ſes recherches & la hardieſſe de ſes ſentimens. C'eſt principalement dans le païs de l'*Hiſtoire*, que vous avez fait des découvertes, dont aucun voyageur ni ſavant ne s'étoit encore apperçu. Tous ont vû les choſes à-peu-près de la même maniere & ſous la même face. Les naturels du païs, & ceux qui ont tranſmis à la poſtérité ce qui s'étoit paſſé ſous leurs yeux, s'accordent dans les faits eſſentiels qu'ils nous rapportent, dans le caractere des

principaux perſonnages, dans les motifs qui faiſoient agir ceux-ci, & dans les reſſorts qu'ils mettoient en œuvre. Mais vous n'êtes jamais d'accord avec eux. Où ils ont vû des Vertus, vous n'y trouvez que des vices. Vous nous dites mille choſes auxquelles ils n'ont jamais penſé. Vous en aſſurez d'autres qu'ils contrediſent formellement ; Vous les démentez tous. Voilà un myſtère que je ne ſaurois comprendre ; daignez m'en donner l'explication.

Vous n'êtes pas le ſeul pour qui cette énigme ſoit inſoluble. Je ſais que pluſieurs de vos ſemblables en ont long-tems cherché le mot, & ils ne l'ont pas trouvé. Je veux bien vous introduire dans le ſanctuaire de mes penſées, & même vous en donner la clef, pour en faire uſage lorſque vous ſerez ſurpris des choſes inouies que vous rencontrerez dans mes Œuvres hiſtoriques. Écoutez donc, & retenez mes principes.

1°. Je regarde l'Hiſtoire comme un païs à-peu-près ſemblable au portrait que je vous ai fait de l'Angleterre, où chacun penſe comme il veut, & dit en toute liberté ce qui lui convient. C'eſt *le Temple du Menſonge ;* & j'ai voulu y offrir un ſacrifice plus éclatant que tous ceux qui avoient jamais été préſentés à ce Dieu.

Le Menſonge réſide au Temple de Mémoire. (o)
Il y grave des mains de la Crédulité,
Tous ces faſtes des tems, deſtinés pour l'Hiſtoire
Et pour la Vérité.

Ce qui devoit ſervir de matériaux à l'Hiſtoire, n'étoit donc que le menſonge conſacré dans les Archives du Temple où il réſide, & où il nous préparoit des principes & des ſources d'erreurs.

Suivez-moi. Si les anciens monumens, ceux mêmes des Auteurs contemporains, n'ont rien de certain, & peut-être rien de vrai, pourquoi voulez-vous que je m'attache ſcrupuleuſement à les ſuivre? Je me contente d'en rapporter à peu près le fonds. Mais je lui donne la teinte que je juge à propos, & je l'aſſortis à mes idées. En fait de Morale & de Philoſophie, j'ai abjuré tout ſyſtême. Je me ſuis démenti, contredit, combattu en toute occaſion; vous l'avez vû. Mais avant de commencer à écrire l'Hiſtoire, je me ſuis fait un plan; & j'ai voulu que les choſes marchaſſent comme je les avois conçues & arrangées. Ne ſoyez pas ſurpris d'en trouver d'inouies dans mon *Eſſai*.

2°. Je laiſſe aux Auteurs vulgaires, la foibleſſe de n'oſer s'écarter de ce qu'ils

(o) Ode pour MM. de l'Académie des Sciences, *tom. 6. pag. 95.*

appellent follement la vérité de l'Hiſtoire. Ma régle eſt de démentir hardiment les Ecrivains originaux ; de les faire parler comme je veux qu'ils parlent. J'ajoute à leur recit tout ce qui eſt conforme à mon but, & j'en retranche tout ce qui ne peut s'y ajuſter. J'ai tout prévu, & je me ſuis dit : le commun du monde qui me lira, n'en ſait pas aſſez pour démêler ſi je lui en impoſe, ou non. Je lui préſenterai un fonds d'Hiſtoire, dont quelques uns auront une idée très-confuſe, & que le plus grand nombre ignore totalement. Je n'en donnerai que la fleur, & je l'embellirai d'un ſtyle & d'un art magique. J'y ſémerai des maximes éblouiſſantes ; je ſuivrai avec hardieſſe la trace de mon ſyſtême & de mes idées ; je me ſervirai ſouvent de cette expreſſion impoſante : *Ce qui eſt de certain*, lors même que le fait ſera le plus faux. Mes réflexions malignes, les traits d'incrédulité ſemés de tems en tems, mon autorité, l'heureux préjugé que tant de perſonnes ont conçu pour tout ce qui ſort de ma plume, l'honneur qu'il y a de penſer comme moi, & d'être au rang des vrais Philoſophes & de mes Diſciples, le titre de bel eſprit que l'on y gagne, &c. Avec des eſpérances auſſi flatteuſes, pouvois-je appréhender de n'être pas cru ſur ma parole, & de n'avoir pas les trois quarts

quarts & demi du monde pour mes partisans & mes admirateurs ? Il ne faut pas tant d'amorces pour les faire tomber dans le piége.

3°. Si des Savans ou des Connoisseurs ont la curiosité de lire ce que j'ai écrit sur l'Histoire, je m'attends bien que, se trouvant totalement dépaysés, ils crieront à l'imposture. Mais qu'en arrivera-t-il ? Oseront-ils me réfuter ? Je les en défie. Je vous l'avouerai en confidence ; c'est pour les embarrasser & les arrêter, que j'ai exprès entassé tant de paradoxes historiques, présentés néanmoins sous des faces & des couleurs séduisantes. Vous ne trouverez point de page qui ne renferme des fausse-tés plus ou moins importantes. Il y en a grand nombre de palpables, qui choquent de front tout ce qu'on a cru jusqu'à présent. Je n'ai besoin que d'une phrase ou d'une ligne pour en avancer deux de cette espèce ; & il faudroit plusieurs pages pour les réfuter chacune en particulier clairement & nettement. Nos Savans seroient obligés d'en venir souvent à des dissertations critiques, qui demanderoient la vie de quatre hommes pour épuiser la matière. Or qui les entreprendra, & qui les liroit ? Voyez où conduiroit l'exécution d'un projet aussi immense. S'ils s'en tenoient à une réfutation vague, elle n'opereroit

rien. Le préjugé eſt pour moi, qui ſuis venu le premier ; & on ne les croira point ſans le témoignage des preuves détaillées & bien poſitives. Je ſuis donc bien ſûr que perſonne ne le tentera jamais.

4°. Je poſſéde dans un degré ſupérieur le talent de faire uſage de tout ce que je lis, & de le déguiſer tellement, que je ſais me le rendre propre, par l'air de nouveauté & de ſingularité que j'y donne. Une table des Chapitres, me met au fait de tout ce qui eſt contenu dans le Livre. Si je le parcours, les citations que je vois en marge me ſuffiſent pour nommer dans mes Ouvrages les originaux mêmes, quoique j'en ignore juſqu'à la forme. Eſt-il ſeulement poſſible ou probable que j'aie lû & digeré tous les Auteurs qu'il faudroit avoir combiné pour mon *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale* de toutes les Nations de l'Univers ? On ſait que je n'ai jamais eu de Maiſon ni de Bibliothéque. Et quand j'aurois poſſédé en propre tous les Livres néceſſaires, ma vie errante, inquiéte, diſſipée, voluptueuſe m'auroit-elle permis de les lire & de les méditer ? Croyez-vous qu'il y ait bien de monde en état de faire des réflexions, qui prouvent que je n'ai pu prendre qu'une légére teinture de l'Hiſtoire, dont je donne une idée encore plus légére ? Qu'importe. Le plus pur en-

cens m'eſt adreſſé de toutes parts. Les Grands, les beaux Eſprits, ceux qui ſe piquent de l'être, ſans en avoir l'apparence, me comblent d'éloges, & publient de concert que je ſuis le plus ſavant homme de mon ſiécle. J'en ai la réputation; que puis-je ſouhaiter d'avantage? Nous autres Oracles nous ſommes un peu faits pour en impoſer, & pour tromper les dupes qui veulent l'être.

Mais c'eſt le jugement de vos Meſſieurs que je voudrois ſavoir ſur cette partie de mes Ouvrages. Quoique mes ſentimens ſoient fort éloignés des leurs en beaucoup de points, je ſuis néanmoins perſuadé qu'il eſt parmi eux de bons Littérateurs & de judicieux critiques. Je ne peux leur réfuſer cette juſtice. Dites-moi ce qu'ils ont penſés de mon Hiſtoire, & ce que vous en penſez vous-même.

J'oſe vous aſſurer, répondis-je, que malgré l'oppoſition des ſentimens, ils conviennent qu'elle eſt écrite avec toute la pureté, l'élégance, & la rapidité que l'on peut demander dans le ſtyle hiſtorique. Ils ne déguiſent ni n'affoibliſſent point les louanges que vous méritez en cette partie. Ils vous regardent comme un modéle accompli pour les beautés de la diction, & je ne ſais s'il en eſt un qui n'embitionne l'éminente ſupériorité de votre talent.

Ils me font honneur, dit M. de V. Je conviens qu'il y a chez eux quelques gens de goût, à qui il ne manque qu'un peu de notre Philoſophie. Car celle de votre Univerſité, dans quelque partie qu'on l'enviſage, n'eſt propre qu'à gâter l'eſprit, & à le remplir de ſots préjugés. Je penſe ſur cela comme Bacon, » qui (*a*) avoit » mépriſé de bonne heure, ce que des fous » en bonnets quarrés enſeignent ſous le » nom de *Philoſophie* dans les petites mai» ſons appellées *Colléges*, «. Mais les choſes obligeantes que vous me rapportez de vos Meſſieurs, ne regardent que le ſtyle de mon Hiſtoire. En eſtiment-ils également le fonds?

Ils ont trouvés des choſes intéreſſantes & judicieuſes dans vos *Réſumés des Siécles*. On y voit en effet d'excellentes remarques ſur les Loix, les Coutumes, les Uſages, les Arts & les Sciences.

Ils ont raiſon; mais ce n'eſt pas encore là ce que je vous demande. Je voudrois ſavoir nettement ce qu'ils penſent de l'Hiſtoire même, & de la méthode que j'y ai ſuivie.

Vous n'ignorez pas que le Livre le plus univerſellement approuvé trouve encore des Cenſeurs. L'*Hiſtoire univerſelle de M. Boſſuet*, ce chef-d'œuvre inimitable de l'eſ-

(*a*) Sur le Chancelier Bacon, *tom. 7. pag. 266.*

prit humain, vous a paru essentiellement (*b*) répréhensible ; parce que ce grand homme, qui avoit bien lû, & si profondément médité l'Histoire, n'y a pas dit un mot des Chinois, que vous appellez le plus ancien & le plus sage de tous les Peuples ; & qu'il a trop loué, à votre avis, la sagesse des Egyptiens. D'autres que vous estiment qu'il a bien fait. Comment avoir les suffrages de tout le monde ?

J'en sens l'impossibilité ; & c'est pour cela même que je vous demande encore une fois le jugement de vos Connoisseurs sur mon Histoire. Jusqu'à présent vous ne m'avez donné que des défaites ; parce que vous appréhendez de me dire peut-être des choses désobligeantes. Je suis très-sensible à votre politesse ; mais je vais vous mettre à l'aise, en vous apprenant une belle maxime que j'ai établie sur un sujet pareil à celui qui vous embarrasse. Je parlois de l'excellent *Essai de M. Mélon sur le Commerce*, & j'ai dit : (*c*) » Cependant » il y a bien des erreurs dans ce bon Ou» vrage, tant le chemin de la Vérité est » difficile. Il est bon de rélever les *mépri*» *ses* qui se trouvent dans un Livre utile. » Ce n'est même que là qu'il les faut cher-

(*b*) De la Gloire, *tom. 7. pag. 181.*
(*c*) De M. Law, *tom. 7. pag. 458.*

» cher. C'eſt *reſpecter* un bon Ouvrage que » de le *contredire* ; les autres ne méritent » pas *cet honneur* «. Vous pouvez donc m'apprendre tout ce que l'on a dit de mon Hiſtoire ; je ne ſuis plus en droit de m'en fâcher.

Sur cette régle, répondis-je, perſonne aſſurément ne mérite plus que vous *l'honneur d'être contredit*. Vos talens & votre réputation vous ont acquis ce privilége préférablement à tout autre. Je vais donc, pour vous donner des marques de mon *reſpect*, rélever, d'après nos Meſſieurs, quelques-unes de vos *mépriſes*.

L'idée que vous avez donnée de l'Hiſtoire, leur a paru fort ſinguliere. Vous la regardez comme un Pays de liberté, où il eſt permis de croire & d'écrire tout ce que l'on veut. Vous prétendez que le Menſonge réſide au Temple de Mémoire, dont les Archives ſont compilées par les mains de la Crédulité. Eh que deviendra donc cette ſcience, ſi les fondemens en ſont auſſi ruineux que vous le dites ? Quelle confiance pourrons-nous y prendre ? quelle différence en faites-vous d'avec la Fable & le Roman ; avec quel mépris recevra-t-on les leçons que les Sages en ont tirées ; quelles ténébres répandez-vous ſur tous les ſiécles, ſur toutes les Nations ; quelle illuſion ſera-ce d'en faire

une étude ; & quelle folie vous a pris d'en raſſembler les faits ? Si, comme il s'enſuit de votre principe, il n'eſt échappé aux Auteurs contemporains tout au plus que quelques traits de Vérité, comment prétendez-vous les débrouiller & les reconnoître dans cet immenſe cahos de menſonges ?

Vous croyez qu'avant l'Imprimerie (*d*), l'Hiſtoire étant peu contredite, étoit alors peu exacte ; & voilà la ſource du ſouverain mépris que vous témoignez pour les anciens. D'autres vous ſoutiendront au contraire, que l'Imprimerie a fait un tort infini à la ſincérité de l'Hiſtoire, vû les ménagemens que le Miniſtère & les Auteurs doivent néceſſairement obſerver par conſidération pour les perſonnes & pour les Etats. Un particulier qui écrivoit autrefois ce qui s'étoit paſſé de ſon tems, & peut-être ſous ſes yeux, l'expoſoit dans le vrai, ou pour ſon amuſement ou pour celui des autres. Si l'Ouvrage ſe répandoit avant la mort de l'Auteur, celui-ci pouvoit n'être point connu ; nulle recherche à ſon ſujet ; nul moyen de le découvrir par les menaces & la punition de l'Artiſte qui avoit publié l'Œuvre ; enfin nul zéle, nul intérêt de pourſuite dans

(*d*) Siécle de Louis XIV. ſur M. de Tillemont.

ceux qui ſurvivoient aux Princes dont on avoit révélé les fautes. Voyez ſi les choſes ſe paſſent aujourd'hui de même. Reconnoiſſez donc le tort que l'Imprimerie a fait à la véracité de l'Hiſtoire ; & que, s'il falloit opter en ce genre, la préférence ſeroit en faveur de ceux qui ont précédé l'invention de cet art. S'il étoit néceſſaire de multiplier les preuves de cette vérité, j'en trouverois d'excellentes, dans ce que vous dites ſur *les Inconvéniens attachés à la Littérature*, & dans vos deux chapitres *ſur les menſonges imprimés*. Ces changemens d'avis embarraſſent vos Lecteurs, qui les prennent pour des contradictions.

» Mais, ajoutez-vous (*e*), parmi ces » menſonges dont les Hiſtoriens ſont rem» plis, n'y a-t-il pas quelques vérités ? » Oui, comme il ſe trouve un peu de » poudre d'or dans les ſables que les fleu» ves roulent. (C'eſt vraiment réduire la » choſe à des infiniment petits.) On de» mandera donc le moyen de récueillir cet » or : le voici. Tout ce qui n'eſt confor» me ni à la Phyſique, ni à la raiſon, ni » à la trempe du cœur humain, n'eſt que » du ſable ; le reſte, qui ſera atteſté par » des contemporains ſages, c'eſt la pou» dre d'or que vous cherchez «. Nos Maî-

(*e*) Des Menſonges imprimés, *tom. 8. pag. 94*

tres dans l'art n'ont rien compris à cette régle. Car enfin, ont-ils dit, la Phyſique n'eſt pour rien dans l'Hiſtoire ; & quand on nous rapportera qu'un Prince, un Général d'armée, un particulier ont fait des choſes contraires à la raiſon, à l'honneur, à la probité, à leur devoir, à leur état, à la trempe du cœur humain, il ne faudra donc pas les croire. Cette régle de critique a paru trop oppoſée à la conduite des hommes, ſi ſujets à s'écarter de la Raiſon; & elle eſt démentie par les preuves que nous en voyons tous les jours.

Cette régle, ont-ils dit, nous eſt d'autant plus incompréhenſible, que M. de Voltaire déclare hautement, & répéte à tout propos, que l'Hiſtoire n'eſt que le tiſſu & l'enchaînement de tous les forfaits dont les hommes ſont capables. Liſez la ſienne, & vous n'y trouverez que des crimes & des horreurs. Il veut cependant qu'on le croye, & c'eſt dans ces occaſions principalement qu'il vous dit : *Ce qu'il y a de certain.*

Le reſpect, dont nos Meſſieurs ſont remplis pour un Livre auſſi célebre que votre *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*, leur a fait naître une autre réflexion non moins embarraſſante ; & voici comment ils ont raiſonné. L'expérience nous a appris que la plume des Hiſtoriens eſt le pinceau par le-

quel ils ſe ſont peints eux-mêmes ſans le vouloir, en nous faiſant connoître leur génie & leur caractère. Sans avoir jamais converſé avec Xénophon, Thucydide, Polybe, Platon, Tacite, de Thou, Guichardin, Tillemont, Fleury, Boſſuet & Rollin, on voit dans leurs Ouvrages ce qu'ils étoient. Tous ces Écrivains, en nous apprenant l'Hiſtoire, ont eu ſoin de faire plus remarquer les belles actions & les vertus des grands hommes, que les vices de quelques monſtres particuliers, qui ont deshonoré la Nature & qu'il n'auroit pas même fallu nommer, s'il avoit été poſſible. C'eſt que ces Hiſtoriens aimoient la Vertu & le genre humain, parce qu'ils avoient le cœur droit.

Comment ſe peut-il faire que M. de Voltaire, qui a vu paſſer devant ſes yeux des milliers d'hommes, en écrivant l'Hiſtoire, n'ait remarqué de la Vertu que dans un petit nombre de Chinois, d'Indiens, de Mahométans, de Philoſophes ou Empereurs Païens? Ne connoîtroit-il ni les caractéres, ni les actes de cette Vertu, dont il a ſi ſouvent le nom dans la bouche? La haine pour ceux en qui tout le monde l'a admirée, l'auroit-elle porté à les flétrir généralement? Quoi! n'auroit-il apperçu aucun homme vertueux parmi les Chrétiens mêmes des pre-

miers siécles, ni parmi tant de Pontifes ou autres Docteurs célebres, qui ont illustré ou éclairé l'Eglise ? Tous les Papes, depuis le regne de Constantin, auroient-ils mérité d'être traités comme des fourbes, des ambitieux, des usurpateurs, des simoniaques, des impudiques & des scélérats ? La fureur des premiers Protestans (*f*) avoit tenu ce langage ; mais leurs successeurs en rougissent aujourd'hui pour eux. Nous sommes bien éloignés de dire que l'Auteur a pris sur la palette de son esprit & de son cœur, les couleurs dont il s'est servi pour peindre le genre humain, depuis les Souverains assis sur le trône, jusqu'aux simples sujets qui portent les armes pour le bien de la Patrie, ou qui cultivent les arts & les sciences, pour éclairer & servir l'Etat. Jamais le pinceau d'un honnête-homme ne sçut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture & de la probité, dit un de vos freres dans sa Réponse à M. d'Alembert, *pag.* 59. Il faut que M. de V. ait eu devant les yeux quelque verre magique, qui lui ait fait voir des monstres à la place des hommes. Nous en sommes d'autant plus surpris, qu'il a donné à tous

(*f*) Jurieu prétendoit que, depuis S. Leon, tous les Papes avoient été des Antechrists.

ceux qui écrivent l'Hiſtoire cette belle leçon, ſi favorable à l'humanité, de ſe ſouvenir qu'ils ſont hommes. „ C'eſt-là (*g*) » que chaque Écrivain doit ſe dire : *Homo » ſum.* «

Mais la ſincérité n'eſt pas moins néceſſaire à un Hiſtorien que l'humanité. L'Auteur de l'*Eſſai* a trop mépriſé l'un & l'autre. Après qu'il s'étoit tant de fois & ſi hautement déclaré contre le Chriſtianiſme dans ſes Vers & dans ſes Œuvres mêlées, falloit-il s'attendre qu'il en parleroit équitablement dans ſon Hiſtoire ?

Ici les premiers coups de l'attaque ont porté ſur les monumens de la Révélation, que M. de Voltaire met bien au-deſſous des Livres (*h*) Indiens & Chinois pour l'ancienneté, la certitude & la ſageſſe. Mais ſur qui tombe l'humiliation ? Eſt-ce ſur nos Lettres ſaintes, ou ſur celui qui auroit voulu les infirmer ? Nous laiſſons répondre les Savans, ou leurs moindres Ecoliers, de quelque Réligion qu'ils ſoient, n'en euſſent-ils même aucune. Il nous ſuffit de dire que jamais perſonne ne fut aſſez peu jaloux de ſa réputation, pour haſarder un paradoxe auſſi inſenſé. Si l'Auteur a quelques preuves de ce qu'il avan-

(*g*) *Eſſai ſur l'Hiſt.* chap. 71.
(*h*) *Eſſai ſur l'Hiſt.* chap. 1, 2, & 3.

ce, qu'il nous les faſſe connoître dans la premiere Edition de ſes Œuvres. Nous le prions de rendre ce ſervice à la Littérature.

C'eſt au 5e. chapitre de ſon *Eſſai*, qu'il ſe flatte de donner un violent aſſaut à la Réligion Chrétienne, & de lui ravir la gloire de s'être établie par des torrens de ſang, qui devoient mille fois l'éteindre & l'anéantir, ſi Dieu n'y avoit répandu la fécondité. Sur la foi de Dodwel, auſſi peu ſincére qu'il étoit lettré, il va beaucoup plus loin que ſon guide, & réduit preſqu'à rien les perſécutions & les Martyrs. Il n'héſite pas de démentir hautement toute l'Antiquité eccléſiaſtique & profane, les Écrivains même de l'une & de l'autre claſſe, qui parlent d'après le témoignage de leurs yeux. Oui dans ce ſeul chapitre, nous ſommes en état de lui compter plus de cent fauſſetés groſſieres; & nous ſavons de ſcience certaine, que quelque jour on les lui montrera bien clairement. Que ſeroit-ce par proportion, s'il falloit le ſuivre dans le labyrinthe de ſes autres écarts? On verroit un beau Recueil de *Menſonges imprimés*. Il ſemble qu'on eſt en droit de croire qu'il ne les a ſi fort multipliés, que pour en rendre la réfutation impoſſible.

Il avoit ſi judicieuſement reconnu avec

tout l'Univers, que « l'illuſtre (*i*) *Boſſuet*, » dans ſon Diſcours ſur une partie de » l'*Hiſtoire univerſelle*, en a ſaiſi le vérita- » ble eſprit ». Eh pourquoi ne pas marcher ſur les traces d'un homme que l'on admire, & dont on veut être le Continuateur ? Ce ſont toujours les réfléxions de nos Meſſieurs. Où M. Boſſuet, diſent-ils, a vû le monde ſortir des mains de Dieu par un éclat de ſa Toute-puiſſance ; l'homme né pour être juſte & heureux, frappé de malédiction ; ſon Libérateur promis & annoncé dans tous les ſiécles aux Patriarches & aux Prophétes ; ſa venue dans ce monde au tems marqué ; ſa Religion prêchée & reçue dans tout l'Univers : où il a vû les Empires s'élever & ſe détruire ſucceſſivement, ſelon que l'Arbitre des événemens l'avoit décidé dans ſes Décrets éternels, & prédit par ſes Oracles ; là, M. de Voltaire ne voit que des eſpaces imaginaires, antérieurs à l'Hiſtoire & à la Chronologie de Moyſe, que des milliers d'années (*k*) à ignorer ; parce qu'elles ne renferment rien d'intéreſſant. S'il croit y avoir découvert quelque choſe, c'eſt uniquement dans les Archives de la Chine & des Indes, que tous nos Savans

(*i*) Avant-propos ſur l'*Eſſai d'Hiſt. Gén.* pag. 5.
(*k*) Des Menſonges imprimés, *tom. 7. pag. 948.*

ont regardées comme des chimères. Mais il s'imagine voir des traditions admirables de pluſieurs milliers d'années dans ces beaux monumens que perſonne ne ſait lire. Une ſatyre ſanglante (*l*) contre le Peuple Juif & contre le Dieu qui en étoit adoré, eſt la ſeule choſe qu'il en ait ſçu dire. Il ne parle des Babyloniens & des Egyptiens, que pour ſoutenir la vérité d'une période de trente-ſix mille ans, durant leſquels ils prétendoient avoir eu des Monarques. Rien n'y annonce l'auteur des révolutions étonnantes, qui arrivent ſur la terre; mille traits au contraire lancés contre ſa Sageſſe & ſa Providence.

Il eſt vrai que l'illuſtre Evêque de Meaux, ayant développé divinement les deſſeins & la conduite de Dieu dans la trace de la Religion, & dans la ſucceſſion des Empires, juſqu'à la chûte de celui des Romains, M. de Voltaire ne devoit pas entreprendre de remanier le ſujet, après le dévelopement qui en avoit

(*l*) *Tome 7. pag.* 1. C'eſt ici le chef-d'œuvre de la malignité, de la mauvaiſe foi & de l'impiété de M. de Voltaire. On peut dire que dans les 25 pages que contient ce chapitre, il n'y a pas une phraſe qui ne porte quelqu'un de ces caractères. Il faudroit pluſieurs volumes pour le réfuter; & voilà la vérité de ce que j'ai dit quelques pages plus haut.

été fait par un ſi grand homme. Mais puiſqu'il ſe donne pour ſon Continuateur, pourquoi n'a-t-il pas ſuivi le plan de celui qu'il avoue avoir parfaitement ſaiſi le véritable eſprit d'une Hiſtoire univerſelle ? Pourquoi a-t-il pris une route & des maximes totalement contraires ? De quel ſecours étoit pour lui un modéle exécuté ſi dignement ? Quand il n'en auroit pas atteint toute la perfection, ſes talens ſupérieurs l'en auroient approché de plus ou moins près, s'il étoit entré dans les vûes de ſon Original ; & ſes vûes étoient marquées bien clairement dans les paroles ſublimes qu'il adreſſe à M. le Dauphin, en finiſſant ſon diſcours. Il eſt néceſſaire de les rapporter, pour ſervir de piéce de comparaiſon, & faire ſentir la différence des deux Ouvrages.

„ Ce long enchaînement (*m*) des cau-
„ ſes particulieres, qui font & défont
„ les Empires, dépend des Ordres ſecrets
„ de la divine Providence. Dieu tient du
„ plus haut des Cieux, les rênes de tous
„ les Royaumes ; il a tous les cœurs dans
„ ſa main ; tantôt il retient les paſſions,
„ tantôt il leur lâche la bride . . . Il con-
„ noît la ſageſſe humaine, toujours courte par

(*m*) Concluſion du Diſcours ſur l'*Hiſt. Univerſ.*

„ par quelqu'endroit. Il l'éclaire, il étend
„ ſes vûes, & puis il l'abandonne à
„ ſes ignorances; il l'aveugle, il la pré-
„ cipite, il la confond par elle-même;
„ elle s'enveloppe, elle s'embarraſſe dans
„ ſes propres ſubtilités, & ſes précau-
„ tions lui ſont un piége. Dieu exerce
„ par ce moyen ſes redoutables Juge-
„ mens, ſelon les régles de ſa Juſtice
„ toujours infaillible. C'eſt lui qui pré-
„ pare les effets dans les cauſes éloignées,
„ & qui frappe ces grands coups, dont le
„ contrecoup porte ſi loin... C'eſt ainſi
„ que Dieu régne ſur tous les Peuples.
„ Ne parlons plus de haſard ni de for-
„ tune, ou parlons-en ſeulement comme
„ d'un nom dont nous couvrons notre
„ ignorance. Ce qui eſt haſard à l'égard
„ de nos conſeils incertains, eſt un deſ-
„ ſein concerté dans un Conſeil plus haut;
„ c'eſt-à-dire, dans un Conſeil éternel,
„ qui renferme toutes les cauſes & tous
„ les effets dans un même ordre. De
„ cette ſorte, tout concourt à la même
„ fin; & c'eſt faute d'entendre le tout,
„ que nous trouvons du haſard ou de
„ l'irrégularité dans les rencontres parti-
„ culieres ".

Quelle différence de l'*Eſſai* que nous avons, à celui que nous aurions eu, ſi M. de Voltaire avoit commencé par ſe

remplir de ces vûes divines, & s'il les avoit enſuite déployées avec la beauté de ſon génie dans le cours de ſon Ouvrage ! Ce flambeau brillant à la main, il ſe ſeroit élevé comme l'aigle au-deſſus de ſon ſujet ; & ce ſujet, il l'auroit élevé avec lui au-deſſus de nos têtes. Il l'auroit raproché du Soleil éternel, la ſeule lumiere capable de l'éclairer & de diſſiper les ténébres qui le couvrent ſi ſouvent ; il auroit répandu ſur le fonds & ſur les parties, tout le jour dont il a beſoin. Il nous auroit fait voir le ſouverain Arbitre du tems & des hommes, conduire de ſa main toute-puiſſante toutes les révolutions qui arrivent ſur la terre, qui nous rempliſſent d'étonnement, & que nous ne comprenons point ; parce que nous ne réfléchiſſons pas aſſez ſur le reſſort ſecret qui fait tout mouvoir. Il nous auroit admirablement montré les progrès de la Religion, que Dieu ſeul pouvoit étendre, comme il l'a fait, que lui ſeul pouvoit ſoutenir & défendre contre tous les coups qui lui ont été portés dans chaque ſiécle, par les différentes Héréſies & par le relâchement des mœurs. Il ſe ſeroit contenté de gémir ſur quelques ſcandales particuliers, qui ont malheureuſement éclaté dans ceux qui devoient retracer la ſainteté du Pontife éternel, dont ils étoient

les Succeſſeurs & les Vicaires. Loin de chercher à tout propos & contre la vérité de l'Hiſtoire, à épaiſſir & à multiplier ces taches, il ſe ſeroit borné à les laiſſer entrevoir, tel qu'un Hiſtorien qui écrit en honnête-homme, ſans paſſion, & qui, par amour & par reſpect pour l'humanité, diſſimule juſqu'aux défauts de ſes freres, qu'il craint de trouver coupables : *Homo ſum.* Forcé comme les autres Ecrivains, de reconnoître les égaremens déplorables de certains Papes, il auroit fait d'après le ſage Boſſuet, cette importante & judicieuſe réfléxion : Qu'il n'en eſt pas des Chefs de l'Egliſe, comme des Chefs de tant de Sectes qui s'en ſont écartées. Les erreurs & les déréglemens de ceux-ci ont infecté tous leurs diſciples ; mais ni l'exemple pervers, ni la mauvaiſe Doctrine de quelques Paſteurs n'a influé ſur la croyance de la véritable Egliſe ; parce qu'il eſt un premier Paſteur qui, du haut des Cieux, veille ſur les brebis qui habitent encore la terre ; parce qu'il eſt cette pierre ferme & fondamentale ſur laquelle porte l'édifice de ſa Religion : *Super hanc petram* (*a*) *ædificabo Eccleſiam meam . . . Petra autem* (*b*) *erat Chriſtus.* A l'éclat de cette lumiere ;

(*a*) MATTH. 16. 18.
(*b*) I. AD COR. 10. 4.

le ſcandale & les invectives continuelles de M. de Voltaire auroient diſparu. Enfin, en s'attachant aux principes admirables de M. Boſſuet, qu'il convient avoir parfaitement ſaiſi le véritable eſprit de l'Hiſtoire, il auroit vû la ſageſſe & l'accompliſſement des Décrets éternels dans les révolutions éclatantes, qui ſont arrivées aux Empires depuis Charlemagne juſqu'à nous; comme M. Boſſuet l'a montré dans celles des Perſes, des Babyloniens, des Grecs, des Egyptiens & des Romains.

Quelle gloire immortelle ſeroit revenue à M. de Voltaire, s'il étoit entré dans ces grandes vûes, fondées ſur le vrai, & dignes d'un eſprit ſublime! Il auroit moins marché à la ſuite qu'à côté de l'illuſtre Evêque de Meaux. Mais qu'a-t-il ſubſtitué à la place de ces idées ſolides & majeſtueuſes? Un pitoyable Fataliſme, qui l'aveugle à chaque pas, qui le conduit d'erreurs en erreurs, & qui, à tous momens, le fait tomber d'un précipice dans l'autre. Les incurſions des Barbares, les progrès du Mahométiſme, l'établiſſement d'une nouvelle Monarchie, ſon élévation & ſa chûte ſont autant d'objets qui l'étourdiſſent & le déconcertent. Il n'y aperçoit ni raiſons ſupérieures, ni dénouement, & il ne ſoupçonne pas même qu'il puiſſe y en avoir.

Il eſt obligé d'aller chercher aux extrémités du monde la tête égarée d'un (c) Brachmane Fataliſte, pour y trouver des abſurdités qui ne peuvent point être ailleurs; & lui faire dire ce qu'il ſeroit trop révoltant d'haſarder en ſon propre nom. On s'apéſantit, autant qu'on le peut, ſur les raiſons que le Brachmane aporte pour prouver l'enchaînement naturel, néceſſaire & inévitable de tout ce qui ſe paſſe ici-bas; & l'on fait raiſonner pitoyablement le Jéſuite qui réfute ces abſurdités. Il en eſt de même du Dialogue de Lucréce & de Poſſidonius. Voilà les principes que M. de V. a jugé à propos d'établir avant de commencer ſon Hiſtoire. N'eſt-ce pas en avoir bien ſaiſi l'eſprit? Je ne ſaurois me conſoler, diſois-je un jour, de voir une ſi belle main écrire dans les ténébres, où elle ne peut déployer que le quart de ſon talent, & faire de faux traits. M. de Voltaire a commencé ſa carriere par mériter un premier titre à l'Immortalité. Qu'il ouvre les yeux, & je lui en promets un ſecond, plus ſûr encore & plus brillant que celui qu'il s'eſt juſtement acquis. Quelle honte y auroit-il de revenir ſur ſes pas, quand il eſt clair qu'on s'eſt égaré?

(c) *Voyez* le Dialogue entre un Brachmane & un Jéſuite, & le ſuivant, *tom. 8.*

Puiſque vous me l'avez ordonné, permettez que je continue encore un moment les réflexions par leſquelles nos Meſſieurs comptent *faire honneur* à vôtre Hiſtoire, comme vous dites que les Journaliſtes & les Critiques en font aux Auteurs, lorſqu'ils cenſurent leurs Ouvrages.

M. de Voltaire, diſent-ils, parcourt tous les ſiécles & toutes les Nations, & il ne nous apprend rien. C'eſt où devoit néceſſairement aboutir le ſyſtême nouveau, qu'il s'eſt fait ſur la maniere d'écrire l'Hiſtoire. Il s'éleve avec force (*d*) contre tous les Ecrivains qui ſont entrés dans les détails. L'ordre chronologique des Rois n'eſt, dit-il, qu'une ſcience de mots, propre à charger inutilement la mémoire. Qui ſauroit par cœur la ſuite des Rois de France, le tems & la durée de leur regne n'en ſeroit pas plus avancé. La connoiſſance des intérêts, des Loix & des Coutumes qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui, ne rendroit pas plus ſavant. Celle des Guerres & des Traités n'eſt pas moins inutile : il ſuffit de ſavoir l'eſprit, les mœurs, les uſages des Nations principales, & certains faits qu'il n'eſt pas permis d'ignorer. A l'égard de l'*Hiſtoire An-*

(*d*) Avant-propos ſur l'*Eſſai d'Hiſt. Génér.*

cienne, c'eſt un tiſſu (*e*) de fables & de contes puériles. Il ne faut proprement commencer l'étude de l'Hiſtoire que vers le tems de François I. &c. Voilà aſſurément des leçons toutes nouvelles, qui abrégent prodigieuſement le travail, & qui réduiſent cette ſcience à bien peu de choſe. Reſte à décider ſi, en ſe renfermant dans des bornes auſſi étroites, on pourroit ſe flatter de ſavoir l'Hiſtoire, & ſi on l'apprendroit dans des Livres écrits ſuivant cette méthode.

Il n'eſt pas néceſſaire de s'épuiſer en longs raiſonnemens, pour faire voir avec quelle rapidité un tel ſyſtême nous précipiteroit dans l'ignorance d'une des plus belles parties de la Littérature, ſi amuſante dans ſon étude même, ſi facile à acquerir, ſi flatteuſe dans l'uſage que l'on en fait, ſi convenable à toutes les portées d'eſprit, ſi remplie de leçons pour tous les états & pour toutes les circonſtances de la vie, ſi féconde en exemples propres à nous faire aimer la Vertu, & à nous donner de l'horreur pour le vice. Voyez combien de reſſources vous raviſſez à l'eſprit & au cœur, en réduiſant toute la connoiſſance de l'Hiſtoire Ancienne, Grecque & Romaine à une *légere teinture*; c'eſt-

(*e*) Remarques ſur l'Hiſtoire, *tom. 7. pag. 481.*

à-dire, en l'anéantiſſant, & en faiſant renaître l'ancienne barbarie.

Quand il arriveroit que tous ceux qui l'écriront dans le goût que vous voulez introduire, s'en acquitteroient avec autant d'élégance que vous, il eſt évident que cette ſcience ne périroit pas moins.

Ne prenons pour exemple que l'Hiſtoire de France ſur laquelle on étoit en droit d'attendre du moins une trace ſuivie, légére, ſi l'on veut, dans les régnes peu importans; mais plus enfoncée ſur ceux qui comprennent des événemens dignes de remarques. Voilà ce qui auroit pu en donner quelqu'idée claire & ſolide aux Lecteurs qui cherchent à s'inſtruire. Mais c'eſt ce dont vous ne trouverez rien dans M. de Voltaire. Vous ne verrez que la réfutation d'une vérité très-certaine ſur la maniere dont Pepin le Bref parvint au Trône; des injures atroces, répétées ſans fin contre l'illuſtre Charlemagne, parce qu'il ſouhaitoit d'étendre le Chriſtianiſme auſſi loin que ſes conquêtes; rien de lumineux ſur l'établiſſement de l'Empire d'Occident par les François, ſur les Rois qui le poſſéderent, ſur l'uſurpation qui en fut faite par les Germains, & que les Papes favoriſerent indignement; un ſeul mot ſur l'affoibliſſement incroyable, où tomba la poſtérité de Charlemagne; aucun éclair-

ciſſement capable de ſatisfaire ſur l'élévation de Hugues Capet, & ſur l'état déplorable où il trouva les affaires ; preſque rien ſur les moyens que ſes ſucceſſeurs prirent pour rétablir les droits & l'autorité du Sceptre ; rien ſur le zéle de Philippe-Auguſte, pour ériger l'Univerſité & d'autres Ecoles dans le Royaume ; rien de modéré dans toute l'Hiſtoire des Croiſades ; rien de vrai dans la fixation intéreſſante du Parlement de Paris, que l'Auteur regarde comme un grand mal ; rien qui nous découvre ſuffiſamment l'origine des guerres longues & cruelles des Anglois en France, & qui nous apprenne la ſuite de leurs viciſſitudes & de leurs progrès. On ne nous en parle que de loin en loin ; & depuis Pepin juſqu'à ce tems, on ne donne que cinq ou ſix dates.

Où & comment veut-on que je place tant d'événemens, qui ſe ſont ſuccédés plus ou moins près les uns des autres ? Comment puis je les mettre en ordre dans mon eſprit, & en converſer ſans faire des anachroniſmes groſſiers & continuels, qui m'attireront la riſée des perſonnes inſtruites ? On ne me parle de Louis XI. & des autres Rois, que pour m'en rapporter quelques traits de perfidie ou de cruauté, ſans me dire un ſeul mot des bonnes qualités qu'ils ont eues, ou du peu de bien qu'ils ont fait pendant leur règne.

Demeurons-en là : c'en eſt aſſez pour faire voir un ſquelette d'Hiſtoire, auſſi difforme que ſec & décharné. Je plaindrois fort M. de Voltaire, s'il n'en avoit jamais lu que de pareils, & il s'en faudroit bien qu'il fût auſſi inſtruit. Pourquoi veut-il que les autres ne puiſent que dans des ſources auſſi foibles ? Que ceux qui ont lu ſon *Eſſai*, nous diſent de bonne foi, quel ordre & quel fonds il en eſt reſté dans leur mémoire.

Ecoutons le motif pour lequel il répudie tous les Hiſtoriens, & ſe ſubſtitue ſeul à leur place. La plûpart, dit-il, n'ont écrit (*f*) que des Batailles, des Traités, ou les révolutions du Trône ; & moi je conſidere le ſort des hommes.

Où eſt donc le grand mal que Xénophon, Thucydide, Polybe, Denys d'Halicarnaſſe, Céſar, Tite-Live & tant d'autres ont commis, en nous décrivant des combats mémorables ? Demandez-le au Chevalier Folard, au Maréchal de Saxe, aux grands Capitaines, qui nous ont laiſſé des Mémoires ſur leurs Campagnes, à tous ceux qui ont embraſſé la profeſſion des armes, & qui veulent l'étudier ſolidement par les principes & par les exemples. Tous ſeroient au déſeſpoir que l'on eût ſupprimé les deſcriptions

(*f*) *Eſſai ſur l'Hiſt.* chap. 71.

de campemens, de marches, de batailles & de discipline militaire. S'il y a des Lecteurs qui s'en ennuyent, d'autres en feront leur profit. Ne sert-on dans un grand souper que ce qui flatte également le goût de tous ceux qui sont à table? Lorsqu'un mets ne me plaît pas, j'en suis quitte pour le laisser: d'autres en mangeront avec plaisir. Comment M. de Voltaire peut-il blâmer aujourd'hui ces variétés de matieres & leurs détails, quand les Auteurs ne s'y sont pas trop appésantis, lui qui en a si bien fait voir les avantages, pour répondre aux différens états ou génies des Lecteurs? » L'Histoire, dit-il judi» cieusement, est (*g*) un vaste magasin, » où vous prendrez ce qui est à votre » usage ». Oui; mais pourroit-on le dire d'une Histoire aussi séche que la sienne?

On ne sait plus ce qui doit entrer dans l'Histoire des Empires, si l'on en exclut les articles principaux des Traités de paix, & les révolutions du Trône, comme M. de Voltaire veut qu'on les retranche, & les a en effet supprimés dans son *Essai*. Il me semble qu'on ne connoît une Monarchie que lorsqu'on sait son origine, ses progrès, son période d'élévation, ses pertes, ses malheurs, ses affoiblissemens & sa décadence. Connoître seulement

(*g*) Avant-propos de l'*Essai sur l'Hist.*

quelques traits particuliers, comme M. de Voltaire s'y eſt borné, c'eſt ſavoir des hiſtoires, & non pas l'Hiſtoire. Il eſt vrai que M. Boſſuet n'eſt point entré dans ces détails; mais il n'a donné qu'un Diſcours, & M. de Voltaire a prétendu faire une hiſtoire ſous le nom modeſte d'*Eſſai*.

Il conſidere principalement, dira-t-on d'après lui, le ſort des hommes, il les inſtruit par des Chapitres particuliers, qui expoſent l'état des loix, des mœurs, des uſages, des arts & des ſciences dans chaque ſiecle, & il n'a pas oublié de faire beaucoup valoir le ſervice important qu'il rend en cela au Public. Mais ne ſemble-t-il pas qu'il a trouvé la Pierre Philoſophale, & qu'il eſt l'Inventeur de cette méthode? M. Fleury; Mezeray, qu'il eſtime ſi peu; le P. Daniel, qu'il mépriſe ſouverainement; M. Rollin, qu'il regarde comme un fabuliſte & le jouet de la crédulité; tant d'autres encore qui ne les valent pas, ont ſuivi cette méthode avant lui. Pourquoi donc s'attribuer la gloire de l'invention? Si quelquefois ſes remarques ſont plus amples que celles de chacun d'eux en particulier, c'eſt qu'il les a toutes raſſemblées, & qu'il s'eſt fait honneur de leur travail. Il ne ſeroit pas difficile de lui nommer ſes ſources.

Nous lui faiſons volontiers grace ſur ce

plagiat, disent nos Messieurs, en faveur du coloris de nouveauté, par lequel il a su rajeunir les recherches & les anecdotes de Serres & de Pâquier. Mais nous ne pouvons lui passer de les avoir altérées aussi hardiment qu'il en a usé envers tous les autres Ecrivains tant anciens que modernes; funeste effet du malheureux principe qu'il s'est mis dans la tête, que l'Histoire est un pays de liberté, le Temple du Mensonge, & les Archives de la Crédulité. Ce qui nous étonne par-dessus tout, c'est qu'il l'ait mis en pratique, ne pouvant pas douter qu'il y auroit des gens assez instruits pour s'en appercevoir & pour le relever. Parmi les railleries qu'il a faites sur M. de Maupertuis, qui s'attendoit à des critiques, il l'assure qu'il sera un jour au nombre des grands ou des petits Prophêtes, parce qu'il a deviné juste. Oh pour lui, il est bien sûr d'avoir mérité ce titre, après la grande & claire Prophétie qu'il a faite de sa personne, de sa réputation & de ses Ouvrages. Voici l'oracle qu'il en a prononcé (*h*):

Voltaire simplement sera
Un récit court, qui ne sera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais son récit on frondera;
A la Cour on murmurera;

(*h*) Temple du Goût, *tom. 6. pag. 273.*

Et dans Paris on me prendra
Pour un franc Conteur de voyage ;
Qui vous dit d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a vu ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Il faut, me dit ici M. de Voltaire avec un peu de vivacité, mais moins qu'il me paroiſſoit y en avoir au-dedans de ſon ame, il faut que vos Meſſieurs aient bien examiné mes Ouvrages, pour en avoir ſi parfaitement ſaiſi l'eſprit, & pour me prendre par-tout par mes propres paroles. Il ſeroit trop long de vous dire tout ce que je penſe ſur leurs obſervations. J'y réfléchirai, & je verrai le parti que je dois prendre ; ou de me corriger, ou d'abandonner mon Hiſtoire, comme d'autres piéces qui étoient dans mes Editions précédentes, & que j'ai ſupprimées dans celle-ci ; parce que j'ai bien ſenti qu'elles ne valoient rien. J'ai encore la reſſource de dire, comme à la premiere Edition de mon Hiſtoire, qu'un frippon m'a volé une copie de mon manuſcrit, & l'a fait imprimer, avant que j'y euſſe mis la derniere main. Le tems me décidera : en attendant, avouez-moi ſi ce ſont-là toutes les réflexions que nos Critiques ont faites.

Non ; ils ont remarqué encore quelques autres bagatelles, ſemblables à cel-

les que j'ai eu l'honneur de vous expoſer.. Bagatelles, reprit l'Oracle, elles ſont plus ſérieuſes que vous ne le penſez; mais en quoi conſiſtent-elles? Je veux que vous me le diſiez.

Ce ſont quelques endroits où ils croyent voir des fauſſetés, des contradictions, des bévues conſidérables, ou autres pareilles *mépriſes*. Je vais vous en rapporter quelques-unes, comme elles ſe préſenteront à ma mémoire.

Par exemple, ce que vous contez ſur l'ancienneté des Chinois, vos héros favoris, nous paroît d'autant plus admirable que nous ne le comprenons pas. Je vais le ſimplifier & l'éclaircir de mon mieux.

Vous prétendez (*i*) qu'Alexandre, (il falloit dire Calliſthène qui l'accompagnoit) envoya de Babylone en Gréce les obſervations des Chaldéens, qui remontoient à 400. ans plus haut que celles des Chinois; & vous faites celles-ci de 2155. ans plus anciennes que notre Ere; par conſéquent celles des Chaldéens auroient compris 2555. ans avant l'Ere chrétienne; & vous les appellez ſans contredit le plus beau monument de toute l'Antiquité. Or tout ce que vous dites-là, n'eſt & ne peut être: en voici les preuves.

1°. Les obſervations de Calliſthène,

(i) *Eſſai ſur l'Hiſt.* chap. 1.

ſuivant Simplicius (*k*), le ſeul qui en parle, ne remontoient qu'à 1903 ans lors de la priſe de Babylone, en 331 avant Jeſus Chriſt. Or, ſi vous joignez ces deux nombres 331 & 1903, ils ne vous donneront que 2234 ans, & non pas 2555. Elles n'étoient donc point de plus de 400 ans plus étendues que les prétendues obſervations Chinoiſes. Premiere *mépriſe*.

2°. Les années ſont de conſéquence dans le calcul de ces tems reculés; & nos Meſſieurs trouvent un petit inconvénient dans le vôtre. C'eſt que vos 2555 ans remontent de 207 ans plus haut que le Déluge, arrivé 2348 ans avant Jeſus-Chriſt. Cela commence à devenir un peu ſérieux; mais ce n'eſt pas tout.

3°. Deux cens trente ans, dites-vous, au-delà des obſervations Chinoiſes: il y avoit dans ce Pays un très-ſavant Empereur nommé *Hiao*, qui réforma l'Aſtronomie ... Il étoit donc monté ſur le Trône en 2385 avant notre Ere, 37 ans avant le Déluge. Mais ſa gloire ni ſes obſervations n'en furent point troublées, puiſqu'il regna 80 ans, par conſéquent pendant le Déluge, & encore 43 ans après. Son habileté dans l'Aſtronomie, remarquez-vous judicieuſement, prouve qu'il

(k) SIMPLICIUS, *L. 11. de Cœlo.*

étoit né chez une Nation déja très-policée. Ce n'eſt pas tout, ne vous impatientez pas.

4°. Avant lui, cet auguſte Trône avoit été dignement occupé par ſix autres Rois, qui jouirent agréablement de la vie, chacun environ 900 ans, comme on vivoit avant le Déluge. Voilà une belle ſuite de Rois, non interrompue peut-être de 6000 ans avant l'Ere chrétienne. Cela mérite bien d'être remarqué; parce que, du commencement de notre Ere juſqu'à la Création du monde, on ne compte que 4004 ans. Qu'importe; vous aſſurez fermement que l'Hiſtoire des Chinois eſt inconteſtable, comme fondée ſur des obſervations céleſtes, & ſur la Chronologie la plus ſûre.

5°. Comme c'eſt ſans frais que vous avancez ſi loin & ſi rapidement, nous allons tâcher de vous ſuivre au même prix. Le premier de ces ſix Rois, qui ont précédé le ſavant *Hiao*, ſe nommoit *Fohi*, & il régnoit vingt-cinq ſiécles au moins avant l'Ere vulgaire. Le compte n'eſt pas juſte; car je viens de vous faire voir qu'il y a dans cet intervale, au meilleur marché, 6000 ans; ce qui ne fait pas ſeulement vingt-cinq, mais ſoixante ſiécles. Cela me paroît clair comme le jour, pour quiconque voudra prendre la peine de calculer.

6°. Vous continuez ainſi vos découvertes : » Les quinze Royaumes de la Chine, » réunis ſous le grand Roi *Fohi*, prou» vent que *long-tems auparavant* cet État » étoit très-peuplé, policé, partagé en » beaucoup de Souverainetés ; car jamais » un grand État ne s'eſt formé que de plu» ſieurs petits ; c'eſt l'ouvrage de la poli» tique, du courage, & ſurtout du tems : » il n'y a pas une plus grande preuve d'an» tiquité ». Les autres ſont donc bien petites. Car, de ce que la Chine eſt aujourd'hui diviſée en quinze Royaumes, s'enſuit-il qu'elle l'étoit déja au tems de *Fohi*, 6000 ans avant l'Ere chrétienne ? Autant vaudroit-il nous dire que tant de Provinces d'Eſpagne, qui ont porté le nom de *Royaumes* en différens tems, l'avoient déja, quand les Phéniciens vinrent s'y établir parmi les Celtes qui l'occupoient alors. Les enfans ſavent le contraire, & ſentent la foibleſſe de votre argument pour prouver l'antiquité de la Chine.

7°. Si nous voulions vous en croire, vous nous meneriez encore bien plus loin, & même ſi loin, que notre imagination s'y perdroit avec la vôtre. Après nous avoir aſſurés que la Chine étoit très-peuplée & très policée au tems de *Fohi*, deux mille ans avant la Création, vous enché-

riſſez encore par ces paroles ſi remarquables : » Il ſe peut que, *long-tems avant* » l'Empire de la Chine, elle ait eu des » Nations inſtruites, polies, puiſſantes, » que des déluges de Barbares auront en» ſuite replongées dans le premier état » d'ignorance & de groſſiereté, qu'on » appelle l'*état de pure Nature* ». Quoi, vous adoptez ici cet état primitif des hommes ſauvages ! Eh, vous l'avez rejetté comme contraire à la Raiſon & à votre ſyſtême ſur la Loi naturelle, quand vous le vites expoſé par M. Rouſſeau. Voilà donc encore une nouvelle contradiction, & la preuve que vous n'êtes ferme ſur rien : mais laiſſons-là cette queſtion, bornons-nous à ces inondations de Barbares, qui ont jetté les Chinois *long-tems avant Fohi* dans l'ignorance & la groſſiereté. Qui oſera nous dire qu'avant ces Barbares, il n'y en a pas eu d'autres, comme eux, deſtructeurs des ſciences & de l'urbanité, & puis encore d'autres devant eux, qui leur auront fait le même tort ? Ainſi d'encore en encore, nous remonterons enſemble, tant qu'il nous plaira, ſans que rien nous arrête. Permettez-moi de vous dire, M. avec tout le reſpect dû à votre mérite, que l'éternité du monde eſt une penſée extravagante, qui n'eſt jamais entrée que dans la tête folle &

ignorante de quelques Philoſophes Païens. Nous vous oppoſons tous les Savans de l'Europe, ſans en excepter un ſeul, qui tous vous diront que le monde a commencé 4004 ans avant l'Ere des Chrétiens. Excuſez ſi nous n'avons pas de meilleure autorité à oppoſer à la vôtre. Quand vous aurez détruit leurs raiſons, & que vous nous en aurez donné de plus convaincantes, nous nous rangerons volontiers à votre ſuite.

Mais abandonnons l'Hiſtoire, dont le détail nous méneroit à l'infini, comme vous le voyez par la diſcuſſion de votre premier chapitre, où certainement je n'ai fait qu'ébaucher la matiere. Les contradictions formeroient encore un long article, & elles étoient inévitables. Vous écrivez ſur tant de ſujets diſparates, vous courez tant de liévres, & vous allez ſi rapidement, qu'il falloit néceſſairement s'attendre à des oublis & à des écarts. Je les paſſe ſous ſilence, pour vous indiquer ſeulement quelques unes de ces *mépriſes*, qui, en d'autres ouvrages que le vôtre, paſſeroient pour des défauts de jugement.

Nos Critiques ont regardé comme telle, certaine Epître galante (*a*), que vous

(*a*) Epître à S. A. R. Mad. la Princeſſe de .... *tom. 6. pag. 127.*

avez adreſſée à une Princeſſe, qui vous avoit demandé des vers. Vous y traitez d'une maniere peu convenable les Perſonnes auguſtes, de qui on ne doit parler qu'avec un profond reſpect. La grandeur, dites-vous, laiſſe un vuide affreux dans leur cœur; l'ennui eſt aſſis entre leurs majeſtés; ils font triſtement grande chere, ſans dire & ſans écouter rien; on ſe léve au milieu du jour, ſans ſavoir ce que l'on va faire, & l'on ſe couche, ſans ſavoir ce que l'on a fait... Permettez-moi de vous repréſenter qu'il n'eſt pas permis d'imprimer des ſatyres contre les Souverains. Si la démangeaiſon poëtique ne peut s'empêcher d'en faire, la ſageſſe ordonne de les enſévelir dans le plus profond ſecret.

Convenoit-il de donner de ſi grandes louanges (*b*) à l'extravagante Secte des Quakers, qui n'a jamais pu être tolérée qu'en Angleterre; parce que l'Athéiſme même y eſt permis? Il eſt peu d'invectives & de calomnies dont vous ne chargiez les Croyans à tout propos. Mais vous faites bien leur éloge, quand vous dites qu'ils ont toujours eu les Quakers en horreur.

Vous prétendez que les Muſulmans (*c*)

(b) *Voyez* l'Hiſtoire des Quakers, *tom. 7.*
(c) De l'Alcoran & de Mahomet, *tom. 7. p. 425.*

ont fait autant de Proſélites par la parole que par l'épée. Juſqu'à ce que vous nous ayez cité un ſeul de leurs Miſſionnaires, Prédicateur, nous regarderons ceci comme le plus grand paradoxe qui ait jamais été avancé. Ailleurs (*d*) vous avez dit vous-même tout ce qu'il faut pour le détruire.

Vous aviez raiſon de tourner en ridicule (*e*) le ſyſtême de quelques Philoſophes modernes, qui prétendent que la mer & les rivieres ont ſucceſſivement couvert la terre; ils n'en donnent que des conjectures pitoyables. Mais il ne falloit donc plus ſoutenir, comme choſes *conſtantes*, que l'Océan (*f*) a couvert tour à tour, & abandonné de vaſtes terreins. Vous nous obligeriez beaucoup de nous en donner la plus petite de toutes les preuves. Elle conſtateroit admirablement le beau raiſonnement que vous faites ici; que, comme il y a eu de grandes révolutions dans le genre moral, il faut qu'il y en ait eu de ſemblables & de fréquentes dans l'ordre phyſique; d'où vous concluez que l'Océan a dû inonder pluſieurs fois de vaſtes

(*d*) Gouvernement des Turcs, *tom.* 13.

(*e*) *Tome* 9. à la fin.

(*f*) Avant-propos ſur *l'Eſſai d'Hiſt. Génér.* tom. 11. pag. 11.

terreins : la conſéquence ne paroît pas trop liée.

Cela me rappelle une de vos penſées judicieuſes ſur Bayle, que vous avez tant de fois comblé des plus grands éloges. » Je n'eſtime (*g*) Bayle ni plus ni moins, » dites-vous, pour s'être trompé de cinq » ans (& vous avez raiſon). La grande » affaire eſt de ne ſe tromper ni en fait » de goût, ni en fait de raiſonnement ». Cela eſt encore très-vrai ; car un Écrivain, qui raiſonne mal, ne mérite plus que le mépris de ſes Lecteurs. Mais il faut ſe ſouvenir du bon mot de Ciceron, que vous avez rapporté : qu'il n'y a rien de ſi étrange (*h*) qui ne ſoit ſoutenu par les Philoſophes qui ont voulu embraſſer toutes les matieres.

Vous avez malheureuſement un peu donné dans cet écueil ; & c'eſt en vérité grand dommage. Cette *Encyclopédicomanie* a fait un tort infini à votre gloire. Vous êtes fondé à dire, quoique vous euſſiez encore mieux fait de le laiſſer penſer, que vous n'avez compoſé LA HENRIADE (*i*) que pour vous rendre immortel. Quelle fortune pour votre réputation,

(*g*) Sur le Dante, Auteur Italien, *tom. 7. pag. 377.*
(*h*) Des Monades, *tom. 9. pag. 82.*
(*i*) Lettre à M. de Scravefende, *tom. 9. p. 342.*

ſi vous aviez ſuivi le conſeil d'un homme d'eſprit (*k*) & ſi bon juge en matieres littéraires.

J'ai beau lui crier qu'il s'égare ;
Mes conſeils ſont hors de ſaiſon ;
Et je vois ſon eſprit biſare
Embraſſer follement l'aveugle opinion ;
Qui fait de l'Algébre barbare
Un ornement de la Raiſon.

. . . . . .

Laiſſe autour du Soleil les Planettes errer ;
Voltaire, tu naquis pour peindre la Nature ;
Eſt-ce à toi de la meſurer ?

Convenoit-il à l'Auteur ſublime & immortel de la *Henriade*, de ſe ravillir à compoſer vingt petits Romans ſur *le Borgne*, *le Nez*, *le Chien*, *le Cheval*, *le Bucher*, *le Souper*, *les Rendez-vous*, *le Pêcheur*, *le Baſilic*, &c. &c. On voit que la plûpart ſont des allégories de vos avantures, & que vous avez voulu faire croire par-là, que vous poſſédez tous les talens comme toutes les ſciences. Mais quel eſt le grand homme, qui ambitionna jamais de voir ſa vie écrite en Roman, fût-ce même de ſa façon ? Les anecdotes, qui en ſont la clé, s'oublient, & l'on n'entend plus rien au Roman. Ceux qui n'ont que des ſoupçons, regardent l'Auteur comme un Fabuliſte,

(*k*) M. FRERON. Réponſe du Public à l'Auteur d'Acajou.

& ſon Hiſtoire comme une fable. Vous avez ſi bien jugé de ces Ouvrages puérils, que je ne peux mieux faire que de rapporter vos propres paroles. » Toutes » ces petites mignatures (*l*) ſe conſervent » une génération ou deux, & périſſent » enſuite pour jamais. On néglige pour » elles des avantages plus ſolides & plus » durables ». Telle auroit été la gloire de votre immortelle *Henriade*, dont il ne falloit pas dégénerer.

D'ailleurs il n'eſt pas néceſſaire d'écrire ſur tout, & encore moins de faire imprimer tout ce que l'on écrit. Je ne crois pas qu'Eraſme ait donné lui-même l'ample recueil de ſes Lettres ; ſes héritiers ou ſes admirateurs ont pris cette peine. On peut leur paſſer, en faveur de l'heureux préjugé qu'ils avoient pour leur Maître, d'en avoir mis grand nombre de fort indifférentes & fort plates ; mais on ne pardonneroit point à Eraſme de les avoir publiées de ſon vivant. Je crains qu'on ne porte le même jugement ſur pluſieurs des vôtres, entr'autres de celle où vous parlez ainſi au premier Commis de la Librairie, ſous M. Rouillé. „ Puiſque (*m*) vous êtes, M. à portée

(*l*) Nouvelles conſidérations ſur l'Hiſtoire, *tom. 7. pag. 492.*

(*m*) Lettre à un premier Commis, *tom. 7. pag. 532.*

„ de rendre ſervice aux Belles-Lettres, „ ne rognez pas de ſi près les aîles à nos „ Ecrivains, & ne faites pas des volailles „ de baſſe-cour de ceux qui, en prenant „ l'eſſor, pourroient devenir des aigles, „ &c. " Un pareil ſtyle ne donnera jamais droit au *Temple du Goût*.

En voilà aſſez, me dit M. de Voltaire, & la nuit approche. Je vois bien que vos Meſſieurs ne ſont contens ni de mes Poëſies, ni de mon Hiſtoire, ni de mes Ouvrages philoſophiques. Heureuſement qu'ils n'ont pas critiqué mon *Siècle de Louis XIV*; d'où je conclus qu'ils en ſont contents; car vous n'en avez pas relevé un ſeul endroit. Mon ſilence, accompagné d'un ſourire léger, lui fit comprendre qu'il s'étoit un peu trop avancé. Vous ne répondez point, me dit-il, auroit-on trouvé quelque choſe à redire ſur cet Ouvrage, qui a tant fait de bruit? Mais .... Quoi! Encore des réflexions? Je ne m'y ſerois point attendu. Il eſt trop tard pour entamer la matiere. Revenez demain; car je veux ſavoir tout ce qu'on dit de moi.

IXe. CONVERSATION.

VOUS AVEZ bien fait, me dit l'Oracle, de venir aujourd'hui m'apprendre le jugement que vos Critiques ont porté sur mon *Siècle de Louis XIV*. J'en ai été occupé toute la nuit; & plus je cherche, moins je découvre ce qu'ils y peuvent trouver à censurer, après tout ce que j'en ai retranché dans ma derniere Edition de Paris, 1757. Dites-moi donc ce qu'ils y voient encore de répréhensible, je veux absolument le savoir; ainsi ne me cachez rien.

Puisque vous me l'ordonnez, je vous exposerai avec franchise tout ce qui s'est dit à ce sujet.

L'Ouvrage fut annoncé comme la plus brillante Comète qui eût jamais paru. On n'en vit durant un mois que deux exemplaires, envoyés l'un à une Dame, l'autre à un Ministre, qui tenoient les deux premiers rangs à la Cour. C'étoit un beau stratagème d'Auteur & de Libraire, pour faire désirer le Livre avec plus d'avidité. L'artifice réussit. Insensiblement on en lâcha quelques exemplaires, qui furent vendus au poids de l'or; & cette premiere Edition produisit une somme considérable.

Mais l'honneur ne fut pas ſi flatté que la bourſe.

On ſe récria contre les fauſſetés, dont le Livre étoit rempli, ſur la foi des perſonnes les plus reſpectables. Pluſieurs familles illuſtres ſe plaignirent de diverſes imputations, qui les offenſoient. Les gens inſtruits ne ſe trouverent point dans ce qu'ils ſavoient d'origine ou de bonne part; & qui l'auroit cru ? Un ennemi déclaré publia une Edition de l'Ouvrage, accompagnée de notes critiques, tant ſur le fonds, que ſur la juſteſſe des jugemens, & ſur la pureté du langage; & de ſa plume diſtilloit le fiel le plus amer.

Néanmoins, diſent les Juſtes équitables, l'Ouvrage étoit admirablement conçu; il montroit un Génie vaſte, méthodique, lumineux. A peu de choſes près, il embraſſoit la matière dans toutes ſes parties. Les ſeuls titres des Chapitres la dévélopoient déja à l'eſprit. Il falloit ſeulement les convertir en Livres, & leur donner toute l'étendue qu'ils demandoient. Pour conſommer l'œuvre en grand maître, il ne s'agiſſoit plus que de remplir un canevas ſi habilement tracé; & l'Auteur en étoit parfaitement capable.

Mais il s'eſt négligé dans l'exécution; il a oublié ſon propre plan, il l'a perdu de vue. Au lieu de s'attacher uniquement

à ſon ſujet, il ſemble avoir fait ſon capital d'embellir les ornemens poſtiches, qu'il y ajoute. Pourquoi, a-t-on dit, voler ſucceſſivement dans un extrait, tantôt en Allemagne, en Eſpagne, en Hollande, en Angleterre & en Suéde, pour nous en raconter quelques traits ou anecdotes, qui n'ont qu'un rapport éloigné, ou qui n'en ont aucun avec le ſujet principal ? Pourquoi ne lui donner que le quart de l'eſpace qu'il demandoit ? Il vouloit être repréſenté dans ſa grandeur naturelle, & l'on n'en a fait qu'une mignature. Quelle néceſſité y avoit-il de replier ainſi les membres d'un ſi beau corps, pour lui faire occuper ſi peu de place ? Encore dans ce terrein étroit qu'on lui accorde, il s'y trouve tellement offuſqué par les objets adjacens, qu'à peine y eſt-il aperçu.

L'Introduction y eſt d'une maigreur extrême. Elle étoit inutile ; & elle ne peut être bonne que pour un Ecolier ſortant du Collége. Le premier Chapitre, qui regarde le Prince de Condé & M. de Turenne, eſt une eſquiſſe admirable, formée par des traits les plus hardis & les plus grands ; & il n'y en a pas un de rempli. Trois pages des *Mémoires du Cardinal de Retz* m'en apprennent plus que les trois longs Chapitres, qui traitent des troubles de la Fronde, & du miniſtère du Cardi-

nal Mazarin. Rien de vif & d'intéreſſant dans les premieres Campagnes de Louis XIV. Le fameux paſſage du Rhin, ſi noblement chanté par Boileau, & la conquête de la Flandre & d'une partie de la Hollande, ne préſentent ici qu'une guerre de marionettes, où l'expédition fabuleuſe du jeune Bacchus, de Silène & des Bacchantes, qui vont conquérir les Indes. Il ſemble que c'eſt une main ennemie & jalouſe, qui veut arracher les couronnes que méritoient le jeune Monarque, & les Héros qui combattoient ſous ſes Enſeignes. Ce n'eſt que dans la ſuite, & comme par accès, que M. de Voltaire éléve ſon ſtyle, & anime ſon récit. Preſque toujours les faits ſont iſolés, & décrits avec plus de graces que de force. Cependant une narration conciſe & rapide demandoit tout le contraire. Il n'y avoit donc rien dans la plus belle partie de cet Ouvrage, qui méritât l'éloge pompeux qu'en fait l'enthouſiaſte *Interprête de la Nature*, ainſi que de quelques autres Ecrits auxquels il a part, & qui ne valent certainement pas celui dont nous parlons. M. de Voltaire lui-même l'a ſenti, puiſqu'il a retranché tous ces chapitres dans la derniere Edition de ſes Œuvres. C'eſt avouer qu'ils péchoient eſſentiellement dans le fonds & dans la forme. Jamais Géometre

n'a donné une démonſtration plus complette.

Mais pourquoi en venir à un parti ſi violent, qui ne peut avoir été inſpiré que par le ſecret dépit, qu'avoient cauſé les petites gloſes de M. de la B ? Une Lettre de quatre lignes ſuffiſoit pour y répondre. L'amour propre piqué devoit profiter des avis, & faire les derniers efforts, pour donner à l'Ouvrage le degré de perfection qui lui manquoit. Déconcerté par les traits humilians & vénimeux d'un ennemi, M. de Voltaire a mieux aimé abandonner l'Ouvrage, que d'en corriger les défauts; & cette cruelle réſolution y a mis un vuide, mille fois plus choquant que les fautes qu'on lui avoit reprochées. Pour ſe dégager d'un écueil, il eſt allé ſe briſer contre un autre. Tant il eſt peu sûr dans ſes jugemens, & tant ſes Lecteurs doivent y faire peu de fonds. Il y a long-tems qu'on l'a dit pour la premiere fois.

En Citoïen zélé pour la perfection de ſes freres, il avoit promis dès le commencement, « de ne s'attacher dans cette » Hiſtoire qu'à ce qui mérite l'attention » de tous les tems, à ce qui peut peindre » le génie & les mœurs des hommes, à » ce qui peut ſervir d'inſtruction, & con» ſeiller l'amour de la Vertu, des Arts &

de la Patrie «. Nous avons lû ; nous avons cherché ces ſalutaires inſtructions ; & nous n'en avons pas aperçu la moindre trace.

Je l'ai reconnu comme vos Meſſieurs, me répondit M. de Voltaire ; & c'eſt ſur les réfléxions qui m'en ont été faites, que je me ſuis déterminé à ſuprimer tout l'hiſtorique du régne de Louis XIV, voïant clairement que je n'avois pas rempli mon objet. Mais dans l'Edition de Paris, j'ai changé ma marche, & écarté tous les reproches. A l'Hiſtoire ſuivie du Monarque, & des grandes actions qui l'ont immortaliſé, j'ai ſubſtitué *les particularités & les anecdotes* de ſa Cour. Il m'a paru que » ces petits détails (*n*) intéreſſent le » Public, quand ils concernent des per» ſonnages illuſtres «. C'eſt ſur ce point que j'ai fixé mes regards. J'ai évité le défaut de Plutarque dans ſes *Vies des Hommes célebres*, où les anecdotes ſont plus morales que certaines. Je n'ai admis pour vérités hiſtoriques, que celles qui ſont garanties. » J'ai uſé de la plus grande » circonſpection ; j'ai écarté le frivole, » réduit l'exagéré, & combattu la ſatyre «. Avec tant de précautions, j'ai cru ne devoir

(n) *Siécle de Louis XIV.* derniere Edit. pag. 2. & 3.

devoir plus appréhender la critique. Apprenez-moi si vos gens de Lettres y ont encore trouvé matiere ; & vous-même, dites-moi ce que vous en penſez.

Puiſque vous me l'ordonnez, répondis-je à M. de Voltaire, je vous avouerai entre nous, qu'on a été beaucoup moins content du ſecond Ouvrage que du premier : voici les raiſons ſur leſquelles on s'eſt fondé.

„ Les anecdotes, dites-vous, ſont un „ champ reſſerré, où l'on glane après la „ vaſte moiſſon de l'Hiſtoire «. Cette définition d'abord a paru un peu ſingulière. 1°. Comment concevez-vous que l'on puiſſe faire une vaſte moiſſon dans un champ reſſerré ? 2°. Pourquoi donneriez-vous moins d'étendue au champ des Anecdotes, qu'à celui de l'Hiſtoire ? c'eſt une glane qu'il eſt permis de recueillir par-tout. 3°. Les anecdotes ne ſont pas le champ, mais les paroles & les actions ſecrettes que l'on en tire.

Quoiqu'il en ſoit de ces petites obſervations, qui ne bleſſent que la Logique, perſonne n'a jamais compris, comment vous aviez pu vous flatter de donner, avec quelques anecdotes, une idée ſuffiſante & convenable du *Siécle de Louis XIV*, que vous entrepreniez de faire connoître. Les anecdotes ſont des traits

particuliers, propres quelquefois à manifester le caractère des personnes qu'elles regardent. Un mot, une action remarquable du Roi, de Mazarin, du Prince de Condé, de M. de Turenne, m'ouvriront peut-être le fonds de leur ame. Mais je n'y apprendrai pas la trace du régne & du siécle que vous deviez m'éclaircir; cependant vous vous êtes renfermé dans cette étroite sphere. Voïez si vous avez rempli votre engagement, de développer aux Lecteurs le *Siécle admirable de Louis XIV*, & les beaux traits qui lui sont personnels?

Et ces anecdotes, qui sont la base & le corps de votre Histoire, sur quoi sont-elles fondées? Sur des *Oui dire*, qui se détruisent presque toujours eux-mêmes, qui sont combattus par la notoriété publique, qui n'apprennent rien, qui n'ont d'autre autorité que les grands noms de ceux dont on les fait venir, & que la mort a mis hors d'état d'être interrogés, pour vérifier des faits dont ils n'avoient jamais rien dit à personne: en voici quelques exemples.

C'est feu M. de Caumartin, qui vous a dit (*p*) qu'on avoit trouvé dans l'appartement du Cardinal Mazarin, & long-tems

(p) *Siécle de Louis XIV*, pag. 27.

après ſa mort, une armoire immenſe, qui tenoit du haut juſqu'en bas le fonds de ſon cabinet, toute remplie de quadruples, de jettons d'or, & de médailles d'or. Nombrez, s'il eſt poſſible, à combien de millions & de milliars monteroit la ſomme contenue dans une ſi vaſte armoire, & ſi richement garnie. Il falloit, pour le faire croire, aſſûrer que feu M. de Caumartin vous l'avoit dit & l'avoit vu.

C'eſt le Marquis de Miremont (*q*), qui vous a dit à Londres ſavoir la raiſon ſecrette, qui avoit occaſionné la diſgrace de S. Evremont, mais qu'il ne vouloit pas révéler. Eh bien, une anecdote de cette eſpéce ne vous a-t-elle pas rendu bien plus ſavant & le Lecteur auſſi ?

C'eſt un ancien domeſtique (*r*) de la maiſon de Madame *Henriette d'Angleterre*, qui vous a certifié qu'elle avoit été empoiſonnée avec de la poudre de diamant ; & vous faites voir que cette poudre n'eſt pas un poiſon. Que deviennent donc l'anecdote & la judiciaire ?

Ce ſont les domeſtiques mêmes de Louis XIV (*s*), qui vous ont aſſuré que

(q) *Ibid. pag.* 30.
(r) *Ibid. pag.* 72.
(s) *Ibid pag.* 82.

jamais ce Prince n'avoit dit à ſouper que la Reine d'Eſpagne ſa niéce avoit été empoiſonnée dans une tourte d'anguilles. Comme ſi les Officiers de la Maiſon du Roi ſavoient généralement tout ce qu'il dit ; ſi la choſe ne s'eſt pas paſſée, lorſqu'ils n'étoient point de ſervice ; & s'ils peuvent ſe ſouvenir de tout, quarante ou cinquante ans après.

C'eſt M. *le Cardinal de Fleury* (t), qui vous conte la maniere dont il ſait que Louis XIV a donné la premiere penſion à Madame *de Maintenon* ; & tout de ſuite vous donnez un démenti au Roi & à ſon Eminence, par une raiſon qui ne détruit point le bon mot du Roi. Le Public a cru voir dans cette affectation de citer toujours des témoignages originaux, & de la plus haute volée, la manie d'un homme qui veut dire des choſes extraordinaires, & qui cherche à les appuyer de preuves plus merveilleuſes encore, pour faire croire qu'il a eu des liaiſons familieres avec tout l'Univers, depuis les Grands & les Têtes couronnées, juſqu'à leurs domeſtiques.

Après avoir ſondé les fondemens de l'édifice, examinons l'édifice même. On ne trouve plus aujourd'hui dans l'Hiſtori-

(t) *Ibid. pag.* 100.

que du *Siécle de Louis XIV*, que la compilation de tout ce qui devoit en être banni, ſuivant le ſyſtême que vous vous êtiez ſagement propoſé : » des petits détails domeſtiques, qui amuſent ſeulement la curioſité ; des foibleſſes, qui ne » plaiſent qu'à la malignité ». Vous avez oublié d'écarter le frivole, de réduire l'exagéré, & de combattre la ſatyre, comme vous l'aviez promis.

Dans un ſujet auſſi noble & auſſi ſerré que devoit être celui-ci, falloit-il s'appéſantir ſi long-tems ſur les ſpectacles, les carrouſels & les fêtes galantes, dont s'amuſoit un jeune Prince, qui auroit dû s'occuper de choſes plus ſérieuſes ? Qu'importe à l'Hiſtoire d'un auſſi grand Monarque, qu'on ait ſolemniſé ſon mariage par l'Opéra Italien de l'*Ercole amante ;* qu'on ait joué *Liſis & Heſpérie ;* que Quinault ſe fût déja rendu célebre par *le Faux Tiberinus ;* que la Cour ne fût qu'un enchaînement de plaiſirs, de fêtes & de galanteries depuis le mariage du Roi ; qu'il y eut entr'autres un carrouſel à Verſailles, qui dura ſept jours, ſupérieur à tous ceux que l'on invente dans les Romans ; que les tables y furent ſervies par deux cens perſonnages, qui repréſentoient les Saiſons, les Faunes, les Sylvains & les Dryades ; que Moliere y fît jouer la *Princeſſe d'Elide*, la farce du

Mariage forcé, & les trois premiers actes du *Tartuffe* ? &c. Qu'auriez-vous dit de plus, si vous aviez eu à décrire les folies d'une troupe de jeunes gens, qui ont été se divertir à la campagne, & y passer le carnaval ? Est-ce là écarter le frivole ; & l'Histoire d'un Roi tel que Louis XIV, permettoit-elle d'entrer dans de pareils détails ?

Mais votre ame se dilate, quand vous parlez de ces fêtes bruyantes, & quand vous nous exaltez les avantages inestimables, que les progrès du Théâtre nous ont procurés. A vous entendre, voilà ce qui a ouvert le génie des François, ce qui a donné de la délicatesse aux sentimens, adouci les mœurs, dissipé les vices, fait connoître la Vertu, & proscrit le goût barbare, qui régnoit auparavant dans la Nation. L'abolition des spectacles (*a*) seroit, à votre avis, une idée digne du siécle d'*Attila*.

Vous verrez tout à l'heure que ceux qui ne les fréquentent pas, sont des stupides & des idiots, qui n'ont aucune ouverture d'esprit ; vous verrez que tous manquent des sentimens qui font le bon parent, le bon citoyen, le bon ami ; que ce sont des gens grossiers & intraitables dans la socié-

(*a*) *Ibid. pag. 11.*

té ; que leur ame eſt le trône de tous les vices ; qu'ils ignorent juſqu'aux Loix de la Vertu ; que leurs mœurs retracent aujourd'hui celles des Goths & des Viſigoths ; & tout cela, parce qu'ils n'ont point été à l'Ecole inſtructive des Spectacles.

Vous verrez encore que les oiſifs & les amateurs du plaiſir, qui vont ſe repaître de ces chimeres, pour étourdir quelques heures de leur inutilité & de leur ennui, ſont tous gens de beaucoup d'eſprit, de ſcience, de bon goût, & en état de porter un jugement ſain ſur toutes ſortes d'ouvrages. Vous verrez que, graces aux leçons qu'ils ont appriſes du Théâtre, aucun ne pécha jamais contre les Loix ſacrées du ſang & de l'amitié ; que l'horreur du Vice eſt empreinte dans leur cœur ; qu'ils ne connoiſſent ni le langage, ni les œuvres de l'amour impur ; que toutes les paſſions ſont détruites dans leur ame ; que la pratique de la Vertu la plus épurée fait leurs délices ; & qu'ils ſont d'une ſûreté inviolable dans le commerce. A qui ferez-vous croire les paradoxes de ce contraſte ? Je vous oppoſe le chef-d'œuvre de J. J. Rouſſeau à M. d'Alembert : vous y apprendrez ce que vaut notre cauſe. Procès ſi bien gagné, que M. d'Alembert eſt convenu n'avoir rien à répondre.

Il eſt notoirement faux que M. de Beau-

mont, Précepteur de Louis XIV, & depuis Archevêque de Paris, ait aprouvé les ſpectacles (*a*), comme vous l'avancez. Vous aviez dit plus haut que les accuſations doivent être conſtatées. C'en eſt ici une ſcandaleuſe pour la mémoire de ce Prélat. On vous défie d'en donner la moindre preuve, & nous vous ſoutenons le contraire; parce que, dans tous les Livres qui furent imprimés alors contre les ſpectacles, on ne voit pas le moindre trait qui atteſte ſon approbation, dont on n'auroit pas manqué de lui faire des reproches. Comment n'avez-vous pas cité quelqu'un de ſes anciens Grands-Vicaires, qui vous auroit rendu un témoignage favorable?

Voyons encore ſi vous vous êtes ſouvenu d'écarter le frivole, de réduire l'exagéré, & de combattre la ſatyre. Pourquoi revenir ſi ſouvent aux amours du Roi, & nommer toutes les femmes (*b*) avec leſquelles il a eu des liaiſons particulieres pendant un temps plus ou moins conſidérable? Pourquoi répéter tant de fois qu'il danſa dans tous les ballets publics juſqu'à l'âge de trente-deux ans? Convenoit-il de renouveller le ſouvenir du faſte voluptueux, avec lequel vous prétendez qu'il

(*a*) *Ibid pag.* 10.
(*b*) *Ibid. pag.* 4, 82, 58, 60, 85.

fit la campagne de Flandres en 1670, ſuivi de toute ſa Cour, de celles de M. le Dauphin, de Madame, de Mlle & de Mad. de Monteſpan ? Pourquoi faire remarquer que ce voyage fut une fête continuelle, dans l'appareil le plus pompeux; qu'on faiſoit porter dans les lieux où l'on couchoit, les plus beaux meubles de la Couronne; qu'on trouvoit dans chaque Ville un bal maſqué ou paré, ou des feux d'artifice ? Ce n'eſt pas ainſi que les vrais Héros marchent à la tête de leurs armées; & s'il eſt vrai, (dont je doute fort), que Louis XIV retraça dans cette occaſion un luxe, dont il n'y avoit point d'exemple depuis les anciens Perſes, à qui il fut ſi funeſte, il falloit le taire. Apelle s'étoit bien donné de garde de peindre Philippe du côté qu'un Archer, mécontent avec raiſon, lui avoit crevé l'œil d'un coup de fléche.

Pourquoi gliſſer ſi légérement ſur la retraite de Madame de la Valliere (c), admirée de toute l'Europe, & l'attribuer ſeulement à la tendreſſe de ſon cœur; ajoutant des réflexions indignes d'un parti ſi édifiant & ſi héroïque ? Pourquoi rendre ſi peu de juſtice à la vertu de Louis XIV, qui eut le courage de renvoyer enfin Ma-

(c) *Ibid. pag. 59.*

dame de Monteſpan, pour s'attacher par des liens légitimes à Madame de Maintenon, ſur qui il fixa déſormais ſon eſtime & ſon cœur à l'âge de quarante-huit ans ?

Puiſque vous aviez promis de ne point accuſer ſans preuves, & de ne flétrir perſonne ſans fondemens bien avérés, pourquoi avez-vous fait tant d'efforts, pour trouver Madame de Maintenon coupable d'ingratitude envers ſa bienfaitrice, d'ambition & d'hypocriſie envers le Ciel ? Le Roi, touché des ſcandales que ſes amours avoient donnés au Public, rentra ſérieuſement en lui-même, renvoya de ſon propre mouvement Madame de Monteſpan, & ne laiſſa déſormais ſoupçonner aucun crime dans l'attachement qu'il avoit conçu pour Madame de Maintenon. Tout y étoit fondé ſur l'eſtime & ſur la vertu. Elle fut flattée des ſentimens du Roi pour elle. Eh, comment ne l'être pas, ſur-tout après l'eſpéce d'éloignement qu'il en avoit témoigné, quand il commença à la connoître ? Mais ſuppoſez-lui tant d'ambition qu'il vous plaira, jamais elle n'auroit pu prévoir le haut degré de gloire auquel elle parvint. Un eſprit plein de ſens, un caractère ſolide & vertueux enchaînerent le cœur de Louis XIV ; & la bonne conduite, qui ne ſe démentit jamais, le firent mille fois applaudir à la ſageſſe de ſon choix.

Vous êtes vous-même forcé de le reconnoître & de détruire par cet aveu, tout ce que vous aviez hasardé de contraire. » L'élévation de Mad. de Maintenon, di» tes-vous (*d*), ne fut pour elle qu'une » retraite. Renfermée dans son apparte» ment, qui étoit de plein pié à celui du » Roi, elle se bornoit à une société de » deux ou trois Dames retirées comme el» le; encore les voyoit-elle rarement. Le » Roi venoit tous les jours chez elle après » son dîner, avant & après le souper, & » y demeuroit jusqu'à minuit. Il y travail» loit avec ses Ministres, pendant que Ma» dame de Maintenon s'occupoit à la lec» ture, ou à quelqu'ouvrage des mains; ne » s'empressant jamais de parler des affaires » d'Etat; paroissant souvent les ignorer; » rejettant bien loin tout ce qui avoit la » plus légére apparence d'intrigue & de » cabale; beaucoup plus occupée de plai» re à celui qui gouvernoit, que de gou» verner elle-même; & ménageant son » crédit, en ne l'employant qu'avec une » circonspection extrême. Elle ne pro» fita point de sa place, pour faire tom» ber les dignités & les grands em» plois dans sa famille... Elle ne possédoit » que la Terre de Maintenon.... Ce qui

(*d*) *Ibid. pag. 103*, & suiv.

» peut ſurprendre, c'eſt que le Roi ne lui » avoit preſque rien aſſuré, quand il mou- „ rut; il la recommanda ſeulement au Duc „ d'Orléans. Elle ne voulut qu'une pen- „ ſion de 80000 liv. qui lui fut exactement „ payée juſqu'à ſa mort, arrivée en 1719, „ le 15 d'Avril.

Voilà peut-être le ſeul fait intéreſſant, qu'il y ait dans l'Hiſtorique de votre *Siécle de Louis XIV*. Tout le reſte ne contient que des minuties, comme le *Maſque de fer*, que tout le monde ſavoit, au dénouement près que vous ne nous apprenez pas, avec quelques bons mots rapportés preſque ſans ordre, & qu'il auroit fallu mettre en place, pour en faire ſentir le prix.

Des amours de Louis XIV & de ſon mariage ſecret, vous paſſez tout d'un coup à ſa mort, comme s'il n'y avoit rien à dire de mémorable & de particulier dans cet intervale de vingt-neuf années, qui furent les plus importantes de ſon régne. Quel ſervice auriez-vous rendu à la mémoire de cet illuſtre Monarque, & au Public, ſi, en corrigeant vos premieres Editions, ſans les abandonner, vous nous aviez donné l'analyſe de ſon Hiſtoire dans ce ſtyle élégant, concis & rapide, dont vous êtes certainement capable! Vous êtiez ſûr d'inſtruire & de vous faire admirer. Il n'y auroit eu perſonne qui n'eût voulu mettre

un ſi beau tableau dans ſon imagination & dans ſa mémoire, pour avoir toujours préſente la trace d'un régne auſſi célebre.

En remontant à l'origine, vous nous auriez fait voir Louis, monté ſur le trône à l'âge de cinq ans, dans le fort d'une guerre cruelle, que l'Empire & l'Eſpagne avoient déclarée à ſon pere; protégé du Ciel, qui l'avoit donné à la France, & qui avoit fait naître avant lui des Héros de ſon ſang, pour être les défenſeurs de ſa Couronne; un Duc d'Orléans, un Prince de Condé, un Duc d'Enguien, joints à tant d'autres Guerriers preſqu'auſſi célebres, commander les armées Françoiſes, tantôt en Flandres, en Allemagne, en Italie, en Eſgagne, & tantôt ſur mer; forcer l'Empire à s'avouer vaincu, & l'Eſpagne à demander la paix, qu'on leur accorde au nom de Louis encore enfant, & qui conſerve ſes principales conquêtes. Vous nous auriez montré ce Prince, déjà & toujours vainqueur, avant que ſes foibles mains lui permiſſent de manier les armes. Vous auriez pu nous prouver que les guerres civiles de la Fronde ne venoient que d'un attachement exceſſif & mal entendu à ſa perſonne & à ſes intérêts.

Les Eſpagnols rallument la guerre, favoriſent les rébelles; par-tout ils ſont battus, & reviennent à traiter. Le mariage du

Roi avec l'Infante Marie-Thérèſe d'Autriche eſt le fruit de la paix.

Qui eût mieux décrit que vous, la fermeté avec laquelle ſon Ambaſſadeur réſiſte à celui d'Eſpagne, qui oſe lui diſputer le pas dans Londres; l'approbation que lui donne Louis; la frayeur dont eſt ſaiſie la Cour d'Eſpagne, qui craint le renouvellement de la guerre; les excuſes qu'elle en envoye faire, & qui ſont notifiées au Roi en préſence de trente Miniſtres des Cours étrangeres.

Vous n'auriez pas moins fait valoir ſa juſte ſenſibilité à l'inſulte, que le Maréchal de Créqui, ſon Ambaſſadeur à Rome, y reçut de la part des Corſes; la vengeance qu'il tire du Pape, trop lent à lui faire ſatisfaction; la ſaiſie du Comtat d'Avignon, qui fut déclaré réuni à la France; le traité de réconciliation, qui eſt fait à Piſe, aux conditions qu'il plaît à ſa Majeſté de prefcrire; les articles gravés ſur une pyramide placée au milieu de Rome; & l'affaire conſommée par la légation du Cardinal Chiſi, neveu du Pape Alexandre VII, qui vient faire de ſolemnelles excuſes.

Quelles louanges auriez-vous donné à ce Prince, qui pourvoit avec une application pleine de zéle & de tendreſſe à la diſette que reſſentent ſes ſujets; qui leur

remet dix millions de taille, pour réparer les maux qu'ils ont ſouffert; qui profite de la paix pour retirer à prix d'argent la Ville de Dunkerque, enlevée à la France par les Anglois; qui employe tous ſes ſoins & des ſommes conſidérables, à former une marine aſſez puiſſante pour ſe faire redouter, qui envoie différentes flottes châtier les Maures d'Afrique, & qui les oblige de venir s'humilier à ſes pieds; qui établit par le miniſtère de Colbert, des Manufactures & des Académies de toute eſpéce, pour perfectionner le Commerce, les Arts & les Sciences; qui eſt nommé Médiateur entre l'Angleterre, le Danemarck & la Hollande; & qui régle les articles de la pacification.

Qu'il eût été beau de vous entendre déployer les juſtes motifs de la guerre, qu'il déclare à l'Eſpagne, pour faire valoir ſes droits du côté de la Reine après la mort de Philippe IV. Vous nous auriez montré le jeune Louis, marcher en Flandres à la tête de ſes Armées, la conquerir preſque toute entiere dans une ſeule campagne; voler l'hyver ſuivant en Franche-Comté; former en perſonne le ſiége de Dole; forcer la place en peu de jours malgré les rigueurs de la ſaiſon, tandis que M. le Prince & le Duc de Luxembourg ſoumettent les autres Villes en moins d'un mois.

C'eſt à un pinceau tel que le vôtre, qu'il appartenoit de nous peindre le jeune Monarque chéri & reſpecté de ſes ſujets ; magnifique dans ſa Cour ; jaloux des droits de ſa Couronne ; inflexible envers toute Puiſſance qui oſe leur donner atteinte ; infatigable au travail, tout occupé à faire fleurir dans ſes Etats les Arts, les Talens, le Commerce, la Marine, la Science des combats ; embraſſant tous les objets avec une égale facilité ; portant ſes vues au-delà de tout ce qu'on avoit imaginé ; attirant dans ſon Royaume tous les Savans de l'Europe ; y recevant & faiſant ſubſiſter honorablement la Reine d'Angleterre, & Caſimir, Roi de Pologne ; nommé pour arbitre entre le Duc de Savoie & la République de Gènes, dont il régle les intérêts ; formant par ſon exemple, par ſes récompenſes & ſes éloges, autant de Héros, qu'il avoit de Guerriers ; marchant à leur tête au travers des frimats & des dangers ; bravant les horreurs de la mort, qui ſe trouvent ſur le chemin de la gloire ; n'ayant beſoin que de ſa préſence, pour faire tomber à ſes pieds les Places qui paſſoient pour imprenables, & les obſtacles que l'on croyoit invincibles ; jettant ainſi l'effroi parmi les Nations qui l'environnent, & qui, ſans autre motif que la rapidité de ſes victoires, concluent

la

la triple alliance de l'Angleterre, de la Suéde & de la Hollande, pour ſe joindre à l'Eſpagne, & oppoſer leurs forces réunies à ce torrent impétueux, qu'elles s'imaginent vouloir les engloutir. Bientôt après, l'Empire & la Lorraine accédent à leur Traité.

Louis n'avoit alors que vingt-neuf ans, il voit l'orage ſe former de toutes parts, & n'en eſt pas même effrayé. Sans lui donner le tems d'éclater, il prévient ſes ennemis, paſſe en perſonne la Meuſe, le Rhin; ſe trouve par une ſuite de prodiges, au milieu de la Hollande; ſoumet tout ce qui ſe rencontre ſur ſa marche; humilie en toute occaſion la fierté du Prince d'Orange; & pénétre juſqu'à Utrecht, qui vient faire ſa ſoumiſſion.

L'Electeur de Brandebourg tremble pour ſes Etats; il croit les mettre à couvert, en s'alliant aux ennemis de la France. Louis y envoie le Duc de Luxembourg, qui ravage l'Electorat, prend autant de Villes qu'il en attaque, & ſubjugue preſque toute la Weſtphalie.

Louis ne quitte ces contrées, ſaiſies d'admiration, d'étonnement & d'effroi, que pour aller faire ſentir le poids de ſes armes à d'autres ennemis. Il entre dans la Lorraine, punit le Duc & le dépouille de ſes Etats.

La Franche-Comté avoit été rendue aux Eſpagnols. Le Vainqueur y rentre, met le ſiége devant Beſançon, l'emporte en huit jours, revient ſur Dole, & s'en rend maître en moins de tems, pendant que ſes Généraux ſoumettent les autres Villes de la Province; que M. de Turenne fait la plus brillante de ſes campagnes; & que le Prince de Condé bat le Prince d'Orange dans les Pays-Bas. Louis s'y tranſporte l'année ſuivante 1675, & fait perſonnellement de nouvelles conquêtes.

Sur mer, nos victoires ſont encore plus éclatantes dans le nouveau monde, ſur l'Océan & ſur la Méditerranée.

Deux ans après, le Roi retourne en Flandres, prend en chemin la citadelle de Cambray, viſite les Places conquiſes, & donne par-tout des ordres admirables.

Les Hollandois le revoient l'année ſuivante 1678, prendre Gand avec la citadelle en trois jours, & Ypres dans une ſemaine. Ils craignent qu'il ne rentre une ſeconde fois dans leurs Etats; & lui demandent la paix, le laiſſent maître d'en régler les articles, & la ſignent à Nimégue.

Privée de leur ſecours, l'Eſpagne ſent qu'elle va perdre ſes Pays-Bas. Elle ſuit la deſtinée des Hollandois, forcée d'a-

bandonner pour jamais la Franche-Comté.

L'Empereur, le Duc de Lorraine, l'Electeur de Brandebourg, les Rois d'Angleterre, de Suéde & de Danemarck, épuisés par la guerre, & lassés d'être toujours vaincus, signent enfin par leurs Ministres à Fontainebleau le 2 Septembre 1679, la Paix générale sur le plan que le Roi en avoit fait lui-même, & dont il fut l'arbitre.

Je m'arrête pour demander à nos Lecteurs, s'ils reconnoissent ici ce Prince, que vous avez représenté jusqu'à l'âge de quarante ans, tout occupé de galanteries, de fêtes, de ballets, de carrousels; n'allant à la guerre qu'accompagné de plusieurs Cours brillantes; & ne la faisant qu'au milieu des plaisirs, des bals parés ou masqués, des feux d'artifice? Est-ce ainsi qu'il auroit mérité les noms de Grand & de Conquérant, & qu'il seroit devenu l'admiration & la terreur de l'Europe, je dirai même du monde entier? Le médaillon avoit deux faces: vous avez choisi celle qui devoit être cachée, & vous avez caché celle qu'il falloit exposer aux yeux de l'Univers. Si les cendres de Louis pouvoient vous parler, quels reproches auroient-elles à vous faire?

Et encore, depuis l'âge de quarante ans jusqu'au terme de sa vie, vous sem-

blez, par la profondeur de votre silence; le réduire à l'inaction, & le mettre au nombre de ces Rois fainéans, qui deshonorerent le trône sous la premiere race de ses prédécesseurs. Eh, que vous en auroit-il couté pour honorer sa mémoire, & pour faire vraiment connoître son siécle, de nous tracer légérement la suite des événemens glorieux, qui illustrerent son régne? Ils sont grands, mais je ne doute pas que sous votre main ils n'eussent acquis un nouvel éclat, qu'ils vous auroient rendu à leur tour, en devenant le plus brillant morceau de vos Ouvrages. Il vous en couteroit moins pour les mettre en vers, que ne vous en a couté votre infâme Poëme de la *Pucelle d'Orléans*; & voyez lequel des deux vous auroit fait plus d'honneur. Je voudrois que ma réflexion vous en fit naître & exécuter le projet. Ce seroient des fleurs que vous choisiriez dans le plus riche & le plus beau de tous les parterres.

Mais reprenons la trace de ce qu'il falloit nous dire depuis le second mariage du Roi.

En Historien sincere & impartial, vous nous auriez fait voir son attachement inviolable à la Religion de ses Peres, les soins & les moyens qu'il prit dès les premiers momens du repos pour l'extirpation

du Calviniſme, ſource de tous les malheurs arrivés dans le Royaume depuis un ſiécle.

Vous nous auriez développé les motifs qui l'obligerent de reprendre les armes contre le Roi d'Eſpagne, infracteur de la paix; contre l'Empereur, protecteur de la Ligue d'Ausbourg; & contre les Hollandois, qui avoient favoriſé le Prince d'Orange, & ſon invaſion en Angleterre. L'infortuné Jaques II, chaſſé de ſon trône, eſt invité de venir en France, où Louis lui abandonne le Château de S. Germain, & ſignale ſon humanité & ſa magnificence Royale, tant par les revenus qu'il lui aſſigne, que par la flotte qu'il équipe pour le rétablir dans ſes Etats. Quel riche ſujet de louange une action ſi héroïque méritoit-elle de votre part?

Les vertus de Louis ſont couronnées par l'heureux ſuccès de ſes armes contre l'Eſpagne, l'Empire & la Ligue d'Ausbourg. Il n'avoit pas remporté des victoires ſi éclatantes dans les précédentes guerres; il fait en perſonne le ſiége de Mons en 1691; il le pouſſe avec une ardeur incroyable; il emporte la place en ſeize jours de tranchée, & Namur dans une ſemaine; il inſtitue l'Ordre de S. Louis, pour récompenſer la bravoure & les ſervices de ſes Officiers par cette marque honorable de diſtinction.

Enfin tant d'exploits ſont terminés en 1697 par la paix générale de Riſwik, auſſi avantageuſe pour la France, que ſon Roi pouvoit le ſouhaiter.

Nous voici à cette époque mémorable, qui auroit piqué la beauté de votre génie, pour mettre dans tout ſon jour l'événement le plus flatteur, qui ſoit arrivé à Louis XIV, dans tout l'eſpace de ſon régne. La ſanté de Charles II, Roi d'Eſpagne, le ménace d'une fin prochaine. L'Empereur & le Roi d'Angleterre diſpoſent déja de la ſucceſſion; mais leurs projets s'évanouiſſent comme la fumée dans les airs.

Louis pouvoit-il s'attendre que la France & l'Eſpagne, étant rivales & ennemies implacables preſque de tous les tems, Charles feroit paſſer ſa couronne ſur la tête des Bourbons, par l'effet de l'eſtime infinie dont il étoit rempli pour le Chef de cette illuſtre Maiſon? C'eſt néanmoins ce qu'il fit, en nommant par ſon teſtament pour héritier de tous ces Royaumes & Domaines, Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Après une mûre délibération, le Roi accepte le teſtament. Le jeune Prince ſe tranſporte au Palais de Madrid, où toute la Nation le proclame & le reconnoît pour ſon Souverain.

L'Allemagne & l'Angleterre entrent en

fureur ; elles soufflent de toutes parts le feu de la discorde ; elles allument cette fatale guerre, qui désole l'Europe entiere durant quatorze ans, & qui ne finit que par l'épuisement des Puissances belligérantes.

Quel vaste champ s'offroit à vos yeux, pour nous décrire cette vicissitude continuelle de prospérités & de malheurs, qui n'élévent & n'abattent jamais trop la grande ame de Louis XIV ! C'est dans ces critiques alternatives que vous nous auriez fait voir un Monarque digne de l'immortalité, par les belles actions, les sentimens & les vertus qu'il fit paroître en toute occasion.

Que Louis XIV se soit inconsidérément livré au plaisir dans sa jeunesse ; qu'il ait aimé le faste ; qu'il ait quelquefois entrepris la guerre trop légérement ; qu'il ait eu de grands défauts, c'est ce qu'on ne peut nier, après l'aveu qu'il en a laissé par écrit peu de tems avant sa fin. Mais ces taches, quoique réelles, effacent-elles ses bonnes qualités ? Doivent-elles faire oublier le zéle qu'il eût pour l'établissement des Arts, des Sciences, des Manufactures & du Commerce, qui ont enrichi le Royaume, & rendu son Siécle digne d'être comparé à celui d'Auguste ? Ses défauts détruisent-ils le désir qu'il avoit

de faire régner la Juſtice dans ſes Etats, par la réformation des Codes ? Font-ils évanouir ſes vertus guerrieres, & l'éclat de ſes conquêtes ? Prouveront-ils qu'il n'étoit ni conſidéré, ni rédouté des Puiſſances étrangéres ? Nous feront-ils oublier cette généroſité vraiment Royale, qui formoit la plus belle partie de ſon caractère ; & qui ne manquoit jamais d'enrichir les talens diſtingués ? Anéantiront-ils les ſuperbes monumens qui prouvent ſon goût, ſa magnificence, ou ſon amour pour le bien de ſes Sujets ? Enfin, toutes choſes compenſées, les défauts de Louis XIV empêcheront-ils de dire, qu'après Charlemagne, il fut le plus grand Roi de la Monarchie ?

Comment, me dit cet Oracle, vous m'avez fait entendre que vous ne venez ici que pour profiter de mes leçons ; & voilà que vous m'en donnez de très-ſérieuſes : je ne m'y ſerois point attendu.

Ces obſervations ne ſont pas de moi, répondis-je ; elles viennent du Public, & je ne fais que les répéter. Jamais je n'aurois été aſſez téméraire pour les haſarder, ſi vous ne m'aviez expreſſément ordonné de vous dire les jugemens que nos Critiques ont portés ſur vos Ouvrages . . . .

Eh bien, eſt-ce là tout ce qu'ils ont dit ?

Non : ce que vous avez écrit ſur le *Commerce*, *la Police*, *les Loix*, *la Diſcipline militaire*, *la Marine*, &c. a paru aux Connoiſſeurs en tous ces genres, contenir beaucoup de choſes répréhenſibles & haſardées par un homme qui n'étoit pas au fait de toutes ces parties. C'eſt l'inconvénient qu'il y a de vouloir être univerſel. Chacune de ces matieres demandoit un homme du métier, ou devoit néceſſairement être manquée. Laiſſons ces détails; ils nous conduiroient trop loin. Je me borne à un autre point qui a particulierement révolté nos Meſſieurs.

On voit à chaque page de vos Ouvrages, une affectation marquée de revenir ſans ceſſe à l'éloge d'une certaine *Philoſophie*, que vous regardez comme un flambeau divin qui éclaire admirablement l'eſprit, l'éléve au-deſſus de tous les préjugés, les fait évanouir à ſes yeux, lui donne de l'éloignement & du mépris pour tout ce qu'il ne comprend pas, en quelque genre que ce puiſſe être, & le fixe aux ſeules lumieres de la Raiſon. Voilà ce que vous appellez *l'heureuſe Philoſophie*, qui fait tous les jours de grands progrès dans notre ſiécle & par toute l'Europe.

Vous avez raiſon ; car on ne voit & l'on n'entend que l'éloge de cette Philo-

ſophie. Une foule de gens s'en piquent aujourd'hui, & s'imaginent que c'eſt un titre aſſûré pour ſe mettre au-deſſus du vulgaire, & ſuppléer aux études & aux connoiſſances, qui ont, juſqu'à préſent, été regardées comme le fondement du vrai mérite. Il faut ſavoir raiſonner, diſent les eſprits merveilleux, & ſecouer le joug que la foibleſſe & la crédulité de nos peres nous a impoſé. J'en demande pardon; mais je ne ſaurois m'empêcher de le dire, parce que le fait eſt trop public. Ce langage s'eſt introduit parmi un grand nombre de jeunes femmes, à qui il eſt devenu naturel & même honorable; parce qu'on le regarde comme celui du bon ton & du bel air. *Madame... eſt une Philoſophe... Il faut de la Philoſophie, Madame, il faut de la Philoſophie....* Vous voyez que vos leçons n'ont pas mal opéré dans un certain monde.

Mais encore, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette Philoſophie ſi vantée, ſi déſirée, & dont on ſe fait tant d'honneur? Seroit-ce cette forcé Stoïcienne, qui rend l'ame ſupérieure aux maladies, aux ſujets de chagrin, à tous les événemens fâcheux de la vie? Pas un mot. Seroit-ce là Philoſophie de Deſcartes, du P. Mallebranche, de Newton, de Leibnitz; le Naturaliſme de MM. de Buffon & d'Au-

benton ; la Phyſique expérimentale de M. l'Abbé Nolet ? Rien de tout cela. Nos aimables Philoſophes n'en connoiſſent pas même les Livres, & l'on peut aſſûrer que cette étude, trop longue & trop ſérieuſe, ne leur va pas. Leur Philoſophie eſt beaucoup plus courte & plus facile. Qu'eſt-ce donc que cette Philoſophie ? Le voici. C'eſt un mot ſynonime à ceux *de Force d'eſprit, d'Incrédulité, de Licence, de Tolérantiſme & d'Indifférence pour toutes ſortes de Religions.*

Vous leur avez donné le ton dans la plûpart de vos Lettres (*a*) imprimées, dans votre Ode ſur le *Fanatiſme*, dans le portrait que vous avez tracé de Chapelle & de l'Abbé de Chaulieu ; dans les éloges que vous avez faits de ceux que vous dites avoir fini leurs jours en *Philoſophes*, tels que ce célebre Abbé, Poëte licencieux, Chantre, Buveur & Voluptueux, qui vous diſoit regarder la mort comme un voyage à la campagne, & que vous appellez un homme divin, mort avec beaucoup de courage d'eſprit ; S. Evremont, ſi connu par des ſentimens tout ſemblables ; M. de Catinat, que vous louez,

(*a*) Au R. de P. à M. de Sully, au Pr. de Vendoſme, à l'Abbé de Chaulieu, &c.

parce qu'il étoit Philoſophe en tout, à ſa mort comme dans ſa vie, & tant d'autres. Vous avez pris ſoin de nous marquer les Ouvrages que vous eſtimez à titre de bonne Philoſophie, entr'autres le Livre, heureuſement peu connu, de M. (*b*) de Vauvernagues, dégagé de tout eſprit de parti (on entend ce que cela veut dire) & dont vous avez extrait quelques maximes, qui vous paroiſſent dignes d'être écrites en lettres d'or: les voici.

La Raiſon nous trompe plus ſouvent que la Nature.... La conſcience des mourans calomnie leur vie.... La fermeté ou la foibleſſe à la mort dépend de la derniere maladie..... La penſée de la mort nous trompe; car elle nous fait oublier de vivre, &c. Je ne me donne pas la peine de rapporter les autres belles penſées que vous conſeillez tant de lire. Ceux qui aiment la Philoſophie du bon Sens ne verront dans ces adages à Oracle que l'élixir du libertinage & de l'impiété.

A l'égard de nos Ecrivains qui ont une Morale toute differente, & qui l'enſeignent clairement, vous gémiſſez de la foibleſſe & de l'aveuglement où ils étoient. Je ne vous en citerai qu'un exemple.

(*b*) Voyez *tom. 8, pag. 447.*

» Le Livre (*c*) de M. Rollin, dites-vous, » auroit été bien meilleur, s'il avoit été » Philoſophe «. Souffrez que nous vous diſions tout le contraire. Des critiques & des mépris qui n'ont d'autre fondement ſont pour nous des titres de nobleſſe.

Mais ce qui a indigné nos Meſſieurs, ce ſont les efforts redoublés que vous faites pour enroller dans votre parti les plus éminens de nos Ecrivains, en leur prêtant les ſentimens de votre ténébreuſe Philoſophie.

On (*d*) *prétend*, dites-vous, que le grand *Boſſuet* avoit des ſentimens philoſophiques

---

(*c*) *Voyez* l'Article des Ecrivains du *Siécle de Louis XIV.* à leurs Articles.

(*d*) Il y a dans cet article de M. Boſſuet deux de ces *On* remarquables & ſi familiers à M. de Voltaire. 1°. » *On* a imprimé pluſieurs fois, dit-il, que cet » Evêque a vécu marié, & S. *Hyacinthe*, connu » par la part qu'il eût à la petite plaiſanterie de *Ma-* » *tanaſius*, a paſſé pour ſon fils; mais il n'y en eut » jamais la moindre preuve. Une famille, conſidérée » dans Paris, aſſûre qu'il y eut un Contrat de mariage » ſecret entre Boſſuet encore très-jeune, & Ma- » demoiſelle des Vieux; que cette Demoiſelle fit le » ſacrifice de ſa paſſion & de ſon état à la fortune, » que l'éloquence de ſon amant devoit lui procurer » dans l'Egliſe; qu'elle conſentit à ne jamais ſe pré- » valoir de ce Contrat, qui ne fut point ſuivi de la » célebration; que Boſſuet, ceſſant ainſi d'être ſon » mari, entra dans les Ordres; & qu'après la mort » du Prélat, ce fut cette même famille qui régla les

différens de ſa Théologie ; à-peu-près comme un ſavant Magiſtrat, qui jugeant ſelon la Lettre de la Loi, s'éléveroit quelquefois en ſecret au-deſſus d'elle par la force de ſon génie.

» repriſes & les conventions matrimoniales. Jamais » cette Demoiſelle n'abuſa du ſecret dangereux qu'el- » le avoit entre les mains ; elle vécut toujours l'amie » de l'Evêque de Meaux, dans une union ſévère & » reſpectée ".

Peut-on raſſembler plus de fauſſetés & de contradictions en ſi peu de paroles ? 1°. On défie M. de Voltaire de citer, non pas *pluſieurs* Livres, mais un ſeul, où il ſoit dit que M. de Meaux a vécu marié. 2°. Le conte populaire, qui fait S. Hyacinthe ſon fils, a été refuté ſans réplique dans le Journal de Verdun, Avril 1758. 3°. Le témoignage d'une prétendue famille conſidérée eſt une pure fiction, imaginée pour donner à cette fable un air de vraiſemblance & d'autorité. 4. Il eſt faux qu'il y ait jamais eu de Contrat de mariage entre M. Boſſuet & Mademoiſelle des Vieux. On défie toute la terre de le produire, ni de dire où il a été paſſé. 5°. Quand il y en auroit eu de la part de M. Boſſuet *encore très-jeune*, on eſt forcé de reconnoître que Mademoiſelle des Vieux en fit le ſacrifice, & que *ce Contrat ne fut point ſuivi de la célébration*. 6°. C'eſt donc une contradiction & une puérilité, de dire que M. *Boſſuet ceſſa d'être ſon mari*, comme s'il l'eût jamais été, & comme s'il ſuffiſoit, pour la réalité du mariage, d'avoir ſigné des articles & un Contrat, quand même on admettroit la vérité de celui ci. 7°. Après ſa rupture, *M. Boſſuet entra dans les Ordres*. Il étoit donc nul & de nul effet, puiſqu'il n'y avoit point eu de célébration. Le fait & le droit ſont ſenſibles.

Vous dites au ſujet de *M. de Fénelon* Archevêque de Cambray : „ Rampſai » ſon Eléve m'a écrit ces mots : *S'il étoit » né en Angleterre , il auroit développé ſon » génie , & donné l'eſſor ſans crainte à ſes » principes que perſonne n'a connus.* Belle ombre , que vous faites parler ici pour vous , parce que vous n'oſez tenir de vous-même le langage que vous lui prêtez. Il en eſt de cette Lettre comme des Vers impies que vous aviez mis dans la bouche de M. de Fénelon ſur le point d'expirer.

8°. Il eſt donc faux qu'après la mort du Prélat, cette famille idéale *régla les repriſes & les conventions matrimoniales.* Voudroit-on bien nous dire ce qu'il falloit régler à cet égard, dès qu'il n'y avoit point eu de mariage ? 9°. S'il y en avoit eu, à qui fera-t-on croire que l'homme le plus prudent & le plus éclairé de ſon ſiécle, auroit laiſſé en ſouffrance une affaire de cette nature, depuis ſa grande jeuneſſe juſqu'à l'âge de ſoixante-ſeize ans, qu'il mourut en 1704 ? 10°. C'eſt donc une chimere de dire, que Mademoiſelle *des Vieux n'abuſa point du ſecret dangereux, qu'elle avoit entre les mains.* Enfin M. de Voltaire détruit lui-même tout ce qu'il a avancé, en reconnoiſſant *qu'elle vécut toujours l'amie de M. Boſſuet, dans une union ſévère & reſpectée.* Ainſi s'évanouit en fumée tout cet amphigouri de fauſſetés & de contradictions. J'admire après cela cette belle phraſe que je trouve dans un de ſes Adulateurs : » Quelle ame ne s'éléve pas avec Corneille, ne „ s'attendrit pas avec Racine, n'apprend pas à penſer „ avec Voltaire " ? *Hiſt. de l'Ame, page* 184.

Vous avez eu honte des reproches de calomnie que l'on vous en a faits, & vous les avez en conſéquence ſuprimé dans vos dernieres éditions.

Les Diſcours préliminaires de M. *Fleury* ſont preſque d'un Philoſophe.

Le Traité de *M. Huet* ſur la Foibleſſe de l'Eſprit humain a paru démentir ſa Démonſtration Evangélique.

Le P. Maſſillon étoit Philoſophe moderé & tolérant.

Je ſais quel avantage ce ſeroit pour vous d'avoir de tels hommes dans votre parti. Mais je ne comprendrai de ma vie la tentative que vous faites de vouloir les y inſcrire. Vous n'ignorez certainement pas que, vû leur manière de penſer & la nôtre, c'eſt une calomnie au premier chef que d'attaquer la pureté de leur foi. Selon vous-même, toute accuſation doit être prouvée; & quelle preuve nous donnez-vous de ce que vous dites? Ne prenons que l'illuſtre M. Boſſuet, parce que ſon témoignage eſt plus important pour vous & pour nous.

Comment oſez-vous jetter des ſoupçons injurieux ſur un homme, dont la candeur & la droiture ont été autant admirées, que la haute ſupériorité de ſon génie, & l'immenſe étendue de ſon érudition? Sur ce Savant, qui ne cherchoit dans ſes études

qu'à

qu'à connoître les deſſeins de Dieu, à voir ſa ſageſſe toute-puiſſante les exécuter dans l'élévation & la chute des trônes, comme dans la deſtinée du dernier des enfans des hommes ? Comment révoquer en doute la Religion de celui qui n'en parla dans des termes auſſi ſublimes, que par la vive impreſſion qu'elle faiſoit en lui ? Comment oſer attaquer juſques dans les fondemens de ſa foi, celui qui ne l'étudioit que par la méditation, qui n'en avoit mérité la connoiſſance que par la ferveur de la prière, qui ne chercha à s'en inſtruire que pour y animer les autres ; & qui n'en parla que dans le langage de la plénitude & de la conviction ; celui qui à ces titres avoit mérité, j'oſe dire, le reſpect du plus judicieux & du plus grand des Monarques, dont il mérita la confiance dans les affaires les plus ſécrettes & les plus délicates ; celui qui n'uſa point de ſa faveur pour ſon propre avantage ; celui que l'air peſtilentiel de la Cour & des éloges ne corrompit jamais ? Comment flétrir le Chriſtianiſme de celui que Dieu avoit manifeſtement ſuſcité pour combattre & confondre toutes les eſpèces de Novateurs qui en attaquoient la pureté ? Comment l'audace peut-elle aujourd'hui inſulter dans une matière auſſi grave à la doctrine & à la ſin-

cérité de celui à qui tous les Proteſtans ; & Jurieu dans ſa honte & ſa fureur, n'oſerent jamais faire l'ombre d'un reproche ? Comment accuſer d'incrédulité un Pontife qui ignora toujours le monde, qui n'étoit occupé qu'à ramener ſes freres errans, à éclairer & conduire ſon troupeau, à l'édifier par ſes exemples, à ſe priver de tout pour fournir aux beſoins de ceux qui compoſoient ſon bercail, ou qu'il avoit fait rentrer dans l'Egliſe ? Sur quel fondement pouvez-vous ſoupçonner la croyance d'un Miniſtre de l'Autel, qui y montoit très-fréquemment, que l'on y voyoit pénétré d'une ſainte frayeur ; qui ne ſe diſpenſa jamais de remplir ſes fonctions publiques ; qui alloit chaque année dans le plus fervent de tous les monaſtères, la Trape, dont il ſuivoit exactement tous les exercices du jour & de la nuit, pour ranimer ſa piété ; & qui juſqu'au dernier moment de ſa longue & glorieuſe carriere, fut un modèle pour tous les Savans & l'Imitateur des Saints ? Dites-nous comment vous voulez nous rendre un tel homme ſuſpect d'Incrédulité ?

Je n'ai rien à vous dire, me répondit l'Oracle avec des yeux étincellans de colère. Il y a trop long-tems que vous épuiſez ma patience, & ne vous aviſez pas de reparoître jamais devant moi. Il

me tourna le dos brusquement, & passa dans son jardin pour dévorer sa douleur.

C'en étoit bien assez pour me faire comprendre que je devois me hâter de quitter le pays des nouveaux Philosophes, à qui je serois désormais un objet odieux. Je ne crus pas même me tromper en prévoyant que leur Oracle ou quelqu'un de la Société des Da * De * Di * Do * Du * lâcheroit un jour contre moi les traits d'une vengeance satyrique. Mais que m'importe. Je jouis, graces au ciel, d'une réputation saine & entiere, leur animosité ne peut que la rendre plus honorable aux yeux du public sensé, qui connoîtra le sujet de leur haine, & qui jugera entr'eux & moi.

P. S. *On ne sera pas fâché de trouver ici le Portrait au naturel de M. de Voltaire, qui fut fait en 1733 par M. P.*

Vous me demandez, Monsieur, le portrait de M. de Voltaire, que vous ne connoissez, dites-vous, que par ses ouvrages. C'est déja beaucoup, selon moi, que de connoître l'Auteur. Vous voulez voir l'Homme. Je vais essayer de vous peindre l'un & l'autre.

M. de Voltaire eſt au-deſſus de la moyenne taille. Il eſt maigre, d'un tempérament ſec, il a la bile brûlée, le viſage décharné, l'air ſpirituel & cauſtique, les yeux étincellans & malins. Tout le feu que vous trouvez dans ſes ouvrages il l'a dans ſon action. Vif juſqu'à l'étourderie, c'eſt une ardeur qui va & vient, qui pétille & vous éblouit. Un homme ainſi conſtitué ne peut manquer d'être valétudinaire, & la lame uſe le fourreau. Gai par complexion, ſérieux par régime, ouvert ſans franchiſe, politique ſans fineſſe, ſociable ſans amis, il ſait le monde & l'oublie. Le matin Ariſtarque, & Diogène le ſoir. Il aime la grandeur & mépriſe les Grands. Il eſt aiſé avec eux & contraint avec ſes égaux. Il commence par la politeſſe, continue par la froideur, & finit par le dégoût. Il aime la Cour & s'y ennuie. Senſible ſans attachement, voluptueux ſans paſſion, il ne tient à rien par choix, & tient à tout par inconſtance. Raiſonnant ſans principes, ſa raiſon a ſes accès comme la folie des autres. L'eſprit vif & le cœur injuſte, il penſe à tout & ſe moque de tout. Il fait moraliſer ſans mœurs. Vain à l'excès, mais encore plus intéreſſé, il travaille moins pour la réputation que pour l'argent; il en a faim & ſoif. Il ſe preſſe de travailler pour ſe preſ-

ser de vivre. Il étoit fait pour jouir, & il veut amasser. Voilà l'Homme, voici l'Auteur.

Né Poëte, les vers lui coutent trop peu; cette facilité lui nuit, il en abuse, & ne donne presque jamais rien d'achevé. Ecrivain facile, ingénieux, élégant, après la Poësie, son métier seroit l'Histoire, s'il pouvoit approfondir & s'en tenir à la vérité. Il a voulu suivre la méthode de Bayle, il le copie en le censurant. On a dit que pour faire un Ecrivain sans passion & sans préjugés, il faudroit qu'il n'eût ni religion ni patrie. Sur ce pied-là, M. de Voltaire marche à grands pas vers la perfection. On ne peut pas d'abord l'accuser d'être partisan de sa nation; on lui trouve au contraire un tique approchant de la manie des vieillards; les bonnes gens vantent toujours le tems passé & sont mécontens du présent. M. de Voltaire se plaint continuellement de son pays; il le blâme en tout, & loue avec excès ce qui est à mille lieues de lui. Pour la Religion, on sait qu'il n'en reconnoît aucune. Il a beaucoup de littérature étrangere & françoise, & de cette érudition mêlée qui est à la mode aujourd'hui. Politique, Physicien, Géométre, il est tout ce qu'il veut, mais toujours superficiellement & sans rien approfondir. Il faut

pourtant avoir l'esprit bien délié, pour effleurer comme lui toutes les matières. Il a le goût plus délicat que sûr. Satyrique ingénieux, mauvais critique, il aime les sciences abstraites, & l'on ne s'en étonne point. On lui reproche de n'être jamais dans un milieu raisonnable. Tantôt Philantrope, tantôt Satyrique outré; pour tout dire en un mot, M. de Voltaire veut être un homme extraordinaire, & il l'est à coup sûr.

Non vultus; non color unus;

FIN.